

Les amours et autres poésies, d'Estienne Jodelle...pub. sur les éd. originales, et augm. de ...

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

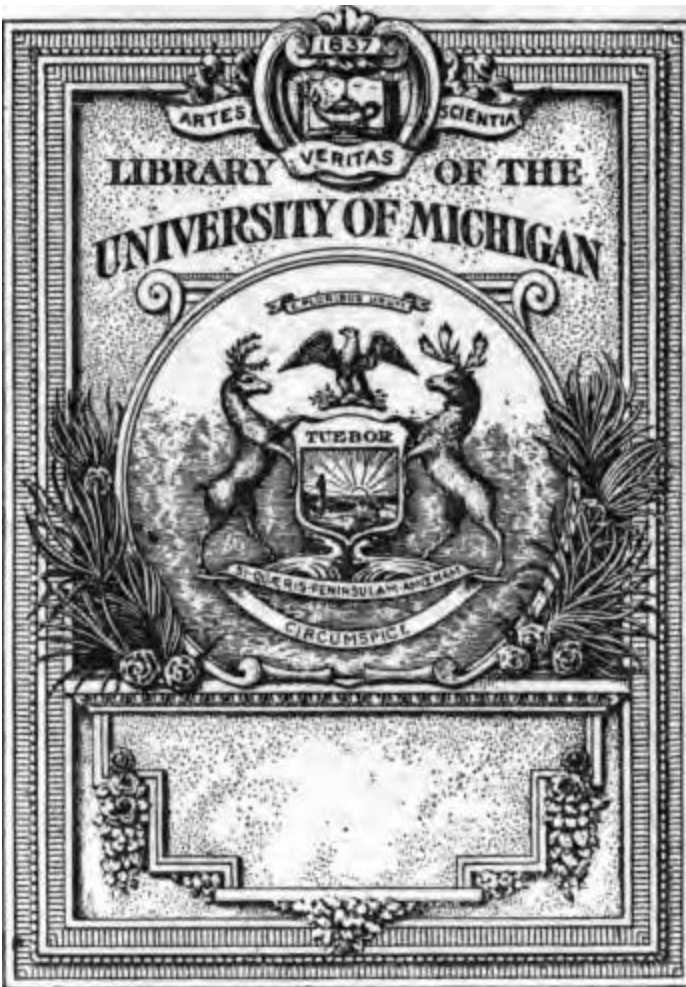
Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

938,605





The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

o (o BS7

The text on this page is estimated to be only 2.50% accurate

i ,

The text on this page is estimated to be only 9.05% accurate

LA PLt.lMIE intMIÇAlsn Les Amours ?t autres poésies
DI:STIE\NE JODELLE SIEUK OV LtUOmK t HOUet Je GtiiHtiumt
Cvllldtl tl Jta nattt AD. VAIT BCm PARIS PIBfJOmSQt'E
WTERHATIOK.U-E D'EDITION E. SATiSOT & C 7, «UK M L'tnUiOft. 7

ŒUVRES POÉTIQUES • DESTIENNE JODELLE

OUVRAGES PUBLIÉS PAR M. Ad. VAN BEVER

MÉDITATION SUR Desbordes-Valbiore Epuisé. Contes de Poupées Epuisé. Poètes d'Aujourd'hui 1899-1900. Morceaux choisis[^] accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographe (en collaboration avec Paul Léautaud). 12[»] édition . . 1 vol. Un Cor[^]TEUR Florentin du xvp Siècle. Antonio-Francesgo Grazzini (en collaboration avec £. Sansot-Orland). Epuisé. Un Conteur Florentin du xvi["] Siècle. Antonio-Francesgo DoNi (en collaboration avec E. Sansot-Orland) . . Epuisé. Les Poètes Satyriques des xvi[«] et xvw Siècles, etc. 1 vol. L'Honnête Dame et le Philosophe, nouvelle trad. de l'italien de Niccolo Granucci (XVI[«] Siècle) et précédée d'une notice sur l'auteur (en coUab. avec £. Sansot-Orland) . . . Epuisé. Œuvres Galantes des Conteurs italiens (XIV; XV["] et XVI* Siècles)[^] traduction littérale accompagnée de Notices biographiques et historiques et d'une bibliogrraphie critique (en collaboration avec E. Sansot-Orland), !["] et 2[»] séries, 6[«] édition 2 vol. Les 0[>]nteurs Libertins du xviip Siècle,^{!"} et 2[«] séries. Epuisé. Maurice Maeterlinck (Les Célébrités d' Aujourd'hui). . 1 vol. Les Gaillardises du sieur de Mont-Gaillard, dauphinois, suivies d'autres poésies du même auteur, publiées sur l'édition originale de 1606, avec une préface et des notes. 1 vol. Œuvres poétiques choisies de Théodore Agrippa d'Aubigné, publiées sur les éditions originales et les manuscrits, avec une notice biographique, des notes historiques et critiques et des variantes. {Portrait d[^]Agrippa d'Aubigné d'après le tableau du Musée de Bâle), 2["] émtion 1 vol. Essai de Bibliographie d' Agrippa d'Aubigné, suivi de cinq lettres inédites de Frosper Mérimée Epuise. Le Livre des Rondeaux galants et satyriques du xvii[«] siècle, publiés pour la première fois sur les manuscrits Conrart (Biblioth. de l'Arsenal), avec une notice et des notes. 1 vol. Livret de Follastries de Pierre de Ronsard[^] publié sur l'édition originale de 1553, et suivi d'un choix de pièces d'expression gauloise et satyrique, du même auteur^{^^} avec une notice et des notes. (Portrait de Ronsard d'après une peinture anonyme du Musée de Blois) 1 vol. EN PRÉPARATION Œuvres de Pietro Aretino, traduction nouvelle précédée d'une étude sur sa vie d'après les plus récents documents. La Satyre de Mœurs et lbsj poètes Satyriques des xvi[«] et xvii[«] Siècles, etc. La Pléiade Française. II. Œuvres de Rbmy Bellbau. La Vie Amoureuse de Jean le Rond (d'Alehbert) essai de psychologie historique.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

Efiimte loMi,.



The text on this page is estimated to be only 22.43% accurate

LA PLÉIADE FRANÇAISE Les Amours et autres poésies
D'ESTIENNE IODELLE SIEUR DU LYÏODIN PUBLIÉES S notice de
Guillaume Colletet et des notes PARIS BIBUOTHÉQUE
INTERNATIONALE D'ÉDITION E. SANSOT & C« 7, RUB DE l'Éperon,
7

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : Quinze exemplaires sur
Hollande Van Gelder Zoonen, numérotés de i à i5 Droits de traduction et de
reproduction réservés pour tous pays^ y compris la Suède^ la Norvège et le
Danemark.

AVERTISSEMENT Des sept poètes qui constituèrent la Pléiade, tant célébrée par les historiens de lettres, Tun des moins connus est, certes, Estienne Jodelle. Bien que son nom soit dans toutes les mémoires, qui peut se flatter d'avoir lu ses œuvres ? Il fut célèbre en son temps, mais son insouciance à recueillir des ouvrages qui lui avaient valu la faveur royale, fut telle, que la plupart de ceux-ci se perdirent. Aussi ne fallut-il rien moins que la sollicitude de ses amis pour que Ton gardât quelque témoignage de sa muse greco-latine. Le recueil qui les contient parut pour la première fois en 1674, un an après la mort du poète. Il offre tout à la fois, un mélange d'essais juvéniles — assez justement dénommés dans la préface « TAdolescence de l'auteur » — et de pièces de circonstance, odes, sonnets, épithalames à la louange

8 AVERTISSEMENT des grands^ auxquels se joignent une Comédie fort plaisante, VEugene et deux tragédies Didon et Cleopdtre, renouvelées des anciens. Le succès d'un tel livre fut assez vif pour nécessiter sa reimpression en 1583 et en 1697, "^^is il ne justifia pas, que nous sachions, le dessein qu'avait son premier éditeur, Charles de la Mothe, de le faire suivre de quatre ou cinq tomes, à peu près semblables, dont on possédait alors la matière. Que sont devenus ces manuscrits inédits du poète ? Nul ne le sait, et ne le saura sans doute jamais, tant d'orages ayant détruit, depuis cette époque, les meilleurs monuments de la tradition, et d'autre part, la postérité se montrant rebelle aux rimeurs. Des siècles ont passé ; l'oubli est venu, et peut-être Jodelle ne fournirait-il de nos jours qu'un simi^le nom, qu'une épithète aux anthologies, si la gloire de Ronsard, dont il avait été le disciple et l'ami, ne l'eut éclairé de son reflet. Le xix^e siècle, on le sait, affecta de réparer les injustices des siècles qui le précédèrent. On s'informa des écrivains de la Renaissance. Les gloses provoquèrent des curiosités. Nous eûmes un jour une édition de la Pléiade. Jodelle parut pour la quatrième fois et son mérite, jadis obscur, s'accrut du zèle de ses commentateurs. Il devint pour tous, le père de notre théâtre national, bien que ses pièces ne soient pas, à proprement parler, des oeuvres originales. On vanta les mérites de son vers rude, mais puissant, et si français, qu'une édition de ses poèmes peut, ainsi qu'on le vérifiera, se passer de tout commentaire philologique. Il est aujourd'hui une sorte de grand ancêtre duquel on ne saurait écrire sans montrer quelque circonspec

AVERTISSEMENT 9^{tion}. Qu'on nous permette donc de l'honorer à notre tour et de le révéler à tous ceux qu'intéresse révolution du sens lyrique. En réimprimant, sur les originaux, les meilleurs de ses poèmes, nous ne nous dissimulons pas les critiques que ne manqueront pas de nous faire quelques curieux surpris de ne point trouver ici ses pièces tragiques. Nous oserons le dire, ces ouvrages caducs, au style ampoulé et solennel, ne nous ont pas paru offrir un si vif intérêt (i) que nous devions élargir notre cadre ou restreindre un choix qui montre réalisés l'inspiration tour à tour grave et enjouée, et l'éloquence hautaine de notre auteur. Ad. B, (i) Ainsi qu'on le verra, nous avons fait exception pour les Chœurs de la tragédie de Didotij que nous réimprimons en partie. La Comédie de VEugètu ne saurait inspirer, non plus, un tel jugement. C'est une des œuvres les plus spirituelles de notre Théâtre comique. > « O^J\LA \^^^

VIE D'ESTIENNE JODELLE (i 532-1 573) PAR GUILLAUME COLLETET (i) ÎSTIENNE JoDELLE, sicuF du Lyoöiodin, naquit Tan i532, d'une noble famille de Paris, ce que j'apprens du titre de ses œuvres et de Remy Belleau qui parlant de lui dans ses Commentaires sur le 3n»c sonnet du aTM» Livre des (i) Vies des ToèUs Jrancois^ par Guillaume Collctet (Copie Aimé Martin). Bibliothèque Nationale, Ms. Fr. Nouv. acq. 3073, ff. 249 à 256.

12 VIE d'ESTIENNE JODELLK Amours (i) de Ronsard le qualifie Gentilhomme parisien : (2) il fut un de ces fameux poètes qui, remplis d'une véritable vigueur françoise, prirent le soin de cultiver notre langue et de mettre la poésie en un haut point en quoi (dit ce docte conseiller au grand conseil, (1) Bien que Guillaume Colletet n'ait fait qu'interpréter ici le sonnet de Ronsard commençant par ces vers : Tu ne devois, Jodelle, en autre ville naistre Qu'en celle de Paris, ne devois avoir Autre fleuve que Seine... il est fort douteux que Jodelle soit d'origine parisienne. Sa famille^ d'extraction médiocre et de noblesse obscure, lui avait, croit-on, légué par héritage la terre de Lymodin, petit fief situé non loin de Coulommiers (sur le territoire de la Commune de la Houssaye, canton de Rozoy-en-Brie, Seine-et-Marne), où, sur Topinion des historiens locaux, il avait vu le jour en 1532. Ses titres de propriété appartinrent, selon La Monnoye, (Cf. Baillet : Jugemens des Savans. Ed. de 1722, IV, Annotations), à Gaignières, mais, soit qu'ils aient été détruits, soit qu'ils aient disparu avant que le fond de ce célèbre collectionneur passât à la Bibliothèque Royale (aujourd'hui Bibliothèque Nationale), nous les avons cherchés en vain. Ajoutons pour être précis que bien qu'une tradition fixe en Seine-et-Marne le lieu d'origine de notre poète, il ne subsiste presque plus rien des lieux où on le fit naître ; de l'habitation des siens il ne demeure qu'un vieux puits ; tout proche, une maisonnette d'origine assez récente, surnommée La Jodelle y et faisant partie des dépendances du Lymodin, situées sur la commune des Chapelles-Bourbon, rappelle seule un nom qui pour les curieux d'histoire littéraire gardera l'écho d'une longue célébrité.

(2) Colletet ne fait-il point ici erreur ? Nous ne lisons en effet dans le Commentaire de Remy Belleau relatif au II* Livre des Amours de Pierre de 'Ronsard (Paris, G. Buon, 1560, petit in-12) que les mots suivants : a Estienne Jodelle, l'un des plus gentils esprits et mieux- nés à la Poésie Latine et Françoise, que notre France recognoisse aujourd'hui. »

VIE D*ESTIENNE JODELLE 13 Charles de La Mothe qui prit le soin de recueillir son œuvre et d'en faire la préface) (i), il s'opposa à « l'ignorance et à la rudesse de je ne sçay quels Chartiers, Villons, Crétins, Sceves, Bouchet et Marots qui avoyent escrit aux règnes précédents » (2). Aussi étoit-il « un des plus gentils esprits » dit le même Belleau (3) et Maurice de la Porte (4) après luy, « et des mieux nés à la (i) Cf. : T)e la Poésie française et des œuvres d'Estienne Jodelle, sieur du Lymodin, 6 ff. non chiffrés, au début des Œuvres et Meslanges Poétiques d*Est, Jodelle, etc., Paris, Nicolas Chésneau et. Mamert Pâtisson, IS74» in-4°. On trouve cette notice en tête des autres éditions de notre poète, publiées en 1585 et en 1597. Nous n'avons rien trouvé sur ce personnage. On lit seulement dans la Bibliothèque Française, de Ant. du Verdier, (Ed. de 1773, i, p. 305) : « Charles de La Mothe, Conseiller du Roy en son grand Conseil, a en sa Librairie, plusieurs beaux monuments de l'Histoire de France, ainsi que témoigne Bernard de Girard en la préface de son histoire de France, disant qu'il a en main les outils d'écrire. » Il est déplorable qu'au lieu de cette note insignifiante, du Verdier n'ait point songé à donner quelques détails sur celui qui avait été le plus sûr sinon le plus éloquent ami de Jodelle. (2) Cf. Ed. citée. Nous avons rétabli le texte, altéré dans cette citation. (3) Voir note 3 de la page précédente. (4) Maurice de la Porte, né à Paris, en 1530, mort le 2j avril 1571. Cf. Les Epitbètes de M. de la 'Porte, parisien. Livre non seulement utile à ceux qui font profession de la Poésie, mais fort propre aussi pour illustrer toute autre composition française, etc. Paris, Gabriel Buon, 1571, in-8**. Voyez p. 138 : « Jodelle, Cothurne, ingénieux, divin, grave-doux, l'honneur parisien, copieux, tragique, prompt, nourrisson des Muses. La vérité nous contraint de confesser qu'Estienne Jodelle, natif de Paris, est l'un des plus gentils esprits et des mieux nez à la poésie latine et françoise qu'on puisse aujourd'hui remarquer, ainsi mesme que tesmoigne, entre les poètes, ce divin du Bellay, au sonnet qui commence : De quel torrent, .»

14 VIE d'estienne jodelle poésie latine et françoise que la France reconnut de son temps. Il le fit bien paroître dès l'an 1649, puisque ce fut dans ce temps là même que Ton vit de lui plusieurs sonnets, plusieurs odes et plusieurs autres poèmes qu'il intituloit Charontides (i), et qui furent reçus avec l'applaudissement de son siècle », mais ce qui étendit sa réputation non seulement par toute la France, mais encore par toute l'Europe, c'est au rapport de Sainte ^Marthe dans ses Eloges que j'ai traduits (2), que cet esprit ardent et vigoureux, fut le premier des françois qui commença d'enrichir notre Langue du poème tragique, genre d'ouvrage qui plut d'autant mieux par sa nouveauté qu'il fut représenté dans la Cour du roi Henri II, avec tout l'appareil et presque toute la pompe du théâtre des anciens. Je sçais bien que la Fresnaye, auteur de - (1) Cf. Ed. citée. (2) Eloges des hommes illustres qui depuis un siècle ont fleury en France, dans la profession des Lettres, composés en latin par Scevole de Sainte Marthe et mis en François par G. Colletet. A Paris chez Antoine de Sommaville et Augustin Courbé 1644, ^^4°) P* 3^0. Eloge de Robert Garnier : « Après que sous les auspices et sous la conduite de Ronsard, les Muses eurent passé d'Italie en France, Estienne Jodelle, esprit ardent et vigoureux fut le premier des François qui commença d'enrichir notre langue du Poème tragique. Et quoique son style fut un peu rude et qu'il n'eust pas toutes les grâces et toutes les clartcz que Ton eust pu désirer, si est-ce que la nouveauté de l'ouvrage pleust infiniment au monde ; jusques là même qu'ayant pris le soin de faire représenter dans la Cour du Roy Henry second, la Tragédie de Cleopâtre, avec tout l'appareil et presque toute la Pompe du Théâtre des Anciens, il y reçut de si grands applaudissements, que toute la France fut bien-tost remplie du bruit de son nom... 9

VIE d'estienne jodelle i5 V Art poétique en vers françois, dit que Baïf avoit déjà tenté ce travail et voici ses termes : Jodelle moy présent fist voir sa Cleopâtre En France, des premiers, au tragique théâtre Encor que de Baïf, un si brave argument Eust entre nous esté choisy premièrement, (i) Mais à ce témoignage, outre celui de Sainte Marthe, j'oppose celui de Ronsard qui dit en termes exprès, dans un poème qu'il adresse à la Peruse : (2) Après Amour la France abandonna Et lors Jodelle heureusement sonna D'une voix humble et d'une voix hardie La comédie avec la tragédie, Et d'un ton double, ore bas, ore haut, Remplit premier le François eschaffaut. etc. (3) (i) Cf. Les Diverses poésies du sieur de la Fresnaye Fauquelin, etc. A. Caen, par Charles Macé, 1605, in-8 {L'art poétique françois} 2* livre, p. 76. (2) Jean de la Peruse, né vers 1530 en Angoumois, mort en 1555, près de Poitiers. On a de ce poète, ayant à peine atteint sa vingt-Cinquième année, des poésies lyriques et une tragédie, Médie, Voy. La Midie, etc., et autres poésies de Jean de la Peruse ^ Poitiers, Mamefz et Bouchetz fr., 1556, in-4*> ; Les Œuvres de Jean de la Peruse^ etc., Paris, Nicolas Bonfons, 1573, in-i6. (Consulter: Vie de Jean de la Peruse, par Guillaume Colletet, etc, publiée par M. E. Gellibert des Seguins dans le Trésor des pièces angoumoises^ Paris, Auguste Aubry, 1863, 1> in-S". (3) Œuvres de Ronsard, etc. A Paris, chez G. Buon, 1560, i** livre des Poèmes.

i6 VIE d'estienne jodelle Jodelle ayant gagné par une voix hardie
L'honneur que Thomme grec donne à la tragédie Pour avoir en haussant le
bas stile françois Contenté doctement les oreilles des Roys, etc. (i) Baïf lui-
même, qui estoit homme à trahir sa propre gloire, en demeure d'accord
lorsqu'il dit dans un poëme dithyrambique qu'il fit exprès en l'honneur de
Jodelle : Quand Jodelle bouillant en la fleur de son âge Donnoit un grand
espoir d'un tout divin courage Après avoir fait voir marchant sur l'echafaut
La Royne Cleopâtre enfler d'un style haut. (2) Et le reste où il fait bien voir
que Jodelle avoit le premier animé la scène Françoise et qu'en cette
considération, ils lui présentèrent en riant ce Bouc, dont toutes les poésies
de ce siècle parlèrent tant, et qui donna tant de sujet aussi aux poètes
huguenots de faire des invectives contre les autres poètes (3). Ci) 'B^sponce
de Terre de ^nsard aux injures et calomnies de je ne sçay quels
predicantereaux et ministreaux de Genève^ sur son discours et continuation
des misères de ce temps. A Paris, chez G. Buon, 1564. Ici la copie
manuscrite de Colletet parait incomplète. On remarquera que les fragments
des deux poèmes cités se suivent comme s'ils étaient empruntés à une seule
et même pièce. Nous avons cru devoir les séparer par une ligne de points.
(2) Euvres en rime de Jean Ant haine de Batf, secrétaire de la Chambre du
*I(iy. A Paris, par Lucas Breyer, 1573, in-S", fol. 123. Voy. Dithyrambes à
la Pompe du 'Bouc d'Estienne Jodelle j JJJ3. (5) Le récit de cette querelle, et
aussi de la fête qui en fut le prétexte, se trouve dans toutes les chroniques
littéraires (Voir, entre autres, notre édition du Livret de Folas tries, de Pierre
de Ronsard, Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-i8). Aussi, n'en
donnerons-nous qu'un récit succinct emprunté aux Commentaires de

VIE D ESTIENNE JODELLE I7 Pasquier, qui estoit un intime ami des uns et des autres et qui prononçoit hardiment les choses qu'il savoit, semble nous persuader de cette vérité lorsqu'il dit (i) avec le docte Turnebe (2), qu'il vit magnifique Claude Garnier publiés dans l'édition collective de Pierre de Ronsard, de 1623 (II, p. 1384). Au demeurant, ce n'est que le récit d'une de ces beuveries comme les compagnons de la Pléiade avaient accoutumé d'en faire. Cela se passait, disons-le en manière de préambule, en 1552, après la représentation de la Cléopâtre de Jodelle, dont Pasquier nous a laissé un fidèle récit. Bien que Garnier ait confondu cette Bacchanale - célébrée en vers burlesques par Bertrand Bergier de Montembeuf - avec une autre faite en 1649 et décrite par Ronsard, sa glose ne manque point de saveur : « Assez ont ouy parler, s'ecrie-t-il, du voyage d'Hercueil, ou de la promenade et comme une infinité de jeunesse (addonnée à faire la cour aux Muses...) se mit en desbauche honneste... Ils firent là banquet par ordre, où l'eslite des beaux esprits d'alors estoit ; et principalement à fin de contribuer à l'esjouissance qu'ils avoient de ce qu'Estienne Jodelle, natif de Paris, avoit gagné l'honneur et le prix de la Tragédie (car c'estoit para vaut que Garnier eust escrit) et mérité de leur main le Bouc d'argent... Ils firent mille gentilleses, maints beaux vers, tels que la pièce intitulée aux œuvres de l'Auth eur (Ronsard) le Voyage d'Hercueil^ ou les Dithyrambes du mesme, si l'on veut, où pour mieux follastrer ils enjolivèrent de barbeaux, de coquelicos, de coquelourdes, un Bouc rencontré dans le village par hazard, lequel, les uns, au desceu des autres, menèrent de force par la corne, et le présentèrent dans la sale, riant à gorge ouverte, puis on le chassa. » (i) Cf. Les Œuvres d*Estienne Pasquier, contenant ses Recherches de la France^ etc. Amsterdam, aux dépens de la O* des Libraires associez, 1723, in-fol. Tome I, L. VII, ch. VII, col. 704. (2) Cette phrase est incorrecte. Il faut lire : • qu'avec le docte Turnebe, il vit magnifiquement... etc. » Voici d'ailleurs tout le morceau de Pasquier ; c'est un des meilleurs documents que nous possédions sur les origines du théâtre français : « Qjiant à la Comédie et Tragédie, nous en devons le premier plant à Estienne Jodelle. . . 2.

i8 VIE d'estienne jodelle ment représenter au collège de Boncourt la tragédie de Cleopâtre et la comédie intitulée La Rencontre, faites par Jodelle, poèmes qui furent reçus avec autant d'applaudissements de toute la compagnie, qui estoit nombreuse et célèbre, qu'ils Tavoient été déjà en Thôtel de Reims, en la présence du Roy Henry Second et de toute sa cour. Il ajoute même que tous les acteurs estoient hommes de réputation, puisque Remy Belleau et Jean de la Peruse en avoient les premiers rôles et en representoient les principaux personnages, tant la renommée de Jodelle estoit déjà grande parmi eux. Cela étant, je m'étonne comment Claude Binet (i) (et Claude Garnier, après lui) dans son avertissement du Il fit deux Tragédies, la Cleopâtre, la Didon, et deux Comédies, la Rencontre et VEugene. La Rencontre ainsi appelée, parce qu'au gros de la meslange tous les personnages s'estoient trouvez pesle-mesle casuellaient dedans une maison ; fuzeau qui fut fort bien par luy demeslé par la closture du jeu. Ceste Comédie et la Cleopâtre furent représentées devant le Roy Henry à Paris, en l'Hostel de Reims, avec un grand applaudissement de toute la compagnie. Et depuis encore au Collège de Boncourt, où toutes les fenestr.es estoient tapissées d'une infinité de personnages d'honneur, et la cour si pleine d'escoliers que les portes du Collège en regorgeoient. Je le dis comme celui qui y estois présent, avec le grand Tomebus, en une mesme chambre. Et les entreparleurs estoient tous hommes de nom : car mesme Remy Belleau et Jean de la Peruse jouoient les principaux roullets. Tant estoit lors en réputation Jodelle envers eux... » (i) 'Discours de la vie de 'Pierre de 'Ronsard^ Gentilhomme VandomoiSy Prince des Poètes François, avec une Eclogue représentée en ses obsèques f par Claude Binet, etc. Paris, G. Buon, 1586, in-S** : « Ce fut ce qui l'incita à tourner en François le Plutus d'Aristophane, et le faire représenter en public au collège de Cocqueret qui fut la première comédie françoise jouée en France. »

VIE D ESTIENNE JODELLE 19 fragment de la Comédie du Plutus d'Aristophane, traduit en françois par Ronsard (i), ont osé dire que cette comédie fut la première jouée en France et représentée au collège de Coqueret, dont Jean Dorât étoit alors principal ; car si cela eut été, il n'est pas croyable que Ronsard qui a toujours si noblement et si avantageusement parlé de lui et de tous ses ouvrages dans ses vers, et dans les préfaces de ses vers mêmes, nous eut voulu celer cette particularité remarquable, et qu'il eut attribué aux autres l'invention d'une chose qui lui eut été si légitimement due. Aussi pour nous ôter toute sorte de doute et démentir ceux qui nous veulent imposer sur le sujet de l'invention de la Comédie, aussi bien que de la Tragédie, voici comme il en parle dans cette belle elegie qu'il adresse à Jacques Grevin : Jodelle le premier d'une plainte hardie Françoisement chanta la grecque tragédie Puis en changeant de ton chanta devant nos roys La jeune Comédie en langage françois Et si bien la sonna que Sophocle et Menandre Tant fussent-ils sçavants y eussent pu apprendre. (2) (i) Œuvres de Ronsard éd. de 1623, II, p. 1605. On lit en tête du fragment de *Plutus : « Ceci est un fragment de la Comedi » de Plutus d'Aristophane, qui fut (comme le tesmoigne Binet en la vie de Monsieur de Ronsard) la première jouée en France et fut représentée au Collège de Coqueret... » (2) Cf. Œuvres de Pierre de Ronsard, éd. de 1560 : Discours à Jacques Grevin. On n'ignore point que ce dernier fut longtemps le disciple et l'ami de Ronsard. Des opinions religieuses, complètement opposées, séparèrent les deux poètes et Ronsard retrancha ce poème de ses œuvres. On ne le retrouve que dans certaines éditions posthumes du maître de la Pléiade. (Voy, Jacques Grevin iiSS^"S7o)t ?^^ Lucien Pinvert, Paris, Fontemoing, 1899, in-S*»).

20 VIE d'eSTIENNK JODELLE Jodelle fut donc, en France, le premier auteur de la Tragédie et de la Comédie même ; mais comme nous voyons avec plaisir dans ses œuvres la tragédie de Cleopâtre, ce nous doit être un sujet de mécontentement de n'y point voir cette première comédie de sa façon qui fut représentée en France et qui comme j'ay déjà dit s'appelloit La Rencontre, (i) Pasquier en fait tant de cas dans ses Recherches qu'il dit que jamais fuseau ne fut si bien démêlé que l'intrigue de cette nouvelle comédie le fut par la clôture de la pièce avec l'applaudissement de tous les spectateurs, mais si la représentation de ces poèmes dramatiques avoit réussi au grand contentement de Jodelle, puisqu'elle lui avoit acquis tant d'honneur, il lui advint, depuis, une disgrâce qui le toucha de telle sorte qu'il en fut presque jusqu'à mourir ; et voici comment. Lorsque le Roi Henry II, par la valeur et par la conduite du duc de Guise, eut repris sur l'Anglois en moins de dix jours la ville de Calais, qui, deux cent dix ans, avoit été la frayeur de nos pères et le fort asile des anciens ennemis de la France, et même reprit encore sur eux ensuite le fort de Guignes^ qui etoit alors jugé imprenable, et contraint ces ennemis de s'en (i) Certains auteurs, entre autres les Frères Parfaict (Histoire du 7 héalre français depuis son origine jusqu'à présent. Paris, P. G. Le Mercier et Saillant, 1747, III, pp. 277 et ss.) ont cru que Pasquier a fait une confusion en indiquant cette pièce, la Rencontre étant, à leur avis, la même œuvre que la comédie intitulée VEugène. Loin d'adopter cette opinion que rien ne justifie, nous admettrons avec Marty-Laveaux (Ed. de 1868) que la *^nconire est un des nombreux ouvrages de notre poète qui se sont trouvés perdus.

VIE d'eSTIENNE JODELLE 21 retourner honteusement dans leurs Iles (i); ce grand monarque qui cherissoit tendrement ceux qui le servoient, eut la bonté de se vouloir divertir avec ce prince victorieux qui devoit bientôt arriver de Picardie ; à cet effet, il s'avisa de mander au prevot des marchans et aux echevîns de la ville de Paris, qu'il iroit souper en leur maison de ville le jeudi gras en suivant, qui seroit le lendemain de l'arrivée du duc de Guise (2) ; ces magistrats de la ville qui, de tous temps, se sont montrés fort affectionnés au service de leur prince, crurent que pour divertir un si grand roy, ce n'etoit pas assez de le régaler d'un superbe festin, mais qu'il y falloit encore mêler quelque divertissement agréable ; dans cette pensée, ils jetterent les yeux sur Estienne Jodelle sachant qu'il estoit né Parisien, et qu'en cette qualité il auroit plus d'inclination à leur accorder les choses qu'ils souhaiteroient de lui, joint qu'ils n'ignoroient pas qu'il estoit pourvu d'un esprit vif et excellent et qu'il (i) Après la prise de Saint-Quentin, qui mettait la France en état d'infériorité et préparait l'Europe à la domination espagnole, François de Lorraine, duc de Guise, était rappelé d'Italie et investi d'un pouvoir absolu, avec le titre de lieutenant général du royaume. Tandis que les esprits pusillanimes ne songeaient qu'à fortifier Paris et à renforcer nos places fortes menacées. Guise eut un incroyable coup d'audace. Au milieu de l'hiver, il alla camper inopinément devant Calais, emporta d'assaut la citadelle, et sept jours plus tard (8 janvier 1558) contraignit le gouverneur à rendre la ville que les Anglais tenaient depuis le 3 août 1547. Peu après, Gaspard de Tavannes s'emparait de Guines et du comté d'Oye. (2) Cf. Lt Recueil des Inscriptions y figures, devises et masquarades ordonnées en l'hostel de ville à Paris , le jeudi ij de février IJS^{*} ^{^^^}f par Estiene (sic) Jodelle[^] Parisien, A Paris, chez André Wechel, 1558, in-8«.

22 VIE D*ESTIENNE JODELLE etoit en réputation de bien faire ce qu'il faisoit et avec promptitude, c'est pourquoi le procureur de la ville le vint prier de leur part de les assister en cette occasion, et de vouloir leur donner quelque tragédie ou quelque comédie de sa façon qui put être apprise et représentée devant le Roy, le jour qu'il avoit destiné, (i) Jodelle, qui pour lors n'avoit rien de prêt en ce genre d'écrire, s'excusa envers eux, quant à ce point, avec assurance néanmoins qu'il leur donna de faire des choses qui n'apporteroient pas moins de plaisir au roi que ces pièces de théâtre, ajoutant qu'il inventeroit quelque belle mascarade parlante ou muette, laquelle, étant (i) « ... Ce qui fit que quatre jours seulement devant le jour du festin, le procureur du Roy d'icelle, un des plus honnestes et nostables hommes que j'aye sceu voir en leur compagnie, sçachant que j'estois né de Paris, et que Dieu m'avoit donné quelque peu de promptitude d'esprit pour secourir à une chose si hastée, me vint prier au nom de tous eus, que si j'avois quelque Tragédie, ou Comédie, qui peust estre apprise entre ci et là, je la baillasse pour estre recitée devant le Roy, et qu'ainsi je ferois service à mon Prince, et honneur à mon païs. Je fis responce que j'avois, et des Tragédies et des Comédies, les unes achevées, les autres pendues au croc, dont la plupart m'avoit esté commandée par la Royne et par Madame, seur du Roy, sans que les troubles du tems eussent encore permis d'en voir rien, et que j'attendois tousjours une meilleure occasion que n'est ce tems tumultueux et misérable pour les faire mettre sur le théâtre, adjoustant ce petit mot assés poétiquement dit, que ceste année la fortune avoit trop tragiquement joué dedans ce grand echaufaut de la Gaule sans faire encore par les fauls spectacle resaigner les véritables playes. Mais bien si on me vouloit promettre de me croire et de me soulager, que je terois bien des choses, lesquelles estans bien conduites ne raporteroient point moins de grâce que l'un de ces deux poëmes... » (Est. Jodelle : 'Recueil des Inscriptions^ etc.)

VIE d'estienne JODELLE 23 conduite et exécutée selon ses ordres, reussiroit, au contentement de sa Majesté. Cette ouverture étant faite et rapportée aux magistrats de la ville, ils supplièrent Jodelle de se vouloir charger de toute la conduite de cet ouvrage, ce qu'il accepta malgré lui, jugeant bien qu'un seul homme ne seroit pas capable de pourvoir à tout dans le peu de tems qu'il y avoit, car c'etoit quatre jours après ce mandement du roi, qu'il falloit tenir tout prêt ; il eut donc la charge de faire des vers pour les entrées de la mascarade, d'inventer les machines, de faire faire un grand nombre de figures de dieux et de déesses, des arcades, des portiques, des devises, des inscriptions latines et françaises, qui seulement estoient capables d'employer le tems de trois bons esprits, enfin tous les ornements et toutes les décorations nécessaires pour une action si solennelle et si éclatante qu'il falloit accommoder au tems, aux personnes et à Tetat présent des affaires ; tout cela ne se pouvoit faire sans avoir un nombre d'architectes, de statuaires, de peintres et d'autres ouvriers sur les bras, sans parler des musiciens, des violons et des danseurs qui sont comme l'âme de la mascarade : avec tout cela, ainsi que je l'ai déjà dit, il lui falloit faire des vers qui sont les plus nobles productions de l'esprit et qui ne se font qu'avec le tems et hors du bruit et du tumulte. Je sais bien que l'on dit qu'il ne devoit point entreprendre tant de choses ensemble, mais son malheur voulut qu'il fut obligé de le faire, pour de puissantes raisons qu'il allègue dans son apologie qu'il composa sur ce sujet, et qu'il fit imprimer à Paris, sous ce titre : Recueil des Inscript ions, figures, depises et masqua

24 VIE d'estienne jodelle rades, ordonnées en rhostel de pille, à Paris le jeudi I y février 1 558. Avec plusieurs autres inscriptions en vers héroïques latins pour les images des princes de la chrestienté. C'est où je renvoie mon Lecteur pour voir la peine où fut Jodelle, l'inquiétude qu'il eut et le déplaisir sensible de voir que ce qu'il avoit si bien projette fut si mal exécuté, par le défaut de mémoire des acteurs et le contretens des machines (i). De moi, (i) Ce fut un désastre, si l'on en croit la justification publiée par Jodelle. A ce spectacle, où l'insuffisance des acteurs égala presque la mauvaise ordonnance de la machinerie, l'inexpérience des décorateurs fut telle qu'on vit des clochers tenir lieu de rochers dans la fable d'Orphée. Henri II et sa cour trouvèrent, dit-on, l'aventure fort plaisante, mais Jodelle par la suite eut lieu de s'indigner de la disgrâce qu'elle lui valut. Le prévôt des marchands, qui avait fait les frais de la représentation et déboursé quelques deniers pour fournir à Jodelle sa lyre et ses habits d'Orphée, ne se trouva pas satisfait et voulut se venger du poète. Il est question de cette fête dans le Registre des Délibérations du bureau de la Ville de Taris, publié par les soins du service des travaux historiques (Paris, Imprim. Nation., t. IV, 1552-1558, p. 522). On y peut lire ce qui suit : « Vint au bureau un nommé Jodelle, poète du Roy, qui entreprit de faire et composer une comédie ou poësy devant le Roy ; et fut acheté grande quantité de drap de soye et de canetille d'or pour faire les accoustremens ; et luy fut baillé une chambre pour luy et ses compaignons pour faire leurs apprestz. Mais quant ce vint à jouer, les chantres estoyent enrrouez, et y avoit si grande confusion et presse en la grande salle qu'ils ne sçeurent achever leur jeu, par quoi ce fut argent perdu. » « Enfin le 21 février ensuivant (est-il rapporté dans la relation du tournoi où Henri II fut tué) furent ordonné par MM. les prévôt des marchands et échevins, qu'un sergent de la ville irait par devers un nommé Jodelle qui joua le rôle d'Orpheus, et un autre, leur faire commandement de par le roi et la ville, de rapporter présentement en l'Hôtel de Ville, les habits de soye et dorés qui avaient servi tant à eux qu'à

VIE d'estienne JODELLE 25 toutes les fois que j'ai lu ce discours, j'avoue que j'ai pris part à ses secrettes fâcheries et que je n'ai su m'empecher de murmurer contre ceux qui abusent tyranniquement de la liberté de nos esprits. Je l'ai quelquefois expérimenté à mon grand regret aussi. Le Carnaval qui est la saison que l'on danse des balets à la Cour n'approche jamais que je n'en sois saisi de crainte et de frissonnement (i) ; je m'y vois ordinairement pressé de toutes parts et souvent obligé de produire des choses en trois jours qui, pour les faire passablement, meriteroient bien que l'on y employât au moins trois semaines entières. Car ordinairement, en ces occasions, ce qui devrait être fait le premier, est ce qui est demandé le dernier ; on songe aux pas, aux cadences, aux airs, aux machines et aux habillemens, devant que de parler au poëte, et c'est du poëte qu'il est souvent nécessaire de prendre tous ces ordres, ou du moins c'est à lui qu'il faut premièrement s'adresser, puisque sa fonction est ceux qui avoient joué la poésie et moralité devant le roi et les princes jeudi dernier ; les amener prisonnier es prisons de la Ville ou autre plus prochaine des lieux. Ce qui auroit esté fait et n'auroit rien rapporté, sinon quelque méchante restiere qui ne valoit pas cinq sols. » L'histoire ne dit pas si les persécutions exercées contre le poëte furent aussi impitoyables, à la vérité, que le laisse supposer ce dernier document, mais il est hors de doute que Jodelle garda depuis cette époque une amertume qui ne cessa de se manifester et qu'on retrouve dans la plupart de ses productions. (i) Guillaume CoUetet a écrit des ballets. Voy. : 3allet des citiq sens, etc., Paris, P. Rocolet, 1633, in-12 ; Le Grand Ballet des effcctSy etc., et dans les Poésies diverses (Paris, Chamhoudry, 1656, in-S"), pp. 41 1 et ss. les vers du Ballet des Ecervele\ 3

26 VIE d'estienne jodelle la plus difficile de toutes et que la postérité ne sauroit jamais que Ton eut dancé un balet, ou représenté une mascarade d'importance, si nos vers n'etoient les interprètes véritables et les trompettes éclatantes du mérite et de la magnificence de ces nobles et pompeux divertissemens. Parmi tous ces desordres, le roi ne laissa pas de prendre plaisir à l'action, et reçut la bonne volonté pour l'effet, considérant que c'etoit encore beaucoup plus faire que l'on n'eut osé légitimement espérer d'un seul homme ; mais comme la plupart des courtisans n'ont pas cette indulgence qui sied si bien à un homme d'honneur et de courage, ils commencèrent là dessus à railler Jodelle et à faire des contes de lui ; ses envieux ne manquèrent pas de mal parler de lui, et d'examiner ses vers et ses pensées avec toute la sévérité de la plus rigoureuse critique ; et c'est à ceux-là principalement qu'il repond avec un esprit de colère, voire même de mépris et de menace. Il les appelle des « Escumeurs des œuvres vertueuses », et dit que l'excellent poëte « ne peut déplaire qu'à trois sortes de gens : à ceus qui sont si stupides, qu'ils ne peuvent rien sentir; à ceus qui sont si degoustés qu'ils ne peuvent rien savourer ; à ceus qui sont si malins qu'ils tâcheront de faire perdre le goût et le sentiment aux autres. » (i) En effet, ce fut là un rude coup de foudre pour Jodelle. qui n'avoit pas si mauvaise opinion de lui même, qu'entretenant un jour Estienne Pasquier sur le sujet de la poésie françoise, il ne lui dit confidemment et avec (i) « ... qu'il tachent de faire perdre le sentiment et le goustaux autres... » Est. Jodelle, éd. citée.

VIE D*ESTIENNE JODELLE 27 sa franchise ordinaire que si Ronsard Tempertoit le njatin sur Jodelle, Jodelle Tempertoit i*après diner sur Ronsard (0. Et de fait, ceux qui jugeoient des coups, et qui sembloient désintéressés, disoient que véritablement « Ronsard estoit le premier des poètes, mais que Jodelle en estoit le démon » (2). Ce sont là, certes, de grandes louanges qui témoignent assez la haute estime où il estoit de son tems, et, quoique l'auteur des Recherches de la France ait dit de lui « qu'il n'avoit pas mis rœil aux bon livres » (3) comme Ronsard et du Bellay, si est-ce que la lecture de ses vers latins, qui sont assez purs et assez polis, et de ses vers françois, qui n'ont pas véritablement la dernière politesse, comme je diroï tantôt, mais qui sont doctes et relevés en recompense, m'apprend assez qu'il avoit la fable et la philosophie à commandement, science que l'on ne peut acquérir en peu de tems, sans la fréquente lecture des bons livres. Aussi l'auteur de la préface de ses œuvres (4) ne feint (i) Esienne Pasquier, éd. citée, col. 705 : «... Il me souvient que le gouvernant un jour, entre autres, sur la Poésie (ainsi vouloit-il estre chatouillé) il lui advint de me dire que si un Ronsard avoit le dessus d'un Jodelle le matin, Taprès disnée Jodelle Temparteroit de Ronsard : et de fait il se pleut quelquefois à le contrecarrer... » (2) Ibid., col. 705. Il faut lire, sans doute : le second. (3) Ibid., col. 705. (4) Charles de la Mothe, éd. citée, signât, e : « Avant que juger ceste Poésie, je le prie [le Lecteur] de noter deux choses : Tune que ores que par icelle l'on peut bien appercevoir que l'autheur avoit bien leu, et entendu les anciens, toutesfois par une superbe assurance ne s'est oncques voulu assujettir à eux, ains a tousjours suivi ses propres inventions, fuyant curieusement les imitations,

28 VIE d'estienne jodelle point de dire tout le contraire de ce que dit Pasquier, car il apporte expressément que Jodelle avoit bien lu et bien entendu les Anciens ; toutefois que par une superbe assurance il ne s'etoit jamais voulu assujettir à leur imitation, et qu'il avoit toujours suivy ses inventions propres. Il loiie après cela la propriété de ses mots, la beauté de ses phrases, Telegance et la majesté de ses figures, de son style, ses hautes conceptions et la parfaite liaison de tout son discours, jusqu'à dire que quiconque lira Jodelle sera dégoûté de la lecture des écrits de tous les autres poètes. Il ajoute même encore qu'il ne croit pas que jamais aucune nation ait possédé un esprit si prompt et si adroit dans la science des vers, et qu'il a écrit beaucoup plus que jamais poète ny grec, ni latin, ni ancien ni moderne, n'a jamais fait (i) : bref qu'en une seule nuit il faisoit par gageure cinq cens bons vers latins sur tel sujet qu'on lui put donner ; que jamais la plus longue et la plus difficile tragédie ne l'occupa plus de dix matinées à la composer et même sinon quand expressément il a voulu traduire en quelque tragédie : tellement que si l'on trouvoit aucun trait que Ton peut recognoistre aux anciens, ou autres preced[ant] luy, c'a esté par rencontre, non par imitation, comme il sera aisé à juger en y regardant de près. L'autre, que qui remarquera la propreté des mots bien observée, les phrases et figures bien accomodées, l'elegance et majesté du langage, les subtiles inventions, les hautes conceptions, la parfaite suite et liaison des Discours, et la brave structure et gravité des vers, où il n'y a rien de chevillé : se trouvera si affriandé en ce style d'escrire singulier, et possible encore non accoustumé entre les François, que si après il prend les œuvres de plusieurs autres, il s'en degousterá tant qu'il ne voudra plus lire ni estimer autres écrits que de Jodelle... » (i) Ibid.

VIE d'estienne jodelle 29 que la comédie d'Eugène fut faite en quatre traites ou reprises (i). Ce fut peut-être aussi cette grande vivacité d'esprit qui obligea autrefois le docte Joachim du Bellay de lui consacrer ce sonnet d'autant plus dur et plus pénible que presque tous les vers y sont des vers rapportés (2) : De quel torrent vint ta fuyte haultaine ? De quel ruisseau ton pié léger courant ? De quel rocher ton surgeon (3) murmurant ? O grand' l'ô doulce, ô copieuse veine ? Soit que ton flot, ton onde, ta fontaine, Tempeste glisse, ou sourde : le torrent Le ruisselet, la source non mourant Essourde (4), arrouse[^] abbreuve la plaine. (i) Ibid. a ... nous ne pouvons celer aux lecteurs une chose quasi incroyable, c'est que tout ce que l'on voit et que l'on verra composé par Jodelle n'a jamais esté faict que promptement, sans estude et sans labeur : et pouvons, avecque plusieurs personnages de ce temps, tesmoigner que la plus longue et difficile Tragédie ou Comédie, ne l'a jamais occupé à la composer et escrire plus de dix matinées : mesme la Comédie d'Eugene fut faite en quatre traites. Nous luy avons veu en sa première adolescence composer et escrire en une seule nuict, par gageure, cinq cens bons vers latins, sur le sujet que promptement on luy bailloit. Tous ses sonnets, mesmes ceux qui sont par rencontres, il les a tous faicts en se promenant, et s'amusant par fois à autres choses, si soudainement que quand il nous les disoit, nous pensions qu'il ne les eut encore commencez... » (2) Les Œuvres françaises de Joachim du Bellay[^] Gentil-homme Angevin et Poète excellent de ce temps[^] Revues et de nouv, augm,y etc. A Paris, de l'Imprim. de Frédéric Morel, 1574, in-8° f. 336 verso. A Estienne Jodelle, (3) Surgeon. (4) Essourde. du verbe essourder, rendre sourd. 3

30 VIE d'estienne jodelle Tant que bruiira d'un cours impétueux,
Tant que fuyra d'un pas non fluctueux, Tant que sourdra d'une veine
immortelle Le vers Tragic, le Comic, le Harpcur, Ravisse, coule, et vive le
labeur Du grave, doux et copieux Jodelle, Jacques Tahureau (i) qui, dans
son livre d'Odes, loue Jean de la Peruse comme le premier poète tragique de
France, ne laisse pas de désirer de telle sorte à Jodelle, qu'il veut que ce ne
soit pas un homme, mais Apollon lui-même en homme transformé, et de fait
se jouant sur les lettres de son nom et trouvant sur Estienne Jodelle : lo le
Delien est né, il accompagna cette heureuse anagramme d'une ode célèbre
dont le refrain de tous les couplets finit par ces mots : lo le Delien est né
(2). Voici le premier couplet de l'ode : (i) Jacques Tabureau, écuyer, sieur de
la Chevalerie, fils puîné d'un lieutenant général du Maine, né au Mans en
1527» mort en 1555, à peine âgé de 28 ans. Il avait, a-t-on dit, pour
trisaïeule, Anne du Guesclin, sœur du Connétable, laquelle avait épousé un
Tahureau. Ce fut un génie précoce. On lui doit, outre des poésies fort
gracieuses, Sonnets, odes et mignardises, animées d'un souffle délicat, (éd.
de 1554, de 1574, de 1602, 1868 et 1870) un recueil de dialogues plaisants
et satyriques maintes fois réimprimé. Prosper Blanchemain a réuni en 1870,
les Œuvres de ce poète et les a fait précéder d'une intéressante notice.
(Paris, Libr. du Bibliophile, 2 vol. in-12). (2) Les Poésies de Jacques
Tahureau du Mans, mises toutes ensemble et dédiées au *Kfverendissime
Cardinal de Guyse, Paris, Nicolas Chesneau, 1574, in-12, fol. 38. Jî.
Estienne Jodelle, se jouant sur son nom retourné.

VIE d'kstienne jodklle 3i Qjand tu nasquis en ces bas lieux Tous
les dieux et les demy dieux, Avec les déesses benines, Gravèrent en lettres
divines Dessus ton berceau fortuné : lo le Delien est né 1 (i) Du Bellay
même ne se contentant pas de l'avoir ioiiié en françois le voulut encore
honorer de cette epigramme (i) Nous croyons devoir réimprimer ici la suite
de cette ode : Tout le Parnassien troupeau Chantant autour de ton berceau,
Te prévoyant son prestre en France, Disoyt en l'heur de ta naissance Sur ton
front desjà couronné : lo, le Delien est né I Les Nymphes des boys et des
eaux, Faunes, Chevrepiedz, Satyreaux, Les rocs, les antres, les montagnes,
Les prez, les bosquets, les campagnes Ont tous ensemble résonné : lo, le
Delien est né ! Dès la fleur de tes jeunes ans, De nos Poètes les mieux
disans. Ravis, comme d'un autre Ascrée, De ta docte bouche sacrée, Ont
tous sur leur lire entonné : lo, le Delien est né 1 Il me semble desja que j'oy
Rire et chanter avecques moy Toutes nos plus belles fillettes, Ayans, de
gayes violettes. Leur chef espars environné : lo le Delien est né !

32 VIE D*ESTIENNE JODELLE latine qu'il fit à peu près sur la pensée de Tahureau, ou plutôt sur Tallusion du fameux nom de Jodelle :
 Quantus lo tibi sit Phoebœi numinis ardor Nomînis exclamât syllaba prima
 tui. Deluïs hanc sequitur, Jodelî delius esto, duandoquidem Phœbi nomen et
 omen habes. (i) Ce grand orateur et poète latin, Marc Antoine de Muret (2),
 lui adressa une de ses plus belles épîtres latine craignez plus, divins espriz,
 Que l'ignorant gaigne> le pris Dessus vostre gloire immortelle : lo I vostre
 divin Jodelle, Qjii vous estoyt prédestiné, lo I le Delien est né ! Pour
 comprendre le sel de cette fantaisie, il faut savoir que /o, cri qu'on retrouve
 dans différents ouvrages de la Pléiade (Voyez entre autres Le Voyage
 d'Harcueiî de Ronsard et les Dihyrambes au bouc d'Estienne Jodelle,
 d'Antoine de Baïf) s'employait à Rome pour saluer les triomphateurs, et que
 le Dé/>>n désigne ici Apollon, ce dieu étant né dans l'île de Délos. (i)
 Joachimi Bellaii andini poeta clarissimi xenia, seu illustrium quorundam
 Nominum Allusiones, etc.. Parisiis, Apud Federicum Morellum, 1569, in-
 4°, fol. 13 r** : Sieph. Jodelius, Voici la traduction littérale de cette pièce :
 Combien grande est pour toi l'ardeur du dieu Phébus I La première syllabe
 de ton nom le crie ; Après vient Delius : ô Jodelle, sois un délien, Puisque tu
 as de Phébus le nom et l'augure I (2) On trouvera cette 0 troisième épître
 latine » de Muret dans l'édition la plus complète qu'on ait donnée de cet
 auteur : M, ^Antonii iKCureti. Opéra omnia ex. ShCss. aucta et emmendata
 cum annota^ tione Davidis ^ubnkenii cujus Praefatio praeposita est, Tomo
 IV. Lugduni Batavorum. Apud Samuel et Johanem Luctmans. 1789,

VIE d'estienne jodelle 33 nés sur le sujet des différentes inclinations des hommes, que j'ai imité autrefois dans mon livre des Divertissements, (i) et pour conclusion il dit que la Muse de Jodelle lui donnera une réputation d'éternelle durée et gravera son nom dans le Ciel. Scevole de Sainte Marthe, en trois beaux vers latins lui donne toutes les louanges que Ton peut donner à un savant et excellent poète ; les voici mot à mot : Seudulces ad sept. Jodelium modulari modes quis blandior alter ? Seu rerum causas aperis, quis doctior alter ? Horrida seu feris arma moves quis fortior alter ? (2) Ce poète allemand, Paul Mélisse (3), prenoit à tâche I, in-8* p. 725. Voyez : Ad Stephanum Jodelium. (Il existe une édition des Poésies de Marc Antoine Muret, mises en vers françois par M. P. Moret, contrôleur général des Finances de Montauban » publiée à Paris^ pour Christophe Journal, en 1682, in-12). (i) Nous avons cherché en vain cette pièce dans les éditions des 'Divertissements publiées en 1631 et en 1633. Peut-être Tuteur la réservait-il pour une réimpression plus complète de cet ouvrage. Quoi qu'il en soit, il est probable que ce petit poème se trouvait parmi les papiers de Colletet qui furent détruits dans l'incendie de la Bibliothèque du Louvre. (2) Scavola et %Ahelii Sammarthonorum patris et filii^ opéra latine et gallica, etc. Edition ultima. Lutetiae, Parisiorum, Apud Jacobum Villory^ 1633, ë^- ^^'4"* P« i^^* £pigrammatum, Liber L Ad Steph. Jodelium. (3) Scheiius (Paul Mélisse) fils de Balthasar Schedius et d'Otilia Melissa, né à Meristad, en Franconie, le 2 décembre 1539. Il fut l'un des premiers poètes de son temps ; son génie lui valut le surnom de Pindare latin. On prétend qu'il mérita, à l'âge de 25 ans, la couronne que les empereurs avaient accoutumé de donner à ceux qui excellaient en poésie. En Angleterre il sut mériter les

34 VIE D*ESTIENNE JODELLE de traduire en latin les vers françois de Jodelle et Jean Dorât (i) ne se pouvoit lasser de le loier, comme on le voit dans ses poésies latines. Ne faut-il pas se rendre au témoignage de tant de grands hommes et croire, en effet, que Jodelle soit ce qu'ils en ont cru. Néanmoins quelque autorité qu'ils aient sur moi, je demeurerai libre dans mes sentiments, et je dirois que de tous les poètes de cette fameuse pleyade qui du tems de Henri second mit presque la poésie françoise au comble de ses honneurs, il n'y en a point de qui les œuvres me plaisent moins que celles de Jodelle, sans excepter même celles de Baïf, et de Ponthus de Thiart (2). Je me suis quelquefois contraint à le lire, et j'ai taché de trouver quelque chose d'agréable en ses écrits pour bienfaits d'Elisabeth, et l'Italie le fit comte Palatin et citoyen romain. Outre des poésies latines [Schediasmatum reliquiaj 1575 ; Schediasmata poetica et Schediasmata poeticorum 1586] on lui doit une traduction en allemand, fort estimée, des psaumes de Marot et de Theodore de Bèze. Il mourut, en 1602, âgé de 63 ans, à Heidelberg. (Voyez Moreri, au nom, Schedius.) Nou*; n'avons pu retrouver dans les œuvres de Paul Méliſſe la traduction latine des vers de Jodelle. (i) Dorât ou Daurat, le régent pour ainsi parler, de la Pléiade (Limoges, vers 1508- 1588). Il composa, selon Scaliger, plus de 50,000 vers grecs et latins dont une partie a été publiée sous ce titre : Joannis Aurat Lemoiviciis poſta et interpretis régit Poematia (Epigrammatum, Eglogarum et variarum rerum, Lutetia 'Parisior., apudG. Linocerium, 1586, in-S**). (2) Pontus de Tyard (Château de Bissy, en Bourgogne, 1521-1606). La plus pâle étoile de la Pléiade. Voyez les Erreurs amoureuses, 1549 ; Continuation des Erreurs amoureuseSy 1551 ; Œuvres poétiques etc., 1572. Abel Jandet a publié un curieux ouvrage sur ce poète : Pontus de Tyard ^ etc. Paris, Aug. Aubry, 1860, in-8*.

VIE d'estienne jodrille 35 ne le point tant mépriser, comme je fais, ou du moins n'en avoir pas tant d'aversion, mais comme après l'avoir lu la première fois, je ne l'ai jamais aussi quitté qu'avec plaisir. Et là dessus, il me souvient qu'ayant un jour prêté ses œuvres à ce prince des poètes latins de notre tems, Nicolas Bourbon (i), qui me les avoit demandées pour les lire, sur la grande réputation qu'avait eu Jodelle de son tems, je fus étonné que cet excellent homme me les renvoya dès le lendemain avec un billet qui, entre les autres choses, contenoit ce mot : minuit presentia famam ; car après la lecture de quelques pages, il en fut si mal satisfait qu'il ne put jamais se résoudre de passer plus outre. Sainthe Marthe lui même, quelque estime qu'il en fit, connoissoit bien qu'il y avoit en lui des taches fort remarquables, ce qu'il nous témoigne clairement lorsqu'en parlant de Jean de la Peruse, il dit que « comme ce jeune poète escrivoit d'un style plus clair et plus poli que Jodelle, il eut sans doute au jugement des doctes été le véritable Euripide françois, si la (i) Nicolas Bourbon, né à Vandœuvre (Aube), fils d'un médecin et petit neveu d'un poète du même nom, célèbre sous le règne de François I^{er}. On prétend qu'il avait été disciple de Jean Passerat. Après avoir enseigné la rethorique au collège des Grassins, puis en ceux de Calvi et d'Harcourt, il fut nommé, en 1611, par du Perron, professeur royal en langue grecque. Chanoine de Langres (1623) et membre de l'Académie française, il se "retira sur la fin de ses jours chez les Oratoriens et mourut, le 7 août 1644, en leur maison de la rue St-Honoré. Ses œuvres latines, qui contiennent quelques pièces grecques ont paru à Paris en 1630. On lui doit encore d'éloquentes pages de prose, des préfaces et des lettres curieuses. (Voyez sur cet auteur les ^Mémoires- Journaux, de Pierre de l'Estoile et les Jugemens des savaⁿSy de Baillet).

36 VIE d'estienne jodelle mort qui le surprit avant le tems, ne se fut opposée à ses louables et généreux dessins » (i). Enfin Pasquier (2), après l'avoir hautement loué, en venant à faire reflexion sur plusieurs de ses pièces qu'il appelle agréablement des passevolans (3) en poésie, conclut qu'il ne sauroit se persuader que la mémoire du nom de Jodelle ne se perde en Tair, comme celle de ses poésies, qui sembloient être dès ce tems là déjà mortes; mais afin de ne point porter un jugement trop vague d'un homme si célèbre, il faut un peu entrer dans le détail de ses œuvres, du moins de celles qui nous restent, car, quant aux autres, ou cinq gros volumes que nous' promettoit celui qui en a fait imprimer le premier (4), après la mort de Jodelle, aussi bien que (i) Ehge de Garnier, éd. citée. (2) Ed. citée, col. 707. (3) Ibid. « ...Je ne dis pas qu'il n'y ait plusieurs belles pièces, mais aussi y en a-t-il une infinité d'autres, qui comme passevolans ne dévoient estre mises sur la monstre. » Pasquier veut désigner ici des pièces de vers médiocres, qui usurpent le nom de poésie. Au sens propre, le passevolant était un faux soldai que les capitaines faisaient parfois figurer aux revues pour compléter leur compagnie et pour en tirer une paye à leur profit. Le Cardinal Palavicini comparait, dit-on, les mots superflus aux passevolans, disant que les lecteurs délicats éprouvent autant de peine à voir une même chose revêtue de paroles différentes, que les commissaires des guerres en ont à voir passer plusieurs fois en revue, sous des habits différents, les mêmes soldats. (Cf. Dict. de Trévoux.) (4) On lit, en effet, dans la préface de Charles de la Mothe, éd. citée : « ...Il a beaucoup escrit en l'une et l'autre langue et plus qu'autre Poëte Grec ou Latin, moderne ou ancien, que nous ayons : car nous espérons faire mettre en lumière encore quatre ou cinq aussi gros volumes que cestuy cy : Et outre cela, plusieurs avec

VIE d'estienne jodelle 37 des six autres dont il vit perdre les manuscrits par la négligence de Tuteur, puisque tous ces ouvrages ne sont point venus à notre connoissance, nous nous contenterons d'en regretter la perte, sans en louer le mérite qui nous est inconnu. Et peut-être n'avons-nous de Jodelle que ce qu'il a fait de plus mal ; et ce qui me le fait croire, d'autant plus, c'est qu'il appelle ce premier volume : L'adolescence de Jodelle (i), promettant de nous faire voir ensuite ce qu'il fit en son âge viril ; en quoi il débuta, ce me semble, assez mal, puisqu'il devoit faire voir d'abord son auteur, non pas par ses parties honteuses, mais par ce qu'il avoit de plus noble et de plus précieux. Voici donc le contenu de ce volume imprimé à Paris, in-40, chez Chesneau et chez Pâtisson, l'an 1674 (2), et depuis, in-12, à Lyon, 1697 (3), augmenté de quel nous certifieront que nous avons veu perdre de ses œuvres non recueillies, plus que six tels volumes que cestuy cy ne pourroient contenir... s (i) Ibid. oc Car expressément l'on a meslé en ce volume plusieurs pièces faites par Tuteur aux plus tendres ans de sa jeunesse, comme la Tragédie de la Cleopâtre, et la Comédie d'Eugeny et quelques Chansons, Sonnets et Odes que l'on pourra discerner plus foibles que plusieurs autres faites depuis, afin que Ton cognoisse quel a esté l'auteur en ses escrits, et en son adolescence, et en la suite de son aage plus viril... » (2) Les Œuvres et Meslanges poétiques d'Estienne Jodelle^ sieur du Lymodin. 'Premier volume y etc. (3) Les Œuvres et meslanges poétiques etc., Revues et augmentées en ceste dernière édition. Lyon, Benoist, Rigaud, in-12. C'est la troisième édition. Colletet ne parait pas avoir connu la seconde : Les Œuvres et Meslanges poétiques, etc. Paris, Robert Le Fizelier (ou Nicolas Chesneau), 1583, in-12.

38 VIE D*ESTIENNE JODELLE ques pièces, recueilli par Charles de la Mothe, conseiller au grand Conseil, secondé de Charles d'Espinay, archevêque de Dol, en Bretagne (i), et de Philippe de Boulainvilliers, comte de Dampmartin (2), grands illustres et obligeans amis de Jodelle, et qui ont fait tout ce qu'ils ont pu de son vivant et après sa mort pour consacrer ses œuvres et sa mémoire. Elles contiennent un mélange de plusieurs sonnets, odes, chansons, epistres, élégies, epithalames et autres sortes de vers de différentes matières d'amour, de guerre, de louange et de blâme. Voici le premier sonnet de ses amours et le frontispice de ses poésies : (i) Charles d'Espinay, abbé de Saint Gildas-des-Bois, en Bretagne, et ensuite évêque de Dol (15 sept. 1565). Il était fils de Gui d'Espinay, III^e du nom et de Louise de Goulaine^e son épouse, de noble famille bretonne. Ses talents, plus encore que sa profession, le firent désigner comme négociateur au Concile de Trente. Son amour des belles-lettres le lia avec la plupart des poètes de son temps. Pierre de Ronsard, Claude de Buttet, Remy Belleau, Jacques Grevin, Guillaume des Autels lui dédièrent quelques uns de leurs poèmes ou bien lui adressèrent de vifs éloges. On lui doit un mince recueil de sonnets accompagnés d'une chanson : Sonets Amoureux par CD, 'B, A Paris, par Guillaume Barbé, 1559, in-12. Divers biographes le font mourir, en septembre 1595 (Voyez sur cet auteur : Goujet : Bibliotb. poétique, t. XV ; A. du Verdier : BiUioth, françoise, I ; Lucien Pinvert : Jacques Grevin, etc..) (2) Philippe de Boulainvilliers-Dammartin, Comte de Courtenay et de Faucamberge. Jodelle lui adressa une pièce de vers latins (Voy. Ouvrage suivant : h*%Anatomes totius are insculpta delineatio, eut est epitome innumeris menais repurgata^e quant de corporis humani fabrica conscripsit clariis (sic) Vesalius, etc. Paris, André Wechel, 1564, in-8».)

VIE d'estienne jodelle 39 Madame, c'est à vous à qui
premièrement J'ay voué mon esprit, et ma voix et mon âme, A qui j*offre
ces vers, que d'une sainte flamme Amour mesme inspira à maint et maint
amant : Vous lirez sous le nom de quelque autre comment L'amour de vos
beaux yeux la poitrine m'enflamme; Vous verrez sous le nom d'une autre
belle dame De vos rares beautez le plus riche ornement. Que si mon amour
n'est par eux bien peint encore, Que si vostre beauté assez ne s'y décore,
Excusez : car Amour n'a peu si ardemment Qu'à moy, ardre leur cœur d'un
sujet si loiiable t Il ne fut oncques Dame, il ne fut oncq' Amant, A vous de la
beauté, d'amour à moy semblable (i). Quoique la conduite et les pensées de
ce sonnet ne soient pas mauvaises, si est-ce que Telocution qui compose
sans doute la plus noble partie de notre poésie en est si basse et si rude que
je ne m'étonne pas si ces vers ne forcent pas les siècles ; ce n'est pas qu'il y
en ait d'autres qui ne valent mieux que celui-ci et qui n'aient une elocutlôn
plus hardie et plus pompeuse, mais après tout, il y a toujours du Jodelle, je
veux dire de la négligence et de la dureté prosaïque. La chanson qu'il fit
pour repondre à celle de Ronsard qui commence : Quand f estais libre, {2)
etc. (i) Ed. de 1574, fol. I. , (2) Cf. Le Second Livre des %Amours de Pierre
de Ronsard, etc. On trouvera cette pièce telle qu'elle est rapportée par
Pasquier, ainsi que la réponse de Jodelle {Sans estre esclave, et sans
toutesjois estre, etc..) dans le présent volume.

40 VIE d'estienne jodelle a je ne sais quoi de noble et de généreux dans ses pensées ; mais pour ce que Pasquier dans ses Recherches de la France en a porté son jugement, les opposant Tune à l'autre, et disant que c'étoit à bien attaqué bien défendu (i), je n'en dirois rien davantage, sinon que je trouve des grâces dans celle de Ronsard, que j'ai cherché vainement dans celle de Jodelle ; je conseille à nos curieux de les conférer ensemble, et en continuant je leur conseille de voir encore celle par laquelle il répond à une autre de Ronsard qui commence : Je suis KÀmour, le grand maistre des dieux, etc., (2) et ils verront avec plaisir auquel de ces deux poètes on doit adjuger la couronne de victoire. Comme il étoit d'un esprit fort sourcilleux, voyant que les autres poètes s'adonnèrent [à] célébrer hautement la beauté de leurs maistresses, lui, par un privilège spécial, voulut faire un livre qu'il intitula Contr* Amours, en haine d'une Dame qu'il avoit autrefois passionnément aimée, et dont le premier sonnet, dit Pasquier (3), fait honte à la plupart de ceux qui se meloient de poésie, de son tems, tant il est hardy. (i) « Cela s'appelle à bien assaillir, bien deffendre. » Voy. Pasquier, éd. citée, col. 707. (2) Les Mascarades, Combats et Cartels faits à Paris et au Carnaval de Fontaine-Bleau. Paris, G. Buon, 1565, in-4*. Voyez la pièce intitulée : Le Trophée d'Amour, à la Comédie de Fontaine -bleau. On trouvera, au cours de la présente réimpression, la réponse de Jodelle. Elle commence par ce vers : KAmour n'est point ce gran 'Dieu qui sous soy. (3) Ed. citée, col. 707. Colletet suit ici la phrase de Pasquier, mais ne la reproduit pas textuellement. C'est assez d'ailleurs sa manière de citer.

VIE d'estienne jodelle 41 Voici comme Pasquier nous le donne :
Vous, qui à vous presque égalé m'avez Dieux immortels de la naissance
mienne, Et vous, amants, qui souz la Cyprienne, Souvent, par morts
amoureuses vivez ; Vous que la mort n'a point d'Amour privez, Et qui, au
frais de l'umbre Elysienne En rechantant vostre amour ancienne De vos
moitiez les umbres resuivez. Si quelquefois ces vers au ciel arrivent, Si
quelquefois ces vers en terre vivent. Et que l'Enfer entende ma fureur ;
Appréhendez combien juste est ma haine, Et faites tant que de mon
inhumaine Le Ciel, la Terre et l'Enfer aient horreur (i). Il faut avouer que si
tous ces sonnets estoient de la force de celui-ci, je ne lui aurois pas donné le
dernier rang dans cette fameuse pleyade. J'ai dit expressément que c'etoit
ainsi que Pasquier nous le donnoit, car je le trouve dans les œuvres de
Jodelle, conçu en d'autres termes, voir même d'une autre mesure ; celui-ci
n'est qu'un vers de dix syllabes et l'autre, dans Jodelle, est en vers
Alexandrin ou de douze syllabes (2). En voici le premier quatrain qui fera
juger du reste : Vous, ô Dieux, qui à vous presque ^alé m'avez, Et qu'on
feint commie moy serfs de la Cyprienne : Et vous, doctes amans, qui
d'ardeur Delienne Vivans par mille morts vos ardeurs écrivez... (i) Ed. citée,
col. 707. (2) Voyez dans la présente édition, le sonnet I des Contr* Amours,

42 VIE d'estienne jodelle Je ne sais d'où vient cette différence notable si ce n'est qu'après que Jodelle l'eut de la sorte recité à Pasquier, il se fut avisé depuis de le changer et que l'on ait imprimé selon l'ordre de son dernier manuscrit ; après tout, je le trouve beaucoup mieux dans Pasquier que dans Jodelle. Le même Pasquier ajoute qu'il lui en recita par cœur une vingtaine d'autres qui seondoient de bien près celui là (i), mais dans ses oeuvres, il ne s'en trouve que six ou sept, c'est assez dire sous ce titre de Contr[^] Amours, qui ne marchent pas encore de l'air du premier. Son Discours de Jules César, avant le passage d [«] Rubicon qui contient environ deux mille vers, et qui, selon le témoignage de Charles de la Mothe se devoit monter à dix mille vers pour le moins, est bien une des plus ennuyeuses pièces qui se soient jamais lues. S'il est vrai que quelqu'un, après en avoir lu les deux premiers feuillets ait jamais pris la patience de la lire entière, pour moi, qui me suis autrefois piqué d'avoir lu tout ce qu'ont écrit nos poètes françois et latins, je confesse ingenuement que je l'ai lu véritablement en ma jeunesse, non pas tout d'une haleine, mais à plusieurs reprises ; et tout jeune que j'étois, et peu expérimenté dans cet art où j'ai vieilli depuis, je la trouvai, à mon goût, si fade et si rude, qile je n'ai pu me résoudre à la relire. Le reste du livre contient une comédie nommée Eugène dont le style plat, les termes transposés et les longues traînées de vers tantôt tous féminins, tantôt (i) Ed. citée, col. 707

VIE d'estienne jodelle 43 tous masculins, n'ont pas ces agrements ni ces naïvetés que demande le poème comique; aussi cet ouvrage n'etoit [-il] considerable que dans sa nouveauté. Il contient encore deux tragédies dont Tune est cette fameuse Cleopâtre dont j'ai déjà parlé, et l'autre est la Didon qui vaut beaucoup mieux, soit qu'il l'eut faite en un âge plus mur et plus avancé, soit que le sujet lui en eût plu davantage ou qu'il eut employé plus de tems à la mieux traiter. De dire si ces trois pièces de théâtre sont dans toutes les règles du poème dramatique, c'est de quoi je pourrois bien parler un jour si je fais un Art poétique français (1), comme je me le suis proposé, cet examen étant de trop haute et de trop longue spéculation pour ce lieu. Son poème Contre r Arrière- Venus est, à mon avis, un des plus supportables de ses poèmes ; il y a de beaux endroits et de beaux vers même et particulièrement où il dit : Mesme ayant commencé par tant de feus divers, Je veux que de feu mesme apparoissent mes vers... Et le reste qui va, peu s'en faut, d'un même air. Charles de la Mothe (2) et la Croix du Maine (3), après lui, disent qu'il a écrit aussi plusieurs oraisons françoises qui n'ont point été imprimées. En effet je (i) Cet ouvrage parut en 1658, mais nous y avons cherché en vain ce chapitre promis par Colletet. (2) Voyez la préface aux œuvres de Jodelle, maintes fois citée. (3) 2;ej Bibliothèques françoises de la Croix du S^{ine} et de du Verdier, nonv. éd. revue, corrigée et augm. Paris, Saillant, Nyon et Michel Lambert, 1772, 1, p. 183.

44 VIE d'estiennk jodelle trouve que Jodelle n'etoit pas seulement poëte mais qu'il estoit encore orateur, témoin ce qu'il dit dans une de ses odes en parlant de lui même : Bien que je sente en moy la Gloire Et Poétique et Oratoire : Bien que le Ciel m'ait destiné Pour plus haute philosophie^ Et bien que brave je me fie D'estre au monde heureusement né... (i) voir même j'apprens qu'il excelloit presque dans tous les autres arts, qu'il estoit grand, architecte, très docte en la peinture et en la sculpture, très éloquent en son parler et finalement fort vaillant et fort adroit aux armes, desquelles il faisoit profession, et de tout cela il parloit fort pertinemment et en homme qui s'etoit acquis toutes les connoissances. Avec toutes ces bonnes qualités qui le rendoient fort considerat)le parmi les gens d'esprit, il meprisoit en philosophe les grandeurs du monde et les avantages de la fortune, si bien qu'il ne fut jamais ni connu ni recherché des grands que presque malgré lui (2). Le Roi Henri II et le roi Charles IX (i) Ode à Claude Colet, sur le IX d'^Amadis (Ed. de 1574, fol. 131, v°). (2) « ...Et certainement Jodelle n'excelloit pas seulement en Part de la Poésie^ mais quasi en tous les autres : Il estoit grand architecte, très docte en la Peinture et Sculpture, très éloquent en son parler, et de tout il discouroit avec tel jugement, comme s'il eust esté accompli de toutes cognoissances. Il estoit vaillant et adextre aux armes, dont il faisoit profession. Et si en ses mœurs particulières il se fust autant aimé, comme il faisoit en tous ces exercices de son esprit, sa mémoire eust esté plus célèbre pendant sa vie, et il eust plus vescu pour son païs, et pour ses amis qu'il

VIE d'estienne jodelle 45 raimèrent et restimerent beaucoup (i). Marguerite, duchesse de Savoie, et le duc de Nemours le favorisèrent comme à Tenvi et tout cela n'empêcha pas qu'il ne mourut dans la misère ou du moins dans une très grande incommodité (2) ; les derniers vers qu'il recita à n'a fait : Mais mesprisant philosophiquement toutes choses externes» ne fut cogneu, recherché, ny aimé que maugré luy : et se fia trop en sa disposition et en sa jeunesse... » (Charles de la Mothe : PréJace, etc.).

(i) Bien qu'on ait peu de détails sur sa vie de courtisan, il est hors de doute qu'il rechercha la faveur des grands. Aussi, son attitude lui valut elle d'être diffamé par ses ennemis. L'auteur anonyme des *Dtœmoires de V Estât de France* sous Charles neufiestney sec. éd. (A. Meidelbourg, par Henri Wolf, 1578, I fol. 65 r. v., et 278 V.) protesunt zélé et vindicatif, le malmène d'autant plus qu'il le regarde comme un apostat. Après avoir flétri plusieurs poètes qui avaient approuvé le massacre de la Saint Barthélémy, il s'exprime ainsi : « Estienne Jodelle Parisien, aussi Poëte François (qui a autresfois demeuré à Genève, faisant profession de la Religion, où il fit eu une nuict entre autres, cent vers latins, esquels il deschiroit la messe, avec des brocards convenables) publia trente six sonnets contre les Ministres, ausquels il impute la cause de tous les maux. On dit que pour ces sonnets il eut bonne somme d'escus. » (2) L'Estoile, assez méprisant pour sa mémoire, rapporte ainsi ses derniers moments : « Le proverbe qui dit: telle vie, telle fin, fut vérifié dans Estienne Jodelle, poëte parisien, qui mourut ceste année [i 573], à Paris, comme il avoit vescu, duquel la vie ayant esté sans Dieu, la fin fut aussy sans luy, c'est à dire très misérable et espouvantable, car il mourut sans donner aucun signe de recognoistre Dieu, et en sa maladie, comme il fut pressé de grandes douleurs, estant exhorté d'avoir recours à Dieu, il respondoit que c'estoit un chaux Dieu, et qu'il n'avoit garde de le prier ni recognoistre jamais tant qu'il luy feroit tant de mal, et mourut de ceste façon despitant et maugréant son créateur avec blasphème et hurlemens épouvantables. « A la Saint-Barthelemy, il fut corrompu par argent pour escrire

46 VIE d'estienne jodelle ses amis, d'une voix basse, en mourant, et qui commencent ainsi : Alors qu'un Roy Pericle Athènes gouverna, Il ayma fort le sage et docte Anaxagore, etc. justifient cette vérité ; il s'y plaint fort du tems, et du roi même en finissant par ce vers : Qjii se sert de la lampe au moins de Thuile y met. (i) contre le feu admirai et ceux de la religion i en quoy il se comporta en homme qui n'en avoit point, deschirant la mémoire de ces pources morts de toutes sortes d'injures et menteries. Finablement, il fut employé par le feu roy Charles, comme le poète le plus vilain et lascif de tous, a escrire l'arriere hilme que le feu Roy appelloit la Sodomie de son prevost de Nantouillet, et mourut sur ce beau fait qu'il a laissé imparfait. » « Pour le regard de ses œuvres, ajoute le même commentateur, Ronsard a dit souvent qu'il eut désiré, pour la mémoire de Jodelle, qu'elles eussent esté données au feu au lieu d'estre mises sur la presse, n'ayant rien de si bien fait en sa vie que ce qu'il a voulu supprimer, estant d'un esprit si prompt et inventif, mais paillard, yvrongne et sans aucune cramte de Dieu, auquel il ne croyoit que par bénéfice d'inventaire. »

(i) Cette pièce a été publiée dans la préface de Charles de la Mothe. On nous saura gré, sans doute, de la trouver ici en entier : Alors qu'un Roy Pericle Athènes gouverna. Il aima fort le sage et docte Anaxagore, A qui (comme un grand cœur soy mesme se dévore) La libéralité l'indigence amena. Le Sort, non la grandeur, ce cœur abandonna, Qui pressé se haussa, cherchant ce qui honore La vie, non la vie, et repressé encore Plustost qu'à s'abaisser, à mourir s'obstina.

VIE D*ESTIENNE JODELLE 47 11 mourut à Paris, au mois de juillet, Tan iSjS, âgé de quarante un an (i). Outre tous les auteurs qui ont' Voulant finir par faim, voila son chef funeste : Pericle oyant ceci accourt, crie, et déteste Son long oubli, qu'en tout reparer il promet. L'autre tout résolu luy dit (ce qu'à toy, Sire, Délaissé, demi-mort, presque je puis bien dire) Qjii se sert de la lampe au moins de Thuile y met. Le ton de ce sonnet est singulier, si l'on tient compte que quelques mois avant de le prononcer Jodelle, avait connu les effets de la munificence de Charles IX. En voici la preuve tirée des ^(egistres de l'Epargne du l^pi Charles IX, de l'année 1572. (L'original de cette pièce qui se trouve aux Archives Nationales, KK. 133, fol. 2549 r. et V. a été publié déjà dans les Archives Curieuses de l'Hist, de France et dans le "Dictionnaire critique de biographie et d'histoire de Jaï) : A Estienne Jaudelle {sic) sieur de Limodyn Tung des poettes dud. seig' la somme de 500 L. dont Sa Majesté luy a faict don, en considération des services qu'il luy a ci-devant et de longtemps faits en son dict estât, et mesme pour luy donner moyen de se faire penser (sic) et guarir d'une maladie de laquelle il est à présent détenu et supporter les frais et despens qu'il est contraint faire ou autre occasion, et ce outie et par dessus les autres dons et bienfFaitz qu'il a cy devant eus dudict seign'. (i) C'est du moins l'opinion de son ami Charles de la Mothe et de l'Abbé Lebeuf. Au renseignement fourni par le premier, on peut ajouter ces lignes du second, (Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris, Paris, Féchoz et Letouzey, 1883-1893, t. I p. 33) : I Le Poëte Jodelle, mort en 1573, avoit sa maison sur [la] paroisse de Saint Germain l'Auxerrois, rue Champ-fleury. » Nous avons cherché la confirmation de ce fait, mais sans aucun succès, les registres de la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois ayant été détruits, avec la plupart des Archives de la Ville, dans l'incendie de 1871. Tout au plus, avons-uos découvert aux Archives Nationales une pièce tirée de la Censive de l'Archevêché (S. 1070) qui justifie

48 VIE d'estienne jodelle parlé de lui, du Verdier dedans sa Prosopographie (i), Draude dans sa bibliothèque classique (2) et le président en partie Topinion de l'Abbé Lebeuf. On y lit à la date du 4 janvier 1570, qu' « une maison appartenant a Louise Legrand, veuve de Martin Le Camus, et sise rue Cham[^]-fleury, tenait à une autre maison appartenant à la fabrique de Saint Eustache et aux héritiers de feu Jodelle. » La description des lieux signalés par ce documert, jointe à la consultation de l'ouvrage de Berty sur la Topographie de Paris, permet d'établir que la maison du poète n'était autre que celle dite de la Belle Image, et qu'elle était située coute le Jeu de Paulme de la rue Saint Honoré. On sait que la rue Champ-fleury, dont le nom avait été changé en celui de rue de la Bibliothèque, en 1806, commençait (avant le percement de la rue de Rivoli, 1812), rue de Beauvais, pour aboutir rue St-Honoré. Elle fut supprimée par décret du 3 mai 1854 ; sur son emplacement, s'élève aujourd'hui le Grand hôtel du Louvre. La réputation de cette rue, affectée, depuis Saint Louis aux filles de joie, laisse supposer que le logis d'Estienne Jodelle était, d'apparence fort modeste. (i) Prosopographie ou 'Description des personnes illustres tant chrestiennes que propbanes, etc., Lyon, Paul Frelon, 1605, in-fol. Nous n'avons rien trouvé dans cette édition ni dans celle de 1604 et de 1606, qui se rapportât à Jodelle. Peut-être Colletet a-t-il confondu cet ouvrage avec la Bibliothèque française du même auteur. En effet on trouve dans cette dernière quelques particularités sur notre poète. L'une d'entre elles mérite d'être citée, bien qu'elle n'appartienne, en propre ni à du Verdier ni à aucun de ses annotateurs. La voici telle qu'on peut la "lire déjà dans le Pithoeana d'oii elle est tirée. « Jodelle, en mourant, dit : Qji'on ouvre ces fenêtres, que je voye encore une fois ce beau Soleil. Il étoit un peu philosophe naturel. » Parole digne des anciens et que des critiques, ignorants de l'inspiration païenne de Jodelle, confondirent avec le fameux mot de Goethe : « De la lumière 1 » (2) Voy. : Georgio Draudio : Bihliotheca classica, sive, Cataloguus ojficinalis in quo sitiguli singularum facultatum ac professionum lihri qui in quavis fere lingua extant, etc. Francofurti, Nicolaum Hoftmannum Impensis Pétri KopfTii, 161 1, in-4°.

VIE D*ESTIENNE JODELLE 49 de Thou (i), dans sa docte histoire, en ont fait mention. Estienne Tabourot, dans son chapitre des vers rapportés allègue Jodelle avec honneur, et cite un distique françois de sa façon dont THexametre et le Penthametre [sont] scandé[s] à la manière des latins (2). Le voici tel que le rapporte cet auteur, et tel qu'il est encore dans les œuvres de Jodelle : Phoëbos, Amour, Cypris, veut sauver, nourrir et orner Ton vers, cœur et chef, d'ombre, de flame, de fleurs (3). Pasquier (4) dit même que ce sont là les premiers (i) Il y a vraisemblablement ici une nouvelle erreur de mémoire de CoUetet. Les éditions françaises ou latines de J. A. de Thou ne contiennent pas, que nous sachions, la mention du nom de Jodelle. (2) Cf. Les Bigarrures du Seigneur des Accords, delà dernière main de Vauieur. A Paris, chez Jean Richer, 1586, in-12, L. I, ch. XIII. J'y trouve non seulement le passage cité, mais encore ce qui suit : « Je ne veux point nier que je n'aye esté adverty par une epistre du sçavant Pasquier^ que le premier qui a fait des vers rapportez en France, a esté du Bellay, en ce sonnet 19 de son Olive, qui commence : Face le Ciel, quand il voudra, revivre... Qu'il traduit toutefois d'un Italien, et le rendit fort fidèlement en nostre langue. Depuis, Jodelle s'est rendu fort admirable en ce genre d'escrire, comme on pourra voir par ses œuvres ; et doute si c'est point lui qui y a donné la première atteinte en ce quatrain, qu'il fît sur la mort de Clément Marot, y a fort longtemps imprimé : Quercy, la cour, le Piedmont, l'Univers Me fit, me tint, m'enterra, me cognent, Qnercy mon los, la cour, tout mon temps eut, Piedmont mes os, et l'Univers mes vers. • (3) Voyez encore sur ce distique ce qu'a écrit Colletet dans son Art poétique (Paris, A. Sommaville et Louis Chamhoudry, 1658, in- 12). Discours du Sonnet, p. 80. (4) Ed. citée, col. 745 ; voy. aussi col. 746. S

50 VIE d'estienne jodelle vers rapportés et mesurés que Ton a vus en notre langue, et il les estime tant qu'il appelle ce petit coup d'essai un véritable petit chef d'œuvre. Jodelle le fit en Tan i553, sur les œuvres poétiques d'Olivier de Magny où nous le voyons pareillement [imprimé], avec une ode du même auteur (i) ; d'autres ont fait depuis des vers mesurés qui, dans cette severe contrainte ont un peu meilleure grâce. Celui qui a ramassé l'histoire chronologique des hommes illustres le met au rang de nos excellens poètes et en a fait graver curieusement le portrait (2). D'Aubigné même, qui se sert de son autorité dans l'epitre liminaire de ses pièces tragiques, et qui ne l'avoit sans (i) Cf. Les %Amours d'Olivier de Magny y quercinois et quelques odes de luy, ensemble un recueil d'aucunes oeuvres de Monsieur Salel^ ahbé de Saint-Cberon, etc. A Paris, par Estienne Groulleau, 1553. in-12. La seconde pièce à laquelle CoUetet fait allusion est une ode de 10 strophes de six vers qui précède le distique, et commence par ces vers : Les poètes favorables Amys de la Deité, Sont les peintres pardurables De son immortalité. On la trouvera, parmi les poésies diverses, dans la présente édition. (2) Gabriel Michel de la Roche Maillet. Voyez : Portraits de plusieurs hommes illustres qui ont flory en France depuis Van i^oo jusques à présent f avec hriejs éloges des hommes illustres^ desquels les pourtraicts sont icy représente^ par Gabriel Michel %Angevin, advocat au Parlement. S. 1. n. d., in-fol. Le portrait signalé ici a été gravé par Léonard Gaultier. Nous l'avons reproduit en tête de la présente édition.

VIE d'estienne jodelle 5i doute jamais connu que par ses œuvres, voulut consacrer ces quatre gentils vers à la mémoire de Jodelle : Les corps qai sont nés de terre S'etemizent par la pierre, Mais les Célestes espritz S'etemizent par Escritz. (i) Je diroï encore à la gloire de Jodelle, que j'ai connu autrefois un docte et ancien avocat qui estoit de telle sorte son partisan et l'adorateur de ses écrits que voyant que je n'en parlois pas avec toute l'estime que je faisois des autres, m'envoya des vers où il le preferoit à tous les poètes tant anciens que modernes. Je ne diroï rien ici de ses vers latins dont on peut voir quelques uns dans ses propres ouvrages, et en quelques autres, dans le second volume des poètes françois qui ont écrit en latin, recueillis par Janus Gruterus sous le nom de Gherus. (2) (i) Cf. Vers funèbres de Tb, %A, à^%AubigtU gentil-bomme Xainionz gois sur la mort d'Estienne Jodelle Parisien^ Prince des Poètes Tragiques, A Paris, par Lacas Breyer, 1574, in-8° C'est le quatrain qui termine l'opuscule où Agrippa d'Aubigné a consacré une ode et cinq sonnets des plus éloquents à la mémoire de notre poète. Ces vers se trouvent réimprimés dans les éditions de Jodelle de 1583 et de 1597. Cet hommage est d'autant plus haut que Jodelle était, au moment de sa mort, loin de partager les idées de l'auteur des Tragiques, (2) Delitia C. poetarum Gallorumf Huius superiorisque avi illus' triumphars altéra Collectore %anutio Ghero, *Prostant in officina Jona KfiSétf [1609], tome m, pp. 376-383, in-i2. 1111

BIBLIOGRAPHIE — Le II Recueil des Inscriptions, fi. — 1|
gures, devises, ET masqua II — rades, ordonnées en Thostel || de Ville à
Paris le leudi 17. jj de Février. i558. || Autres Inscriptions en Vers Héroïques
Latins, || pour les images des Princes de la Chrestienté || par Estienne
Jodelle parisien. || A Paris. Il chez André Wechel, à l'enseigne du Cheval
Volant, Il rue S. Jean de Beauvais. || i558. || Avec privilège du Roy. Il, in-4». —
Les Œuvres || & Meslanges PoETiauES || d'Estienne Jodelle [| sieur du
Lymodin. || Premier volume. \ A Paris,|| chez Nicolas Chesneau, rue Saint
Jacques || à l'enseigne du Chesne Verd : || et || Mamert Pâtisson, rue saint
lean de Beauvais, || devant les Escholes de Décret. || mdlxxiiii (1574). Il
Avec privilège du Roy, in-4°, 3o8, fF. plus, 8 ff., non chiffrés, au
commencement, pour le titre, la notice de Charles de la Mothe et le
privilège ; et 2 fF. non chiffrés, à la fin, pour FErrata et la Table « de ce qui
est contenu en ce premier volume des œuvres d'E. Jodelle. »

bibliographie 53 — Les Œuvres || et meslanges || poëtiques d'E —
 || STIENNE JOUBLLE, || SIEUR DU LYMODIN. || REVEUES
 AUGMENTÉES EN GESTE II DERNIÈRE ÉDITION || A Paris^ || chez
 Nicolas Chesneau et Mamert Pâtisson, etc. |j mdlxxxiii Il avec privilège du
 Roy, in-12,-12 ff. prel. n. chiffrés, et 298 flf. (chiffrés par erreur, 294). Jolie
 édition renfermant, de plus que la précédente, une ode (au Comte
 d'Alcinois), deux sonnets (l'un du même et l'autre Sur les Pescberies,
 Bergeries et Egues de Chasse de Claude Binet), une Elégie latine et les
 Vers funèbres de Tb, %A, d'Auhignij etc., sur la mort d'Estienne Jodelle,
 Parisien, Prince des *Poètes Tragiques. (Il existe selon Brunet (Manuel du
 Libraire) des exemplaires avec la marque de *I(pbert Le Fiellier). — Les II
 Œuvres et || meslanges || poétiques d'Es || tienne Jodelle, || sieur du Lymodin
 || Reveu'ès et augmentées en ceste || dernière édition. \ A. Lyon, || par
 Benoist Rigaud. || 1697 || i vol. in- 12, 12 ff. prel. non chiffrés et 298 ff. —
 Les Œuvres || et Meslanges poétiques |j d'Estienne Jodelle || sieur du
 Lymodin || avec une Notice biographique et des Notes || par Ch. Marty-
 Laveaux |1 Paris Alphonse Lemerre, éditeur, || mdccclx (1870), 2 vol. in-80.
 Edition plus complète que les précédentes, contenant des pièces inédites ou
 recueillies par les précédents éditeurs du poète. Elle est ornée (tome I) d'un
 portrait de Jodelle gravé d'après Rabel. Ode II DE II LA Chasse || par
 Estienne Jodelle || Paris^ Alphonse Lemerre, mdccclxxii (1872), in-8'
 (Extrait de Œuvres et Meslanges poétiques^ etc., avec des Notes par Ch.
 Marty-Laveaux).

54 BILLIOGRAPHIE Selon Du Verdier (^Bibliothèque françoise, ï. p. 604), il existe, en outre, de Jodelle une Ode à la Noblesse « imprimée à part et hors de ses œuvres » à Poitiers par Aymé Mesnier, 1677, in-80. Nous n'avons trouvé dans aucune collection publique ou privée, cet ouvrage d'origine douteuse. Ad. B.

The text on this page is estimated to be only 6.74% accurate

LES OEUVRES & Mcflanges Poétiques D'ESTIENNE
IODELLE ïIEVft DV LTMODIN. A PARIS, Chn Nicolai Chcfnciu , rue
(ainQ Tauuc: VtC ;>HIVILECE OV ROÏ.

L'PREMIER VOLUME.



LES AMOURS D'ESTIENNE JODELLE

The text on this page is estimated to be only 16.51% accurate

;t à vous à qui premièrement J'ay voué mon esprit, et ma voix, et mon ame, A qui j'offre ces vers, que d'une sainte flamme Amour mesme inspira à maint et maint amant : COIS des Am, it-il adre: ■.s quannte-sept ai jii ? • Telle est U question que se pose Many Liëiui, dans son édition des Œuvra il Malanges poiliqva de Jodelle. Si l'on en croie les hypothèses de cel tditeur. • l'objet des amouis du poète est une jeune veuve (sonnet iv) mère d'une allé, ieitdrcldttt i. li vérité, et qui tillt mmr (sonnet ïLVd), • Selon nous, ce n'est point i une seule, mais i deux femmes que Jodelle prodigua les aideurs de si flamme poétique. Eti eflët, quand l'on réunît les divers renseignements épars dans ses vers, on constate que cette jeune veuve tte saurait être la même femme que celle dont il laisse échapper le prénom au sonnet xxxvtu. L'une et l'autre furent les épouses d'un homme qui eut, grâce i ses origines, quelque célébrité en son temps. Il se nommait Jean, baron d'Anaebaut, de Reli et de la Hunaudiye. Fils de Claude, l'amiral, qui avait

60 LES AMOURS Vous lirez sous le nom de quelque autre comment L'amour de vos beaux yeux la poitrine m'enflamme : Vous verrez sous le nom d'une autre belle dame De vos rares beautez le plus riche ornement. Que si mon amour n'est par eux bien peint encore. Que si vostre beauté assez ne s'y décore. Excusez : car Amour n'a peu si ardemment été fait prisonnier à Pavie, c'était aussi un homme de guerre. Sa carrière fut courte mais bien remplie : il mourut des blessures Reçues devant Dreux, en 1562. Il avait épousé Antoinette de la Baume-Montrevel, dame de Château villain, fille de Joachim de la Baume et de Jeanne de Moy, puis, après la mort de celle-ci, ClaudeCatherine de Clermont, fille unique de Claude de Clermont seigneur de Dampierre, et de Jeanne de Vivonne, « l'une des dames, dit un historien, les plus spirituelles et accomplies de son temps. » Ce dernier mariage avait eu lieu le 28 avril 1558. Veuve en 1564, Catherine de Clermont contractait union, le 4 septembre 1565, avec Albert de Gondi, le futur maréchal de France. Elle apportait en dot, la baronnie de Retz, qui devait être, par distinction royale, érigée en duché-pairie. Elevée, grâce à la faveur grandissante de son nouvel époux, à la charge de dame l'honneur de Catherine de Médecine, elle mourut, louangée par la plupart de ses contemporains, le 24 février 1603. Les vers de Jodelle d'une galanterie de bon ton en, ce qui concerne Antoinette de la Baume, prennent le caractère d'aveux transparents dès qu'il s'agit de la duchesse. Qji'il rende hommage à la beauté de celle-ci ou bien encore célèbre à satiété le « jeu » et le « nœu » (devise de la dame) et glorifie le a retx » qui le lace, Jodelle ne cesse d'exprimer là les élans d'une passion sincère mais qui ne fut peut-être point partagée. Ce ne sont d'ailleurs pas, ajoutons-le, les seules pièces où il confia indiscrètement son secret : On trouvera à la fin du présent volume une série de poèmes inédits qui suffiraient à fixer notre opinion si celle-ci déjà n'avait désigné clairement l'objet des amours du poète.

ET AUTRES POESIES 61 Qu'à moy, ardre leur cœur d'un sujet si
louable : Il ne fut oncques Dame, il ne fut oncq' Amant A vous de la beauté,
d'amour à moy semblable. DES astres, des forests et d'Acheron l'honneur,
Diane, au Monde hault, moyen et bas préside, Et ses chevaulx, ses chiens,
ses Eumenides guide. Pour esclairer, chasser, donner mort et horreur. Tel est
le lustre grand, la chasse, et la frayeur Qu'on sent sous ta beauté claire,
prompte, homicide, Que le haut Jupiter, Phebus et Pluton cuide (i) Son
foudre moins pouvoir, son arc et sa terreur. Ta beauté par ses rais, par son
rets (2), par la craincte Rend l'ame esprise, prise, et au martyre estainte :
Luy moy, pren[s] moy, tien moy, mais hélas ne me pers Des flambans forts
et griefs, feux, filez, et encombres. Lune, Diane, Hécate, aux cieux, terre, et
enfers Ornant, questant, gênant, nos Dieux, nous, et nos ombres. III DE
quel soleil, Diane, empruntes-tu tes traicts, La flamme, la clarté de ta face
divine ? Le haut Amour, grand feu du monde, où il domine. Luit sur toy,
puis sur nous luire ainsi tu te fais : (i) Du mot cuider qui signifiait penser,
(2) Allusion à la duchesse de Retz. Voir la note de la p. XX. 6

02 LES AMOURS Pour toy les beaux pensers, les parolles, les
faicts Il crée en nous par toy, ny jamais trop voisine Ne voile son beau feu,
qui sans fin enlumine Nos cœurs, faisant passer par tes yeux ses beaux rais.
Sans cesse il te fait donc autour de luy tourner. Pour oblique te luire, et
t'armer et t'orner Changeant ses rais en trais, pour meurtir ce qui t'aime : Tu
fais prendre sans prendre en toy son aspre ardeur. Avec l'ardeur aussi j'en
pren[s] Taspre froideur : Car Tune vient de luy, l'autre vient de toy mesme.
IV ENCOR que toy, Diane, à Diane tu sois Pareille en traicts, en grâce, en
majesté céleste, En cœur, et hault, et chaste, et presque en tout le reste Fors
qu'en Tausterite des virginales loix : La riche et rare fleur, qu'en tout ton
corps tu vois. Ton en-bon-point, ta grâce, et ta vigueur atteste. Que puis
qu'un autre Hymen a desnoué ton ceste Virginal, en veuvage envieillir tu ne
dois (i). Que donc l'an nouveau t'off're un espous qui contente De tes
valeurs la France, et d'amours ton attente : D'un tel vœu je t'estrene et si ton
nom si bien (i) Ce sonnet adressé, sans nul doute, à Claude Catherine de
Clermont, dut être écrit après la mort de son premier époux le baron
d'Annebaut.

ET AUTRES POESIES 63 \ Ne te convient alors, toy qui n'es pas
moins belle Que Venus, pren son nom, et le meslant au tien Fay que Dione
(i) ensemble et Diane on t'appelle. SI quand tu es en terre, ô Diane, ta face
De ta face qui luit dans le ciel presqueint L'argentine blancheur, si sur ce
blanc ton teint Plein de roses l'Aurore au teint rosin efface : Si deux
flambeaux du ciel les plus vifs ont pris place Dessous ton front, s'il fault que
quand le soleil ceint De rais ses cheveux blons, et que les cieux il peint De
son or le plus beau, ton poil honte luy face : Si Diane et Dione en l'air de
toutes pars Une odeur d'ambrosie, et nectar tu espars (2), Si tu as tout ce
qu'ont les déesses suprêmes : Si ton esprit ressemble un Dieu logé dans toy.
Je croy tous nos esprits, t'apprehendans en soy, Dans la terre jouir de tout
l'heur des cieux mesmes. (i) Déesse du Paganisme. On dit qu'elle fut mère
de Venus et qu'elle eut celle-ci de Jupiter. Voyez Hésiode : Théogonie^v.
17. (2) pour : tu répands.

04 LES AMOURS Vï QUAND ton nom je veux faire aux effects
rencontrer De la sœur de Phœbus, qui chaste, et chasseresse, Est tant au ciel
qu'en terre et aux enfers Déesse, Elle fort dissemblable à toy se vient
monstrer. Diane les chiens mené, et aux pans fait entrer Ses cerfs : tu peux
mener les grans Héros en lesse, Ains les prendre en tes rets : son arc le seul
corps blesse. Tes traicts peuvent au fond des âmes pénétrer. De son frère
elle emprunte en son ciel la lumière : Dedans tes yeux flambans et
rayonneux son frère Prendroit ce qui croistroit sa lumière et ses feux. Aux
enfes elle n'a que sur les morts puissance : Sur nous, ains sur les Dieux par
rigueur et clémence Faire en la terre un ciel, ou un enfer tu peux. VII
|UELQUE lieu, quelque amour, quelque loy qui t'absente. Et ta deïté tasche
oster de devant moy. Quelque oubli qui contraint de lieu, d'amour, de loy.
Face qu'en tout absent de ton cœur je me sente : Q Tu m'es, tu me seras sans
fin pourtant présente Par le nom, par l'effect fatal qui est en toy, Par tout tu
es Diane, en tout rien je ne voy. Qui mon œil, qui mon cœur de ta présence
exemte.

ET AUTRES POESIES 65 En la terre, et non pas seulement aux
forests De moy vivant l'object continuel tu es. Estant Diane : et puis si le
ciel me rappelle, O lune, ton bel œil mon heur mal'heurera : Si je tombe aux
enfers, mon seul tourment sera De souffrir sans fin l'œil d'une Hécate tant
belle. VIII SI quelqu'un veut sçavoir qui me lie et enflame, Qui esclave a
rendu ma franche liberté. Et qui m'a asservi, c'est l'exquise beauté D'une
que jour et nuict j'invoque et je rcclame : C'est le Feu, c'est le Nœu (i), qui
lie ainsi mon ame. Qui embrase mon cœur, et le tient garotté D'un lien si
serré de ferme loyauté. Qu'il ne sçauroit aimer ny servir autre Dame. Voilà
le Feu, le Nœu, qui me brusle et estraint : Voilà ce qui si fort à aimer me
contraint Celle, à qui j'ay voué amitié éternelle : Telle que ny le temps ny la
mort ne sçauroit Consommer ny dissoudre un lien si estroit De la sainte
union de mon amour fidelle. (i) Devise de Claude-Catherine de Clermont.
On lit en marge, dans l'édition de 1574 : « Lt feu, le nœu, devise de sa
Dame. » (Voyez la note en tête des Sonnets.) 6.

66 LES AMOURS IX AMOUR vomit sur moy sa fureur et sa rage. Ayant un jour du front son bandeau délié, Voyant que ne m'estois sous luy humilié. Et que ne luy avois encores fait hommage : Il me saisit au corps et en cest avantage M'a les pieds et les mains garroté et lié : De Tor de vos cheveux plus qu'or fin délié. Il s'est voulu servir pour faire son cordage. Puis donc que vos cheveux ont esté mon lien. Madame, faites moy, je vous pry, tant de bien. Si ne voulez souffrir que maintenant je meure, Que j'aye pour faveur un brasselet de vous Qui puisse tesmoigner d'oresnavant à tous. Qu'a perpétuité vostre esclave demeure. Ou soit que la clairté du soleil radieux Reluise dessus nous, ou soit que la nuict sombre Luy efface son jour, et de son obscur ombre Renoircisse le rond de la voulte des cieux : Ou soit que le dormir s'escoule dans mes yeux, Soit que de mes malheurs je recherche le nombre, Je ne puis éviter à ce mortel encombre, Ny arrester le cours de mon mal ennuyeux.

ET AUTRES POESIES 67 D'un malheureux destin la fortune
cruelle Sans cesse me poursuit, et tousjours me martelle : Ainsi
journallement renaissent tous mes maux. Mais si ces passions qui m'ont
Pâme asservie. Ne soulagent un peu ma misérable vie. Vienne, vienne la
mort pour finir mes travaux. XI PASSANT dernièrement des Alpes au
travers (J'entens ces Alpes haults, dont les roches cornues Paroissent en
hauteur outrepasser les nues) Lors qu'ils estoient encor* de neige tous
couvers, J'apperçeus deux effects estrangement divers. Et choses que je
croy jamais n'estre avenues Ailleurs : car par le feu les neiges sont fondues,
Le chaud chasse le froit par tout cet univers. Autre preuve j'en fis que je
n'eusse peu croire, La neige dans le feu son élément contraire, Et moy
dedans le froit de la neige brusler. Sans que la neige en fust nullement
consommée : Puis tout en un instant cette fiamme allumée M'environnoit de
feu et me faisoit geler.

68 LES AMOURS XII MADAME, j'ay regret de quoy je n'ay cet
heur De trouver le moyen de vous faire congnoistre De quelle affection je
désire vous estre Perpétuellement fidèle serviteur. Ma grand' affection est au
comble et hauteur De sa perfection, elle ne peut plus croistre : Raison en fut
la mère, et d'elle, elle fit naistre Ce désir que je porte enclos dedans le cœur.
L'amour qui engendra ce desir-là. Madame, Se f[a]it maistre de moy, se
saisit de mon ame : Dès lors que vos beautez, que l'on doit admirer. Furent
sans y penser de mes yeux apperceuës. Soudain que par les yeux le cœur les
eut receuës, Il n'a depuis rien fait sinon les adorer. XIII PLUS tost la mort
me vienne dévorer. Et engloutir dans l'abysme profonde Du gouffre obscur
de l'obliuieuse (i) onde. Qu'autre que toy l'on me voye adorer. (i) n faut lire :
oublieuse.

ET AUTRES POESIES '69 Mon brasselet, je te veux honorer
Comme mon plus précieux en ce monde : Aussi viens tu d'une perruque
blonde. Qui pourroit l'or le plus beau redorer. Mon brasselet, mon cher
mignon, je t'aime Plus que mes yeux, que mon cœur, ny moy-mesme. Et me
seras à jamais aussi cher Que de mes yeux m'est chère la prune : Si que le
temps ny autre amour nouvelle Ne te feront de mon bras delascher (i). XIV
J'aime le verd laurier, dont l'hyver ny la glace N'effacent la verneur, en tout
victorieuse, Monstrant l'éternité à jamais bien heureuse. Que le temps, ny la
mort ne change ny efface. J'aime du houx aussi la tousjours verte face, Les
poignans eguillons de sa feuille espineuse : J'aime le lierre aussi, et sa
branche amoureuse Qui le chesne ou le mur estroitement embrasse. J'aime
bien tous ces trois, qui tousjours verds ressemblent Aux pensers immortels,
qui dedans moy s'assemblent. De toy que nuict et jour, idolâtre, j'adore : (i)
delascher, lâcher.

70 LES AMOURS Mais ma playe, et poincture, et le Nœu qui me
serre. Est plus verte, et poignante, et plus estroit encore Que n'est le verd
laurier, ny le hous, ny le lierre. XV Jusqu'aux autels je n'iray seulement Me
présenter victime au sacrifice. Plus outre encor pour vous faire service
J'iray, Madame, affEctionnément. Je suis à vous dédié tellement. Que je ne
crains gesne, mort, ou supplice : Ce m'est assez, mais qu'en mourant je
puisse Vous apporter quelque contentement. Long temps y a que je porte.
Madame, (Vous le sçavez) ce désir en mon ame, A tout le moins vous le
devez sçavoir. Je suis tousjours en ceste mesme envie, Et si ne puis autre
vouloir avoir Que d'employer en vous servant ma vie. XVI QUE n'ay-jê
mes esprits un peu plus endormis, Mon cerveau plus pesant, et l'ame plus
grossière, Pour ne sentir si fort une douleur meurtrière, Qui fait que sans
repos languissant je gémis.

ET AUTRES POESIES 71 Mes sens, sensibles trop, ce sont mes ennemis, Qui, espoincts (1) jusqu'au vif d'une douceur trop fiere, Ont perdu le repos, la liberté première. Pour trop sentir le mal qu'en eux ils ont permis Si je n'eusse à clair veu ta grâce et ton mérite. Mon mal seroit legier, et ma peine petite : Mais pour voir, pour cognoistre, et sentir jusqu'ali fons Ta grâce, ta valeur, ta rigueur ennemie. Mes yeux, esprits et sens, trop clairs, trop vifs, trop prompts Sont meurtriers, sont tyrans, sont bourreaux de ma vie. XVII . MAUDiRAY-jE Madame, ou le sort envers moy Cruel et inhumain, ou ma triste aventure. Qui fait que de tout temps misérable j'endure Mille et mille tourmens sous l'amoureuse loy ? Maudiray-je l'amour, maudiray-je de toy La grâce ou la rigueur et trop douce et trop dure ? Maudiray-je de moy une encline (2) nature A suivre et recevoir le mal que je reçooy ? Ha non I je ne sçaurois autre chose maudire Que ce mesme qu'en moy de plus rare j'admire, C'est mon affection, ma constance, et ma foy. (1) du verbe espoindre, cpoindre, piquer, élaner. (2) du verbe encliner^ montrer une disposition naturelle à faire quelque chose. On dit de nos jours, incliner.

72 LES AMOURS Car tout aussi soudain qu'une maistresse
j'aime D'une ferme constance, et d'un amour extrême, Soudain le sort cruel
la retire de moy. XVIII AVEC ton cher pourtraict, qui dans mon ame esprise
Et mieux peint qu'il n'est peint dans ton présent si chc Tu fis sur le dehors
tailler un dur rocher, Devise que la foy constante a tousjours prise. Le flot,
le vent, le foudre, un dur rocher ne brise : Ta foy du temps faucheur fait
l'acier reboucher (i) : Mais lors il me fallut d'autres marques chercher Pour
ma foy, que l'acier du mesme temps mesprise. Avec mon pourtraict mesme
en basse taille doncq' Des figures tu vis qui ne furent adoncq' Selon mon
vray projet par vers bien découvertes. Pour renfort des premiers, ces vers cy
que tu lis. Puissent rendre envers toy ces choses que tu vis, Avec ma foy,
mon ame, et mon cœur, plus ouvertes. XIX AFIN qu'en cet ouvrage, aux
faces de dehors Selon l'art l'une à l'autre accordante se treuve Dans deux
temples divers se fait la double espreuve De deux effects d'aimer, plus
estroits et plus forts. (i) reboucher, émousser.

ET AUTRES POESIES 78 De Pylade et d'Oreste un débat sur
leurs morts. Dans le temple Taurique un* extrême foy preuve Dans le
temple Troyen d'un Chorebe s'espreuve L'amour, qui fait son cœur n'avoir
soin de son corps. Ouvrant l'ouvrage, on voit une foy plus esteinte. Qui à
toy par Diane en l'un des costez peinte. Sur un autel de Foy quand mesme il
se feroit Pour elle autel de mort, jusqu'à tout est jurée : Et qui là sur toute
autre amour fort assurée. De mort, et de toute autre amour triompheroit.
XX DES trois sortes d'aimer la première exprimée En ceci c'est l'instinct,
qui peut le plus mouvoir L'homme envers l'homme, alors que d'un hautain
devoir La propre vie est moins qu'une autre vie aimée. L'autre moindre, et
plus fort toutesfois enflammée C'est l'amour que peut plus l'homme à la
femme avoir. La tierce c'est la nostre, ayant d'un tel pouvoir De la femme la
foy, vers la femme animée. Que des deux hommes donc taillez icy, les nœus
Tant forts cèdent à nous. Que sur tes ardens feus (O amour) cet amour
entier, soit encor maistre.

74 LES AMOURS L'autel mesme de mort feroit foy de ceci. Que
l'autel de Foy monstre. A jamais donc ainsi Diane en Anne (i), et Anne en
Diane (2) puisse estre. XXI JE vivois, mais je meurs, et mon cœur
gouverneur De ces membres, se loge autre part : je te prie Si tu veux que
j'achève en ce monde ma vie, Ren[s] le moy, ou me ren[s] au lieu de luy ton
cœur. Ainsi tu me rendras à moy-mesme, et tel heur Te rendra mesme à toy :
ainsi Tamour qui lie Le seul amant, li[e]ra et Tamant et Pamie : Autrement
ta rigueur feroit double malheur. Car tu perdras tous deux, moy premier qui
trop t'aime. Et toy qui n'aimant rien voudras haïr toy mesme : Mais, las I si
Ton reproche à Tun et l'autre un jour Et l'une et l'autre faute : à moy qui trop
t'estime, A toy qui trop me hais, plus grand sera ton crime. D'autant plus que
la haine est pire que l'amour. (i) Jodelle veut désigner ici Jean d'Annebaut.
(2) Allusion à Claude-Catherine de Clermont.

ET AUTRES POESIES j5 XXII /^^UEL humeur, mais quel crime
alors qu'on se dispence 'éventer les faveurs qu'on reçoit en amour : Qu'on
ouvre au bruit la voye, et que d'un heureux tour Moins que du bruit de l'heur
estre heureux on se pense : Qu'on ravit sacrilège, à l'amour le silence. Qui le
garde et l'escorte, épiant tout autour : L'odeur qu'au jour on met se perd de
jour en jour : Le descouvert thresor, souvent son maistre ofiFence. Par cet
heur, par cet art de celer et tacher Que tel bien puisse mesme à Phebus se
cacher Qui voit, comme il vit Mars et Venus, toute chose. On bannit hors
d'amour tout mal qui luy fait tort, Dol, blasme, change, envie, efïfroy,
remors et mort. Et des deux parts, Maistresse, on double l'ardeur close,
XXIII UEL heur Anchise, à toy, quand Venus sur les bords Du Simoente
vint son cœur à ton cœur joindre I QueFheur à toy, Paris, quand Oenone un
peu moindre Que l'autre, en toy berger chercha pareils accords ! Heureux te
fît la Lune, Endymion, alors Que tant de nuicts sa bouche à toy se vint
rejoindre : Tu fus, Cephale heureux quand l'amour vint époinde L'Aurore
sur ton veuf, et palle, et triste corps.

76 LES AMOURS Ces quatre estans mortels des Déesses se
veirent Aimez : mais leurs amours assez ne se couvrirent. Au silence est
mon bien : par luy, Maistresse, à toy Dans mon cœur pl[e]in, content et
couvert je n'égale Venus, Oenone, Lune, Aurore : ny à moy Leur Anchise,
Paris, Endymion, Cephale. XXIV JE te ren[s] grâce, Amour, et quiconques
des Dieux Favorise aux amans, non de la Dame acquise Par moy, qui de
vous Dieux devoit estre conquise. Tant sa grâce et beauté se rend digne des
cieux : Non pour Tespoir que j'ay qu'elle, qui par ses yeux Pleins de rays et
de feux mon cœur sans cesse attise. Pourra mien.x appaiser la flamme en
Tame esprise, Pour mesme en l'appaisant l'attiser encor mieux. Tels
biensfaits envers vous estreignent mon service, O Dieux, ô cher Amour :
mais plus grand bénéfice, Ce m'est que vous couvrez ma flamme aux yeux
de tous. Mon heur estre céleste et divin je proteste : Si donc à tous mortels
vous cachez l'heur céleste, A tous mortels cachez l'heur qui m'égale à vous.

ET AUTRES POESIES 77 XXV LA Roche du Caucase, où du
vieil Prométhée L'aigle vengeur sans fin va le cœur bequetant, Et la Roche
ou Sisyphe en vain va remontant Lâchant toujours en haut sa pierre en vain
portée. Vont à plusieurs amans, dont Tame est tourmentée, Ou bien se feint
de Tesire, un sujet apportant, Monstrant qu'ils vont encore la peine
surmontant, Qui aux deux roches fut à ces deux arrêtée. Moy, qui ne veux
point feindre un tel mal, pour objet De mes yeux, pour seul but de mon
cœur, pour sujet De mes vers j'ay la roche, où d'une ardeur extrême Je
preten[s] tout ainsi qu'on feroit au sommet Du rocher espineux, où la vertu
l'on met : Aussi si j'y attein[s], j'attein[s] la vertu même. XXVI DES maux
qu'un desespoir, ou qu'un espoir contraire Coup sur coup dedans moy l'un
de l'autre naissans, M'enflammans de désirs, et de peurs me glaçans. Par
frissons, par braziers continus m'ont peu faire : Des maux que j'ay soufferts,
pour voir maint adversaire S'opposer à mon but ; et des maux plus puissans
Dont tes beaux traits sans fin dans mon cœur repassans. Semblent en luy ma
vie et défaire et refaire : 7.

78 LES AMOURS De mes ennuis, chagrins, regrets, fureurs,
douleurs. Langueurs, pleurs et sanglots, enfans de mes malheurs, Ny du
cruel delay, s'il faut encor attendre, Je ne me plains, pourveu qu'un Ouy,
qu'un Nenni Me face heureuse vie, ou mort heureuse prendre. Mort qui de
vie égale à cent morts m'ait banni. XXVII EN ce jour que le bois, le champ,
le pré verdoyé, Et qu'en signe d'un verd tant désirable et gay. Avec maint
ardent vœu l'amant plante son may. Pour marque que l'amour reverdissant
flamboyé : Le ciel au lieu de moy dedans ton cœur envoyé Pour may un bon
vouloir, et verdoyant et vray. Ayant vraye racine, et qui sans long delay
Porte à tous d'eux un fruit d'heur, d'amour et de joye : En un Printemps
d'amour l'égard trop froidureux Des biens, ne face naistre un hyver
malheureux. Aux riches nonchalans on voit les biens décroistres, Au cœur et
noble et vray par peine le bien croist : Si par l'égard des biens le cœur des
tiens décroist, Par tel may fay leur cœur et mon esprit recroistre.

ET AUTRES POESIES 79 XXVIII ET quoy ? tu fuis Amour ?
dis-tu pas : et pourquoy? Et n'est-ce pas celui qui règne et qui domine
Bravement par dessus ce[t]te ronde machine Et qui tient tout le monde
esclave sous sa loy? Est-il Prince qui vive, Empereur, ny grand Roy Qui
dessous son pouvoir humblement ne s'encline?(i) Et tu dis que ton cœur
obstiné détermine De fuir cet amour, le chassant loing de toy. Contre toy,
contre amour, feras-tu la rebelle ? Tu n*es mesme qu'amour, et l'amour je
t'appelle : Il se campe, il se sied dedans toy ce vainqueur. Helas ! je le sçay
bien, je l'ay veu en ta face Décocher mille traicts de tes yeux en mon cœur :
Et quoy le voudrois-tu déloger de sa place ? XXIX CELLE qui est au vif de
quelque amour atteinte. Quel Dieu, ou quel Argus empescher la pourroit
D'accomplir un amour mutuel qu'elle auroit? Amour donne tousjours moyen
à la contrainte. (1) pour s* incline. Voyez p. 71, note 2.

80 LES AMOURS Mais qui a la vertu dans son cœur bien
empreinte, Et qui ne veut aimer fors que ce qu'elle doit. Quel Dieu, quel
Jupiter rallumer luy feroit D'un autre amour le feu de sa poitrine sainte ?
Qui sert donques le guet, ou Argus aux cent yeux ? Le fort de la vertu
immuable vaut mieux. Argus s'aveugla bien par le saint caducée.
Doncques je ne croy pas que la plus forte tour N'y une pluie d'or au giron
amassée Puisse contraindre, ou vaincre un vouloir en amour. XXX
COMME un qui s'est perdu dans la forest profonde Loing de chemin, d'orée
et d'adresse, et de gens : Comme un qui en la mer grosse d'horribleS vens.
Se voit presque engloutir des grans vagues de l'onde : Comme un qui erre
aux champs, lors que la nuict au monde Ravit toute clarté, j'avois perdu
long temps Voye, route, et lumière, et presque avec le sens. Perdu long
temps l'object, où plus mon heur se fonde. Mais quand on voit (ayans ces
maux fini leur tour) Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le jour.
Ce bien présent plus grand que son mal on vient croire. Moy donc qui ay
tout tel en vostre absence esté. J'oublie, en revoyant vostre heureuse clarté,
Foresi, tourmente, et nuict, longue, orageuse, et noire.

ET AUTRES POESIES 81 XXXI EN mon cœur, en mon chef
(l'un source de la vie. L'autre siège de Tame) un amour haut et saint Vostre
sacré pourtraict a si vivement peint, Que par mort ne sera sa peinture ravie.
Car Pune n'estant point à la mort asservie. Ce qui est peint au vif dedans
elle, et empreint Au cœur dans le désir (qui ne peut estre esteint Sans Tame)
en l'ame vit, bien que le corps dévie. Mais, las I l'œil de mon corps, qui ne
se peut passer De voir incessamment ce que voit son penser. Fait qu'avec
telle ardeur je vous requiers tel gage. Vostre image, de grâce, au corps ne
refusez. Ou bien tost par langueur si de refus usez Il verra l'ame en ciel
emporter vostre image. XXXII ALLEZ mes vers, enfans d'un dueil tant
ennuyeux. Que mon pleur plus que l'ancre amortist ceste carte. Las! allez,
puis qu'il faut que mon soleil s'escarte. Accompagnez la nue espesse de mes
yeux.

82 LES AMOURS Allez, mes pleurs sourdants (i) d'un cœur tant curieux De ces beaux rais, qu'il faut qu'avecques eux il parte : Allez doncques, mon cœur : i'ame feroit la quarte, Mais dans moy ce soleil veut s'en servir bien mieux. Or puis qu'il faut que vif, en mourant, je demeure. De peur que le renom d'un si beau feu ne meure. Allez tous trois, au moins dire jusqu'en ce lieu. Dont le vers, l'œil, le cœur, et l'ame attend sa force. Le triste mot, hélas ! vous ne pouvez qu'on force Ce qui nuit, dites donc, adieu, mon dieu, adieu. XXXIII IL faut que pour ton may, quiconques soit celui. Madame, qui plus digne en son esprit t'adore, D'un verd et grand laurier à ta porte il honore Ton beau nom, tes beautés, tes vertus aujourd'huy. Si mon double laurier seiche presque d'ennuy. Dont ce temps, dont mon sort, dont mon aigreur dévore Sa verdure et grandeur, si croy-je faire encore ^ Qu'Apollon et Mars mesme auront honneur en luy. Mais il faut que cet autre en plantant ce may brave Ces vers ci pris de moy dedans l'escorce il grave Au nom qui pour l'honneur des Françaises fut tel, (i) du verbe sourdre, jaillir. Se dit des sources, des fontaines, des rivières, etc.

ET AUTRES POESIES 83 Aux beautez, aux venis, de nostre
temps la gloire. Pour trois couronnes faire à la triple victoire, Voué, sacré,
planté fut cet arbre immortel. XXXIV RECHERCHE qui voudra cet amour
qui domine. Comme Ton dit, les Dieux, les hommes, les esprits. Qu'on feint
le premier né des Dieux, et qui a pris Eternellement soing de ceste grand'
machine : Dont Tare, le traict, la trousse, et la torche divine N'a rien que la
vertu pour son but et son pris. Sans passions, douleurs, remords, larmes et
cris : Quant à moy je croiray que tel on l'imagine, Et qu'au monde il n'est
point : quant aux faulces amorces. De l'autre aveugle amour j'en dépîte les
forces. Mais je croy si Amour aucun nous vient des Cieux. C'est lors que
deux moitez par mariage unies, Quittent pour l'amour vray dont se paissent
leurs vies. Tout amour fantastique, et tout amour sans yeux. XXXV
PouRRoi-JE voir l'heureuse et fatale journée. Ou deux âmes, deux cœurs et
deux corps enlancez Dans le beau rct d'amour se verront caressez Egalement
tous deux du doux bien d'Hymenée :

84 LES AMOURS Lors qu'estant avec Anne, Antoinet[t]e (i)
enchaînée Tous nos esprits seront l'un de l'autre embrassez, Et meslez Tun
dans l'autre, et sans estre lassez De cognoistre l'autre ame estre pour l'autre
née ? Plus tost que ce doux bien m'eschape hors des mains. Et qu'Amour et
les Dieux me soient tant inhumains, Je désire, ô Amour, que tu changes ta
flèche A celle de la Mort, à fin de m'en tuer : Mais, si tu fais ce bien, que
pour perpétuer Ton fait, jamais la Mort n'y puisse faire brèche. XXXVI
TOUT cet hiver par l'aspre et l'aigre véhémence De longue maladie, a sur
moy tempesté Plus que sur un vaisseau dans la mer to[u]rmenté, N'eust fait
son orageuse et froide violence. Mais de mes maux, le pire estoit la dure
absence De mon soleil, sans qui je hairais la clarté De l'autre, qui m'ayant
son Printemps présenté, De ma Dame me rend quand et quand la présence.
Mais comme de l'hiver la queue on voit durer, Le Printemps fait mon corps
aussi bien endurer Que l'hiver, et le ciel de mes maux ne se lasse, (i) Le
poète fait ici allusion au baron d*Annebaut et à sa première femme,
Antoinette de la Baume-Montrevcl. Voir notre note de la p. 60.

ET AUTRES POESIES 85 Or si ma faute, hélas ! faite en mon long séjour, De ne voir mon soleil le rend trouble au retour. Mon malheur du Printemps mes maux de Thiver passe. XXXVII SANS pleurer (car je hay la coustumiere feinte De nos amans, qui n'ont que leurs pleurs pour sujet D'un cœur ardent, dolent, dévot, soumis, abjet. Je me jette aux saints piez de toy, maistresse sainte. La feinte n*a mon ame a tel acte contraincte. Tel esprit ne peut estre à la feinte sujet : Mais ja (i) depuis cinq mois j*ay tousjours pour objet Ma faute, qui s'est mesme à telle amende estainte. Pardonne donc. Déesse, accuse mon malheur. Non pas moy, dont le ciel jaloux empesche l'heur : Si tu dis mes malheurs chasses ta bien-veillance, Veu qu'on ne doit l'amant si malheureux aimer, Vien[s] son cœur pour mon bien contre mon mal armer J'auray du bien le comble, et du mal la vengeance. XXXVIII UAND ton nom je veux feindre, ô Françoise divine, Des Françaises l'honneur, je puis bien te nommer Venus pour tes beautez, mais ta façon d'aimer Ne convient point au nom de Venus la marine : Q (i) déjà. 8

86 LES AMOURS De Tattique Pallas ta voi[x] et ta doctrine
Mérite encore le nom, mais tu ne veux t'armer. Fort des rais de tes yeux
dont tu viens enflammer Dans mon cerveau mon sens, mon cœur dans ma
poitrine Diane Delienne (i) un presque pareil port Te peut faire appeller,
mais l'aigre ou le doux fort Dessous le joug d'Hymen des long temps te rend
serve. Je veux (laissant aux Grecs, dont ces noms sont venus. Leurs
Déesses) te dire et Françoise Venus, Et Françoise Diane, et Françoise
Minerve. XXXIX ADMIRANT ta blancheur, beauté, majesté, gloire, Qui
sur ton front placée, orgueillit tout ton port. Et ce qui de Tesprit comme un
oracle sort. Car c'est un Dieu renclos qui meut ce corps d'ivoire. Digne de te
servir je ne me sçaurois croire, Eussé-je un cœur plus haut et tout un autre
sort. Et mon corps logeast-il pour te venger de mort, Quelque grand Muse,
fille et mère de Mémoire. Comme de te servir indigne je me sens, Je sens
pour te louer incapables mes sens. Si faut-il que je t'aime et faut que je te
chante. (i) Pour entendre le sens de ces mots il faut se rappeler que Diane
naquit dans l'île de Delos.

ET AUTRES POESIES 87 Ta faveur, qui fera mon humblesse
hausser, Ta deité qui fait mon esprit renforcer, Rend mon service digne, et
ma Muse puissante. XL DE moy mesme je suis devotleux, Madaine, C'est
d'où me vient vers toy telle adoration : Mais ce saint jour requiert autre
dévotion, Si mon amour pour toy n'occupoit toute Tame, Ce prompt
D[e]mon qui voit que mon zèle j'enflame. Baisant la croix, oyant la sainte
passion. De sa flamme jaloux, vient par tentation Mon esprit retirer de
Tautre sainte flame. Il m'offre, hélas ! la croix qu'il me faudroit porter. Si
tu me viens ta grâce et ta présence oster, Me faisant de ton ciel redescendre
en la terre. Ja la peur, mon tyran, crucifier me veult Et ma croix enserrer
dans un enfer me peult, Au lieu que l'autre croix hors d'enfer nous desserre.
XLI Sapphon(i) la docte Grecque, à qui Phaonvint plaire Chantant ses
feu[x], de Muse acquesta(2) le surnom : Corinne vraye ou faulse aux vers a
pris renom, Dont le Romain Ovide a voulu la pourtraire. (i) Lire : Sappho.
(2) du verbe acquester^ acqueter, acquérir.

88 LES AMOURS Pétrarque Italien, pour un Phebus se fairç',
DeTimmortel laurier alla choisir le nom : Nostre Ronsard François ne
tasche aussi sinon Par l'amour de Cassandre un Phebus contrefaire. Si tu
daignes m'aimer. Délie (i), si tu veux Chanter ta flamme ainsi que docte tu
le peux. Si je chante Délie, un pri[x] nous pourrons prendre, En hauteuse
d'amour, en ardeur et en art. Sur Sapphon, sur Ovide, et Pétrarque, et
Ronsard Sur Phaon, et Corinne, et sur Laure, et Cassandre. XLII JE me
trouve et me pers, je m'asseure et m'effroyé En ma mort je revi[s] je voi[s]
sans penser voir. Car tu as d'éclairer et d'obscurcir pouvoir. Mais tout orage
noir de rouge éclair flamboyé. Mon front qui cache et monstre avec
tristesse, joye. Le silence parlant, l'ignorance au sçavoir, Tesmoignent mon
hautain et mon humble devoir. Tel est tout cœur, qu'espoir et desespoir
guerroyé. Fier en ma honte et plein de frisson chal[e]ureux, Blasmant,
louant, fuyant, cherchant l'art amoureux. Demi-brut, demi-dieu, je fuis
devant ta face, (i) Est-ce une allusion à la Délie de Maurice Sceve ?

ET AUTRES POESIES 89 Quand d'un œil favorable et rigoureux,
je croy, Au retour tu me vois, moy las l qui ne suis moy : O clair-voyant
aveugle — ô amour, flamme et glace ! XLIII JE ne suis de ceux-là que tu
m'as dit se plaindre, Que leur Dame jamais ne leur donna martel : Veu Tame
véhémence, un dur martel m'est tel. Qu'il peut plus à la mort qu'à l'amour
me contraindre. S'il peut doncques l'amour avec ma vie esteindre. En tout
amour je chasse un poison si mortel : Puis ayant mon sujet haut, céleste,
immortel. Humble et petit, pourrois-je en moy tel mal empraindre? Mais las
I d'avoir peur d'estre en ton cœur effacé, Craindre qu'un Delta double en
chiffre entrelacé, (i) Ne soit plus pour mon nom, craindre qu'en ton absence
Tu ne me faces plus tes lettres recevoir. Ce n'est pas un martel, c'est d'amour
le devoir Qui monstre en froide peur l'ardente révérence. ■ (i) Allusion —
quant à la forme des lettres — au chiffre de Claude Catherine de Clermont :
un A (Annebaut) et un V (Vivonne) entrelacés. (On sait que celle-ci tenait
par sa mère à Tillustre maison de Vivonne). Ce chiffre se retrouve sur un
manuscrit lui ayant appartenu et dont nous donnons plus loin la description.
(Voir p. 239). 8.

90 LES AMOURS XLIV AUX communes douleurs qui poindre
en ce jour viennent Tous cœurs chrestiens, Pétrarque alla chanter qu'il print
De ses douleurs la source, et par là nous aprint (i) Que les ruzes d'amour
depourvus nous surprennent. En ce jour où les cieus, la mort, les pleurs
retiennent Nos cœurs ardents, quel lieu reste au feu qui Teprint ? (2) Il ne se
gardois pas du lacs (3) qui le surprint. Non plus que moy des rets qui plus
forts me reprennent. Bien qu'amour sçache assez qu'il est en moy trop fort.
Pour croistre du tourment, non du désir l'effort, Il arme la peur froide, et
l'aigre défiance. Pétrarque à l'heure eust peu perdre sans grand douleur
L'heur incogneu : ma perte auroit las ! ce malheur. D'avoir de l'heur perdu si
haute cognoissance. XLV PAR quel sort, par quel art, pourrois à ton cœur
rendre Au moins s'il peut vers moy s'engourdir de froideur. Geste vive,
gentille, et vertueuse ardeur Qui vint pour moy soudain, de soy-mesme
s'éprendre. (i) pour : nous apprit, (2) du verbe epreindre, presser . (3) Le
texte porte : laqs.

ET AUTRES POESIES QI Et quoy ? la pourrois-tu comme
auparavant prendre Pour fatale rencontre, et parlant en rondeur D'esprit,
comme je croy, la juger pour grand heur. Qui plus à ton esprit contentement
engendre. Tel que je m'en sentois, indigne je m'en sens, Mais de ta foy ma
foy, s'accroist avec le tems. Quel moyen donc ? si c'est par grandeurs, je le
quitte : Si par armes et gloire, au haut cœur nos malheurs S'opposent : si par
vers, tu as des vers meilleurs ; Ton hault jugement peut sauver seul mon
mérite. XLVI CHAQUE temple en ce jour donne argument fort ample De
joye, refaisant son haut f[aî]te (i) sonner. Et d'un chant gay son cœur et sa
nef resonner. Où chaque image à nu découverte on contemple. En l'église je
pren[s] de l'église l'exemple, Je veux le dueil, la peur, la peine abandonner.
Et en blancheur soudain telle noirceur tourner. Si je te puis sans robe adorer
dans ton temple. Le grand jour de demain disposé d'estre beau. Peut avec un
Printemps me tirer du tombeau Si de vaincre ma mort tu prens soudaine
envie ; (i) Le texte des trois éditions donne ce mot incorrect : frste.

92 LES AMOURS Je diray, sans vouloir rien à Dieu comparer,
Que s'il peut revivant nos vies reparer. Revivant pas toy mesme, à toy je
rendray vie XLVII EN tous maux que peut faire un amoureux orage
Pleuvoir dessus ma teste, il me plaist d'asseurer Et serener (i) mon front, et
sans deuil mesurer De Tame l'allégresse à celle du visage. Ta fille
tendrelette, admirable en cet âge Où elle tette encor, vient tes coups endurer
Sur ses petites mains, sans crier, sans pleurer. Sans frayeur, sans aigrir
visage ny courage. Pour te baiser son col alonger tu luy vois A chaque coup
de bust qu'elle sent sur ses doigts, Quand mauvaise tu fais un jeu de luy mal
faire. De geste tout pareil, quand tu viendras user De rudesse envers moy, je
veux tes mains baiser Si un baiser meilleur au moins ne te vient plaire. (i)
rendre serein.

ET AUTRES POESIES qS CHAPITRES D'AMOUR (i) I JE croy
lors que nostre ame est du joug asservie D'une beauté farouche et superbe,
et rebelle. Qu'amour de mille morts tourmente nostre vie. Je croy celui-la
serf d'une peine éternelle. Qui serf d'une maistresse inconstante et voilage,
Ne peut ny la lier nyse deslier d'elle. Je croy qu'amour, fait naistre encores
plus grand'rage Dans l'esprit, qui jaloux d'une beauté conquise, Fait au
milieu du port luy mesmes son naufrage. Je croy le mal que sent l'une et
l'autre ame esprise. Quand on ne peut trouver l'occasion fuyante. Qui tant
plus est suivie et moins peut estre prise. Je croy le mal que sent toute ame
violente. Lors que de sa moitié par force se retire Se repaissant de pleurs, et
de songe et d'attente. Mais je croy mieux encor que c'est plus grand martyre
D'aimer, et de penser l'amitié mutuelle, Sans que les deux amans osent se
l'entredire. (i) Les Œuvres et meslanges poétiques d'Estienne Jodelle
contiennent trois « chapitres d'amour ». Nous avons supprimé la première
de ces pièces, trop faible à notre sens pour figurer dans cette nouvelle
édition.

94 LES AMOURS Je croy certainement ceste ardeur estre telle,
Que le feu qui sans air se cache sous Tescorce, Consommant presque Tarbre
avant qu'il estincelle : Ou bien comme la glace, alors que plus s'efforce
L'hiver de retenir le cours d'une rivière. Fait perdre au fil de l'eau son apport
et sa force, Celuy-là qui gla[ç]ant sa liberté première. Et qui craintif dans
soy son désir emprisonne. Perd avec son espoir sa force coustumièrre. Tous
ces deux sont en moy : l'amour le feu me donne, La peur tous mes esprits
engourdit de sa glace. Et sens aux ennemis régner en ma personne. L'un
grave en moi ton nom, l'autre ton nom efface : L'un me sert d'esperon,
l'autre me sert de bride : L'un me volte dans l'air, et l'autre me terrasse. L'un
me dit que l'amour, ainsi que moy, te guide ; L'autre me dit que non, et tous
deux entretiennent Bien qu'ils soient ennemis, l'espoir mon homicide. Par
l'un le plus souvent les paroUes me viennent Jusqu'au bord de la langue, et
par l'autre, au contraire. Mon bon heur et ma voi[x] prisonniers se
retiennent. O malheureuse peur, qui seule peux distraire Le cœur des bas
humains des entreprises hautes, Monstrant que l'homme seul rien de bon ne
peut faire. C'est toy qui vas guidant nos désirs et nos fautes, Qui
poursuivant l'orgueil d'une immortelle guerre. Et le vouloir ensemble, et le
pouvoir nous ostes : C'est toy qui fais sentir que nous sommes de terre C'est
toy dont le brandon, le fléau et la tenaille, L'ame des criminels brusle,
assomme et enserre. C'est toy dont le venin court d'entraille en entraille.

ET AUTRES POESIES qS Et qui de peur qu'on entre en lumière
et mémoire, Nous sers incessamment d'une horrible muraille. Mais hélas I si
tu veux rabaisser toute gloire, Pourquoi est-ce que tant à l'amour tu
t'at[t]aches, Veu que l'humilité des amans t'est notoire ? Il faut que
seulement tes fureurs tu delasches (i) Sur le vice, et non pas sur la sainte
puissance •D'amour, qui n'entra onc au cœur des hommes lasches i^ Amour
est vertueux, divine est son essence. Essence qui se fait de toute essence
mère : Car amour est de tout l'éternelle alliance. Amour de ce grand Tout se
peut dire le père, L'Ame, le Grand, l'appuy, l'entretien et la vie. Qui tout par
la Discorde accordante tempère. Amour tous ses effects diversement allie.
Amour est le plaisir de ses causes secondes, Soit que l'on aime bien, soit
qu'on aime en folie. Amour darde ses traicts jusqu'au plus creu[x] des
ondes. Il balance son vol dessus le vol des nues, Et se fait mesme craindre
aux abysmes profondes. Si donc mes volontez ne sont de nul cogneuës. Si
les affections que maintenant j'embrasse. Me sont plus tost pour bien que
pour un mal venues. Que fera celuy-la qui prendra ceste audace De
m'accuser d'aimer, et pourquoy la peur mesme Me renversera elle au milieu
de la place ? Arrière, arrière, peur, furie maigre et blesme Destourne-toy de
moy, laisse-moy l'amour suivre. Puis qu'amour, mon objet, est de tous bien
l'extrême. (i) du verbe delascber, lâcher.

gÔ LES AMOURS Je veux aimer ma Dame, en elle je veux vivre.
Et luy ouvre mon cœur avecques ma parole : Tel amour ne peut-il de crime
estre délivre ? (i) Je veux que ceste voix jusques vers elle vole, La peur s'en
est fuye, et si veux qu'elle sente Qu'un amour vertueux folastrement
m'affole. Et si quelque hargneux, après s'en mescontente. Disant, que si
l'amour estoit honneste et bonne, Que la peur si long temps ne m'eus esté
présente. Il fault que seulement responce je luy donne. Qu'on voit le plus
souvent telle langue et envuie En chemin vertueux destourner la personne.
Et toy. Dame, je croy paravant asservie A la peur, comme moy, suy telle
hardiesse. Comme tu peux long temps ma peur avoir suivie. Car je croy
qu'en aimant une telle maistresse. Faudra qu'envuie cède à ses vertus très
sainctes, Comme a faict à l'amour la peur enchanteresse. Et lors qu'en nous
seront ces flammes bien empreintes. Nous nous rirons d'eux qui en diverse
mine Portent leurs passions sur leurs visages peintes : Et sur le havre assis
aux flots de la marine. Nous verrons le refFus, le tort, la jalouzie. L'attente,
les regrets dédaigneux de leur vie. Bayer après le bien de ceste amour
divine. (i) pour délivré.

ET AUTRES POESIES 97 II QUAND en espoir et peur par les
vers que je chante. Par ma parole encore envers toy plus hardie, Et par rame
en toy seule et vivante et mourante, Par tous tesmoins de Famé, ardente et
engourdie, A qui Tespoir douteux sert de flamme et de glace, Et par service
autant long et cher que ma vie, J'auray monstre l'amour qui, peint dessus la
face. Si grave au cœur, s'epand dans les os, dans les veines. Et repos et
raison hors de mes esprits chasse : Si alors toy, peut estre, i m piteuse à mes
peines, (Ce que le ciel ne vueille) accusois de folie Et d'audace mes feu[x]
et mes attentes vaines : Si sans avoir égard que l'amour souvent lie, Brusle
et navre les cœurs, sans que le nœu, la flame. Et la sagette puisse estre de
nous fuyre. Et sans égard encor qu'en aveuglant nostre ame. Ainsi
qu'aveugle il est, selon qu'il luy peut plaire, Non selon qu'il nous plaist, il
noue, ard et entame. Sans égard qu'un désir, encor qu'il fust contraire Aux
loix, à la raison et loix, et raison force. S'il est tel qu'on ne peut qu'en
mourant s'en distraire. Tu voulois nonobstant, te moquant de la force Dont
tu pourrois un jour à ton dam faire preuve. Te rire du doux mal qui de ma
mort m'amorce : Si tu trouvois mauvais que sans que rien n'émeuve. Fors
qu'un désir estrange à rechercher la grâce, A rechercher cet œil qu'on mon
grand mal je treuve.

gS LES AMOURS Je ne puisse pourtant ni l'ame jamais lasse, Ni
l'œil de mon esprit, ni ma voix, ni ma plume Détourner de Tobjet, qui tout
seul par eux passe : Si tu trouvois mauvais que contre la coustume.
Homicide d'amour, et aux beautez cruelle. Après estre ja pris un nouveau
feu m'allume : Et qu'estant ja lié par liaison nouvelle. Bien qu'amoureuse, et
vraye, et loyale, et contente. Non sans danger, peut estre, a tel bien je
t'appelle. Il ne faut point qu'excuse a tes yeux je présente. Ou deffense : ta
grâce et tes beautez regarde. Cela seul m'est excuse et deffense présente.
Car si te contemplant a cela tu prens garde. Que la beauté se fait de nos
raisons maistresse. Comment las ! penses tu que la mienne se garde ? Peu
que soit ce bel or de l'une et l'autre tresse. Soit ce teint blanc-vermeil qui
fait honte à l'aurore. Soit ce front qui te monstre en majesté déesse : Soit ces
sourcils, deux arcs du Dieu que plus j'honore, Dont il tue les traits pris
dedans l'œil folastre, Ains plus tost les rayons des soleils que j'adore : Soit
la bouche rosine, ou soit le col d'albastre, Soit la taille, le port, où ces
beautez encloses, Qu'en moy je voy sans voir, et ravi j'idolâtre : Soit la
langue déserte, et dessus toutes choses Cet esprit vif, gaillard, admirable, et
céleste. Digne du vaisseau riche, où ses grâces sont closes : Soit, brief, ce
qui de toy peut estre manifeste. Soit ce que plus je pense, imagine, et désire.
De qui l'heur incroyable est tesmoigné du reste, Tout cela tel en toy
vrayement se peut dire ;

ET AUTRES POESIES 99 Qu'ainsi que mon amour tout autre
amour efface, Nulle beauté ne peut devant ta beauté luire : Si doncques ta
beauté qui toutes beautez passe, Peut dessus les raisons prendre tant de
jouissance, Et mon amour sur moy tant de force et d'audace. Comment
penserois-tu qu'à telle violence De ces deux, qui n'a point au monde de
pareille, Ma raison, ny la loy face la résistance ? Que doncques de ces defux
la forçante merveille Te force comme moy, pour un grand bien extrême De
donner a mes vers et l'excuse et l'oreille. Amour qui est de tout le seul
ouvrier suprême, A d'éternelles loix les choses perdurables (i) Estreintes,
s'exemptant de toutes loix soy-mesme : Mais les choses qui sont mortelles
et muables Amour les afiranchist des loix de la constance : Constance seroit
elle en sujets variables ? Le désir, qui dans nous incessamment élance Nos
raisons, pour courir vers toute chose belle. De Tame des humains ne fait
jamais absence : «Aussi le désir est la tierce part d'icelle, Qui dedans elle
ouvrant d'action continue. Sans cesse nous epr[e]nd d'affection nouvelle.
Car nostre désir meurt en la chose obtenue, Lors qu'il se soulle, et noyé, en
jouissance pleine : Et 01^ le désir meurt amour ne continue. Au moins si le
danger, la peur, l'heure loingtaine. L'espoir secret ne donne au désir
nourriture. Le désir a l'amour, et a la foy certaine. ' - , (i) perdurabUf qui
doit toujours durer.

100 LES AMOURS Tant qu'en cela, qui n'est que demi-nostre,
dure L'amour par le désir, qui d'autant renouvelle La force, que luy fait
l'empeschement d'injure. Ainsi doncques l'amour se fait perpétuelle. Qui est
pénible et libre, et non pl[e]ine et contrainte : Car tousjours nouveauté se
fait compaigne d'elle. Mais aux amours bridez lors que l'on sent esteinte
Avec le temps la soif, cela qu'on y peut prendre N'est pas plaisir, mais bien
acquit de l'ame estreinte. Outre l'amour qui vient doucement nous
esprendre, Lans tels liens de fer, n'a point maint et maint trouble. Par qui les
feux d'Hymen se réduisent en cendre : Comme est le dur souci, qui de jour
en jour double Débats, controublemens, hargnes (i), et jalousies, Dont telle
amour contraint se regesne et retrouble : Puis les deux âmes sont d'humeurs
divers saisies Souvent : car l'Androgyne est tousjours séparée. Et de nous
nos moitez sont peu souvent choisies. La moitié quelquesfois autre part
égarée De son autre moitié sans y penser se treuve, Et lors l'une est de
l'autre ardemment désirée. Que donc est malheureuse, ainsi comme je
preuve. L'humaine loy par l'homme aveuglement forgée. Qui de soy
adversaire et bourrelle, s'espreuve : Voulant non seulement rendre l'ame
rangée, A un seul joug, souvent sans désir ne sans flame, Ains dedans
mesme fosse a tout jamais plongée. Cruelle nous .armant contre chacune
Dame, Des esprijfi[^] Tiñoiiveauté, Beauté, Grâce, Plaisance, (i) du verbe
bargner, quereller, gronder.

ET AUTRES POESIES 10 1 Et dans l'ame tuant ce qui plus
nourrit l'ame : Voulant forcer des cieus toute gaye influence, Et de tous
yeux plus beaux la force plus céleste. Et de ce Dieu puissant sur les Dieux
la puissance : Forçant nature a qui le temps rend tout moleste, Si la diversité
tousjours ne la soulage, Mesme un grand bien qui soit seul et long, se
déteste : Forçant mesme le temps dont le change volage Force tout à
changer et voulant (ô sotie !) (i) Commander par nos loix aux fortes loix de
Tâge : Rendant vaine du tout la faveur départie Des Dieux, des cieus, de
Tart, de nature, et fortune, Et des sens plus aigus la puissance amortie :
Imaginant à tort que chacun pour chacune A esté fait de Dieu, bien qu'on
voye le nombre Confus, et la mesure en rien n'estre toute une : Donnant
Tespouventail d'un beau mot, et d'un ombre De reigle et de police, à fin que
la personne Prenne pour amour haine, et pour jour la nuict sombre. Car tel
est tout esprit qui si fort s'emprisonne. Que sans aimer il sert chassant tout
gay service. Et voyant n'ose voir tout bien qui Teguillonne : Tachant que
l'impossible ainsi se convertisse En possible, et que l'homme en qui sans fin
domine Tout divers mouvement, sans mouvoir s'elourdisse : Ordonnant
qu'un chacun en cela s'imagine Trouver sa moitié vraye, et juste et
sortissable, Bien que rien de pareil le sort ne luy assine : (2) Mais qui plus
est, voulant à l'amour indomtable, (i) Sottise. Vieux mot. (2) pour assigne.

102 LES AMOURS Et seul domteur de tout, donner loix et enfreindre Sa loy, qu'il rend tousjours dessus toutes loix stable : Qui est, comme j'ay dit, qu'Amour ne peut s'estraindre D'aucune loy, mais bien son vol léger Teslongne (i) De nous, tout aussi tost qu'il s'est senti contraindre. Non pas que ce qui fait à nature vergongne. Ne le doive aussi faire à l'Amour : car nature Par l'Amour, et l'Amour par nature besongne. Tant que tout ce qui est de nature l'injure. Ainsi que tout inceste et toute flame énorme. Amour doit l'exempter de sa liberté pure. Mais quand on veut gesner la nature par forme Et coustume, l'Amour doit tout rompre, et defFendre Nature, et sa franchise à nature conforme. C'est là la vraye loy, éternelle, et qui rendre Peut seule entre les loix l'homme mortel capable De la garder, sans elle et sans soy-mesme offendre. (2) Car toute loy n'estant de nul homme observable En tout, et en tout temps, où se fait force en toute. Et ceste naturelle en tout se rend gardable : Or toute loy se fonde, ainsi que nul ne doute. Sur raison, ceste-ci naturelle, éternelle. Et faite d'un tel Dieu, la raison ne déboute. Mesme toute raison est juste, vraye, et telle Qu'elle doit dessous soy toutes raisons abbattre. Quand elle suit la loy plus haute et naturelle, On ne peut doncques plus encontre moy debatre. Qu'en ce fait ci les loix et la raison je fausse, Car Amour pour ces deux me fait deuëment combatre. (i) eslongne, du verbe esUmgner, éloigner. (2) OfIFenser.

ET AUTRES POESIES I03 Arrière donc la loy qui est vulgaire et
fausse, Pour le peuple grossier lourdement inventée, L'autre raison et loy
sur toute autre se hausse. L'ayant donc avec moy, pour cela rejetée Ne peut
estre ma voix, que la raison je blesse. Et la loy, si ma voix est par ces deux
portée : Voire bien mieux encor que quand je prins adresse, Pour brider mes
amours, voulant la loy vulgaire Par vulgaires raisons rendre l'amour
maistresse, Promettant fausement ce qui ne se peut faire. Qui monstre la
loy fausse et la raison peu vraie, Puis qu'elle trouve Amour et Nature
contraire. Tant s'en faut que besoin doncques envers toy j'aye, De
m'excuser, ou bien qu'au lieu de moy ta grâce Et ta beauté forçante à
m'excuser s'essaye, Qu'il ne faut point d'excuse en ce que je pourchasse.
Ayant pour moy la loy des loix victorieuse, Prise de deïté, qui tout autre
surpasse. Comme celle d'Amour et de Nature heureuse, Mère et guide de
tout : car toute chose cède A la loy de ces deux, durable et amoureuse. Et
dont l'éternité toutesfois ne procède Que de leur changement : car par le
divers change Ces deux ont de leur fin trouvé le seul remède. Au lieu donc
de donner à mon feu qui, estrange, Semble du premier coup, une excuse
inutile, Vien[s] donner ta raison à la loy qui me range : A ma mort une vie, à
ta flamme gentile Le plaisir, au plaisir, longue persévérance, Tant qu'un
désir faussant ailleurs nostre constance, Sans fin maugré l'encombre avec
nos ans se file.

104 LBS AMOURS CHANSONS I POUR LE SEIGNEUR DE
BRUNEL (I) L'esprit auquel les Dieux et la Nature L'astre bénin, la sage
nourriture. L'art et l'expérience Ont fait tant d'heur, que son désir suprême
Recherche en tout la perfection mesme. De qui tient son essence : Bien
qu'en son choix tantost il se propose Pour objet l'une, et tantost l'autre
chose, Variable en son change, (Comme de tout le cours est variable) Il est
pourtant en son but immuable. Et jamais ne s'y change. C'est son seul but
que d'aimer et de suivre L'objet parfait, et en luy tousjours vivre. Tant que
parfait il dure : Mais quand l'objet se change avecques l'âge. De changer
lors ce n'est de luy l'outrage. Mais c'est du temps l'injure. (i) Dans les
éditions de 1574, de 1585 et de 1597, cette chanson se trouve placée entre
les 2* et 3* Chapitres d'amour. « Simon Brunel, écrit du Verdier dans sa
Bibliothèque François (éd. citée, III p. 472) a traduit du Latin, Défense
pour le Roi irès-Chrestien François I du nonit à V'encontre des injures et
detractions de Jacques Omphalius ; imprimé à Paris, in-4® pour Robert
Estienne, 1546. *

ET AUTRES POESIES I05 Je ne veux point prendre tant
d'arrogance. Que de vouloir que parfait on me pense : Mais il faut que je
die, Que rien ne peut, fors la chose parfaite, Ny me ravir, ny rendre au joug
sujette Ma raison et ma vie. Celui qui sçait l'architecture antique.
Corinthienne, Ionique, Dorique, Aussi tost qu'il decœuvre Quelque Palais
où l'ordre et où la grâce Est offensée, aussi tost il se lasse Du regard d'un tel
œuvre : Et quand le temps ravisseur qui dévore Tout œuvre beau, nous
laisse voir encore Dedans quelque ruine La beauté grande, et l'art d'un
édifice. Qui par les traits de quelque frontispice Tout entier se devine : On
juge bien pour lors que chose telle Durant son temps fut parfaitement belle :
Mais quant à la demeure Nul en ce lieu ne peut choisir son aise, Et n'y a nul
à qui tout ce lieu plaise. Si ce n'est pour une heure. Celuy qui sçait
l'architecture vraye De cest amour, que ma loy veut que j'aye. Du défaut se
retire :

I06 LES AMOURS Et quand il voit des choses les mieux nées Par
tant de temps de grâces ruinées. Sans aimer il admire. Il sçait fort bien
reconoistre une Dame, Soit quant au corps, soit mesme quant à l'âme,
Quelle les Dieux l'ont faite : Je sçay encor les fautes mieux cognoistre. J'en
ay l'Idée et scay ce qu'il faut estre Avant qu'estre parfaite. Vivant tous] ours
en la constance vraye De n'aimer rien, que paravant je n'aye Des perfections
preuve, Je sçay choisir, ou bien rejeter celle. Qui est parfaite, ou
vulgairement belle. Sans que pris je me treuve. Ayant choisi moy-mesme
me viens rendre, Et en prenant moy-mesme me sens prendre Si fort, que
l'ame mienne. Ayant trouvé le bien qu'elle désire. Ayant atteint le but où elle
tire Le fait serve à la sienne. Tout autant vit l'affection extrême Dans moy,
que vit la perfection mesme Mais avec la ruine Tant des beautez , qui tout le
corps décorent. Que des beautez, qui tout l'esprit honorent, L'affection
décline

ET AUTRES POESIES IO7 Je ne fay plus que remarquer les
traces, OÙ j*avoy veu paravant tant de grâces. Et louant tout Touvrage, Je
suis marri que nostre grand'ouvriere Ne fait durer la beauté journalière
Contre l'effort de Tage. J'accuse encor la céleste ordonnance. D'avoir
comblé d'une telle abondance Et ce corps, et ceste ame, Pour tout soudain
ses biens faits en retraire Et leur laisser seulement au contraire Le regret et
le blasme. Lors en gardant ma constance première, Je sors de là pour jeter
ma lumière Sur quelque autre excellence : Car de vouloir tant seulement
pour une Garder en moy la constance commune. Ce seroit inconstance. Lors
que premier de moy tu fus choisie. Tu enflambais le ciel de jalousie. Tant tu
estois parfaite : Alors tu fus digne objet de mon ame, Puis que le ciel ne
veut qu'elle s'enflame D'une chose imparfaite. Mais maintenant que l'on voit
inconstante Ceste beauté et, qu'on voit permanente Dans moy la brave
chasse.

I08 LES AMOURS Dont y poursui[s] lousjours un bien suprême.
Charge avec moy en accusant toy mesme, Le cœur comme la face. Tel sans
raison le plus souvent accuse, Qi a beaucoup plus de besoin d'excuse :
M'accusant de la sorte Tu dois penser puis que mon ardeur vive S'étend,
qu'il faut que mon mal qui arrive De toy, non de moy sorte. S'il sort de toy,
tu es seule coupable, Et moy je reste encore plus louable D'avoir telle
constance. Que mon amour qui fut vers toy si grande, Sur l'autre amour, qui
sans fin me commande. N'a point eu de puissance. Toy donc au lieu de
souffrir quelque peine. Soit du regret de ceste beauté vaine. Soit de moy qui
se change Rejouy-toi d'avoir esté servie D'amy parfait, puis que toute sa vie
Au seul parfait se range. En t'enrolant au nombre des parfaites, Moque-toy
lors de tes beautez défaites Ainsi que de fumées : Et croy que Dieu toutes
beautez volages Eust fait durer, s'il vouloit qu'en tous agès Nous nous
eussions aimées.

ET AUTRES POESIES IOQ Car quoy qu'on die, il faut que Ton
confesse. Que quand on met l'amour en sa maistresse, La beauté le fait faire
: Si la beauté de son sujet s'estrange, Il faut qu'amour avec l'objet se change,
C'est chose nécessaire. Et quand quelqu'un de sa maistresse âgée. Ne veult
en soy voir la flamme changée Jusqu'à la sépulture. Il n'en faut pas une
constance faire : C'est s'obstiner, et se rendre contraire Aux lois de la
Nature, Et si tu dis que je t'aimois à l'heure Pour le seul corps, et que
l'amour meilleure Ne se voit si légère. Je le veux bien : Mais s'il faut que je
t'aime D'esprit, encor je t'aimeray de mesme Que j'aimeroy ma mère.
Mesme encor (qui est-ce qui l'ignore ?) Leur âge vieil, qui les femmes
dedore Tout ainsi qu'une image. Leur oste aussi de l'esprit l'allégresse :
Appelle donc l'amour vers la vieillesse. Aveuglement, et rage. Si tu me dis
que tout ce discours monstre, Que je fay cas de la seule rencontre Sans en
aimer pas une, IO

no LES AMOURS Vin que jamais on ne vit en ce monde Rien de
parfait, et veu que là je fonde Geste amour non commune ; J'enten[s]
d'autant que l'homme on peut cognoistre, J'enten[s] d'autant que parfaite
peut estre Nostre essence mortelle, Autant qu'estoit parfaite en tout la
tienne. Et autant qu'est parfaite encor la mienne. Aimant d'une amour telle.
II L'aspre et l'estrange flame Qu'amour me fait sentir. De tout cela
s'enflamme. Qui devroit l'amortir. Ma trop longue souffrance. Ma trop vaine
espérance Font que ma raison s'arme Encontre ma poison : Mais mon feu
charmé charme L'effort de ma raison, L'aspre... Mon esprit se propose Sans
cesse toute chose. Que moindre puisse faire L'injuste affection : Mais par
l'objet contraire Croit l'appréhension. L'aspre...

ET AUTRES POESIES III Tel qu'il est j'imagine L'amour qui me
domine, Et si ne puis pas esire Aveugle en ses éffecles : Mais cet aveugle
maistre M'aveugle en tous mes faits, L'aspre... Discourant la naissance
D'amour, et sa puissance. Bien que je ne l'approuve Ny Dieu, ny fils des
cieux. Dessus moy je le trouve, Plus fort que nul des Dieux. L'aspre...
Comme sa geniture Je congnoy sa posture : Nostre esprit seul l'engendre.
Seul le paist nostre cœur. Qui seul force fait prendre A son propre
vainqueur. L'aspre... Mes vrais discours le peignent Autre que ne le feignent
Les vers, ou la peinture. Ou les discours des Dieux : Mais les maux j'en
endure, Qui se feignent par eux. L'aspre...

112 LES AMOURS Il n'est enfant volage : Car dedans mon
courage Il s'obstine sans cesse : Aux [aijsles et au vol Ne convient sa
paresse, Ny Tenfance à son dol. L'aspre... S'il estoit Dieu, la bande Des
Dieux qui nous commande, Ne lairrait (i) ses outrages Si long temps
trionphans Sur les esprits plus sages. Qui sont leurs vrais enfans. L'aspre...
Ou bien s'il estoit mesme Des Dieux le Dieu suprême. Qui tout ce monde
accorde, Qui rompit le Chaos, Il romproit ma discorde L'eschangeant en
repos. L'aspre... Mesmes aux Dieux la malice, La rage et l'injustice. Et cet
ardeur de faire Outrage aux innocens. Ne peut plaire, mais plaire A luy seul
je les sens. (i) Pour : ne laisseroit.

ET AUTRES POESIES II3 III POUR RESPONDRE A CELLE
DE RONSARD QUI COMMENCE : Quand j'estois libre., (i) SANS estre
esclave et, sans toutes fois estre Seul de mon bien, seul de mon cœur le
maistre. Je me plais à servir : Car celle là que j'aime, et sers, et prise. Plus
que tout bien, plus que toute franchise. Me peut a soy ravir. (i) Cette
chanson, Tune des plus agréables de Ronsard, se trouve au second livre des
xAmours. La voici telle qu'on la trouve dans l'édition collective de ce poète,
donnée à Paris par G. Buon en 1560 : Quand j'estois libre, ains que l'amour
cruelle Ne fut éprise encore en ma mouelle. Je vivois bien heureux ;
Comme à l'envy, les plus accortes filles Se travailloient, par leurs fiâmes
gentilles. De me rendre amoureux I Mais tout ainsi qu'un beau poulain
farouche Qjii n'a masché le frein dedans la bouche, Va seulet écarté, N'ayant
soucy sinon d'un pied superbe A mille bonds fouler les fleurs et l'herbe.
Vivant en liberté ; Ores il court le long d'un beau rivage. Ores il erre en
quelque bois sauvage Ou sur quelque mont haut ; De toutes parts les poutres
hennissantes Lui font l'amour, povr néant blandissantes, A luy, qui ne s'en
chaut ; 10.

114 I[^] AMOURS La liberté si chère se doit rendre, Que pour tout
or ne se doit jamais vendre : Mais la mienne je vens, D'un plus cher pris,
qui n'est toute richesse : Car ta beauté, qui mesme en est maistresse. Est le
priLx] que j'attens. C'est peu de cas qu'un tant aisé service. Pour mériter par
ta faveur propice, De ta beauté le pris : Ce pri[x] si grand ne peut pas estre
mesme Pri[x] de service, ains c'est un don extrême Qu'un service auroit
pris. Sous un tel joug, j'accours de franc courage. Ma liberté se trouve en
mon servage : Et quand mon cœur voudroit Sans tel lien vivre en la
servitude De l'amour faux, un joug cent fois plus rude Endurer lui faudroit.
Ainsi, j*allois desdaignant les pucelles Q.u*on estimoit en beauté les plus
belles, Sans respondre à leur vueil, Lors je vivois amoureux de moy-
mesme, Content et gay, sans porter couleur blesme, Ny les larmes à l'œil .
J'avois escrite au plus haut de la face, Avec Thonneur, une agréable audace
Pleine d'un franc désir : Avec le pied marchoit ma fantaisie. Où je voulois,
sans peur ne jalousie, Seigneur de mon désir.

ET AUTRES POESIES II5 L'ardeur, le soin, la pipeuse espérance.
Les chers presens, Taigreur, la repentance. Et la honte, et la peur, Le martel
aspre, et le volage change. Le vain plaisir : c'est le joug ou nous range Tout
tel amour trompeur. Tousjours l'amour dans nostre ame s'enflame, Car le
désir (tierce part de nostre ame) Est père des amours : Mais celui-là sage et
heureux me semble, Qui en lieu seur tant son désir rassemble, Sans récarter
tousjours. Celui, je croy, qui est né pour poursuivre Plusieurs amours,
semblable n'a pu vivre Aux farouches poulains, En dédaignant les beautez
et caresses, Veu que nos cœurs sont mesme en nos jeunesses De tel désir
tous pleins. Moy maintenant (combien que passe j'aye Des premiers ans la
saison la plus gaye) En mes ans les plus forts Non au poulain semblable je
veux estre. Mais au cheval, qui brave sert son maistre, Et se plaist en son
mords : Ayant henni de joye après sa bride, Cognitoist la main qui adroite le
guide : Le peuple à l'environ

I 16 LES AMOURS L'orgueil premier de son marcher admire. Et plus encor quand on le volte et vire Au gré de Tesperon : Laissant ce peuple en un moment derrière. Comme un vent vole au bout de sa carrière. Les courbetes, les bonds, La bouche fresche, et l'haleine à toute heure Vont témoignant qu'en œuvre encor meilleure Il est bon sur les bons Doulx au monter, et plus doulx à Testable, Au maniment et craintif et traitable. Aux combats furieux, Sans cesse il semble aspirer aux victoires, Presque jugeant que du maistre les gloires Le rendront glorieux. Je ne suis pas presumptueux, de sorte. Que tout ceci, je vueille qu'on rapporte. D'un tel cheval, à moy : Mais je diray que l'Amour qui commande A mon esprit, autant comme il demande Le sent prompt à sa loy. Tel frein luy plaist, tel esperon l'excite, Il s'orgueillit sous l'Amour, du mérite De son gentil vouloir. Pourtant l'amour, sa charge il ne dédaigne, Ains volontaire en sa sueur se baigne, S'en faisant plus valoir.

ET AUTRES POESIES I 17 II brave, il vole, et dans moy bondit
d'aise. De ce qu'amour a fait qu'il te complaise, Toy qui es son seul but.
Bien qu'il soit doux, Tamour à la victoire Va ranimant, compagnon de sa
gloire Come autheur il en fut. Si beau sujet luy double son courage. Le
cœur doublé luy fait dans le visage Plus d'audace porter. La raison marche
avecques son attente D'un mesme pas, puis qu'il croit que contente Tu veux
le contenter. Alors du tout sur luy tes deux beaux astres Luiront sans cesse,
écartans tous desastres : Et perdre il se viendra (O perte heureuse 1) en tes
lis, en tes roses : Car pour tousjours l'heur de si rares choses Plus captif le
rendra. J'ay fait assez à ma franchise apprendre Par meur discours que c'est
d'ainsi se rendre Aux beaux rets que je voy : Mais j'aime mieux estre encor
ton esclave, Que de ce monde avoir le Roy plus brave Esclave dessous moy.
Or adieu donc tout faulx Amour, qui menés Aux ceps, aux fers, aux gesnes,
aux cadenes (i) Trop impiteux vainqueur : (i) Cadette, chaîne à laquelle
étaient attachés les galériens.

118 LES AMOURS Mon ame n'est forcere ou prisonnière. Ma
Dame n'est corsaire ni geôlière. Mais garde de mon cœur. Elle voudra, je
croy, sur mon chef mettre Le Myrte heureux, qu'amour me veut promettre.
Non le pié rude et fier. Peut estre encor elle qui éguillonne Dans moy
l'honneur, et l'audace me donne, Y mettra le laurier. Si donc pour toy je
méprise et abhorre Toute autre amour, qu'en moy je puis enclorre : Si j'ay
les yeux tous jours Sur ton pourtrait, que mieux que dans une onde Je voy
dans moy, fay que ton cœur réponde Du tout à mes amours. Fay qu'en mon
sort je ne rende vangée Toute autre amour, par moy tant estrangée, Comme
Narcisse fit : Mais qu'à Pelée on me nomme sans cesse Semblable en heur,
dont Thétis la Déesse Ne dédaigna le lit. Aux nopces soit présent et
favorable Chacun des Dieux : mais de si sainte table La Discorde soit loin.
Comme Thetis, ton ventre après fertile Dés l'an premier porte un petit
Achile, Ton plaisir et ton soin.

ET AUTRES POESIES IIQ IV (I) MA passion, qui a peur. Qu'on
la juge feinte Veut se couvrir dans le cœur. Sans s'ouvrir par plainte. Si mes
vrais maux vous sçavez. Vous qui causez les avez Vray Amour, vraye
Venus. De ma foy constante. Rendez les travaux cognus Sans que je les
chante. Ma passion,.. Ouvrez à l'œil, et au cœur. Qui du mien s'est fait
vainqueur. Ma plainte, qui vaudra mieux Par vous bien ouverte, Que par
moy mes me à tous yeux En vain découverte. Ma passion... L'esprit haut
inspirez en De celle pour qui je sen (i) Dans les éditions de Jodelle cette
chanson est divisée en trois branles. On ne trouvera ici que le premier, notre
cadre ne nous permettant pas d'insérer les deux autres.

120 LES AMOURS Mon esprit serf de vos loix, Qui pour
recompense Requierit que vous faciez sans voix Penser ce qu'il pense Ma
passion... Puis pour faire à tous chercher Le mal, qui se veut cacher De tous
bons jeux attisez De Tamour plus vraye. Chaque beau trait éguisez Pour
sonder ma playe. Ma passion... Cet œil tout divin s'il veut Et rœil des autres
s'il peult Verront ce mal qui se taist, Non pas pour se faire Plus grand : mais
souvent on est Plus creu pour se taire. Ma passion... Mon amour n'est pas
tant haut, Tant subtil, estrange, et chaud Que pourtraire il ne se peust : Mais
pour bien se peindre. Il n'est pas tel qu'on le creust S'estre peint sans
feindre. Ma passion... Il fault en ces hauts discours De tous nos chanteurs
d'amours,

ET AUTRES POESIES 121 Et aux amours qui naïfs Par nous se
pratiquent, Chercher les traits vrais et vifs : Sont ceux qui me piquent. Ma
passion... Or suppleans en cela Ma voi[x] ailleurs tournez la. Vous deux qui
dans moy Témoÿ Attachez de sorte Qu'il faut qu'il se tienne en moy Renclos
sans qu'il sorte. Ma passion... Aidez nous avec ces deux. Vous les trois
compagnes d'eux. Grâce, qui m'avez appris Si bien vos cadences Qu'oster
je vous puis le pris De vos propres dances. Ma passion... Vous donc qui si
bien parlez. Sonnez, ballez, caroUez (i), Entendez chanter, parler, Dancer
sur les peines Des amours perdus dans l'air. Par leurs chansons vaines. Ma
passion... (i) De carolle, danse. II

122 LES AMOURS Des forts amours les mieux faits Vous
cognoissez les efiecls, Car l'amour seul vous hantez : Jugez donc, de grâce,
Si par tant d'amours chantez Mon amour s'efface. Ma passion... Dançans en
rond avec moy. D'une gaye et docte loy Arondir vous me verrez Par mainte
manière De branles que vous orrez (i) Ma Carolle entière. Ma passion...
Qu'en ces gais branles nouveau[x] Les Jeu[x], les Cupidineau[x], Et les Ris
viennent aussi. Non pas pour y estre. Folastres, mais pour ici Leurs vrais
faits cognoistre. Ma passion... Tous les chants des amans sont Pleins d'un
mal que point ils n'ont. Pleins de tourmens, et de pleurs, De glaces, et
fiâmes : Mais feintes sont leurs douleurs, Ainsi que leurs âmes. Ma
passion... (i) Il faut lire : que vous ouyre: ^.

ET AUTRES POESIES 123 Si ces amans enduroient Tant de
maux, et s'ils pleuroient Vrayment du cœur et de l'œil. Non par plainte foie.
On leur verrait plus de dueil. Et moins d'€ parole. Ma passion... S'ils
pouvoyent de peur geler. Ou bien de désir brûler. L'un engourdissant seroit
La voix lente et morte : L'autre étoufant boucheroit Aux pensers la porte.
Ma passion... Mais au rebours leurs propos Sont enflez de tous gros mots.
Que l'on voit plustost sortir Pour monstre et bravade. Que non pas vrayment
sentir Leur ame malade. Ma passion... Je ne di[s] pas que d'entre eux. Mille
beaux traits amoureux Ne puissent souvent couler. Mais c'est aventure : Car
des blessures parler On peut sans blessure. Ma passion...

124 L[^]S AMOURS Aussi leurs Dames ornant[^] Tous mesmes
ornement donnant. Tachant faire un tableau faux Des beautez et grâces.
Comme des pleurs, et des maux. Des feux et des glaces. Ma passion... Tous
en leurs pareils sujets, Prenans semblables objets, Usans de mesmes
couleurs. Dorent, albastrinent. Ornent de perles et fleurs. Teignent,
coralinent. Ma passion... De mesme les emmiellans. De mesme les
enfiellans. Leurs bourrelles ils en font. Basilics, tygresses. Mots qui doux et
fâcheux sont Aux vrayes maistresses. Ma passion... Combien que la femme
soit Piquée, s'elle se voit De tels mots injurier, S*on la dit cruelle Elle s'en
fait plus prier. Et s'en plaist dans elle. Ma passion...

ET AUtBES POESIES 125 Si Tamour simple estoit d'eux Bien
cogneu, ces mots hideux Ils fuiroyent, desquels Thorreur Nuit beaucoup, et
monstre Que des plumes, non du cœur, Le mal se rencontre. Ma passion...
Les noms d'elles inventez. Les traits sans fin rempruntez. Ces mots, Déesse,
moitié : Brief, ceste amour foie N'est qu'un autel dédié A l'ombreux idole.
Ma passion... La cruelle ayant pouvoir De faire leurs yeux pl[e]uvoir.
Quand vivante elle feroit Pour leur pluye toute De leurs yeux ne tireroit,
Peut estre, une goûte. Ma passion... Telle peut les uns brûler Gesner,
meurtrir, bourreler. Qui n'auroit rien de leur sang, Fust pour sa querelle, Ny
mesme d'un cœur bien franc La moindre estincelle. Ma passion... II.

laÔ LES AMOURS Tous leurs soupirs et sanglots. Plus grands
que les vens renclos Q'Ulysse avoit en sa nef. Sont veus de leurs damçs De
beaux vents sortis du chef. Non du creux des âmes. Ma passion... Ces
dames pour qui souffrir Ils sont forcez, et offrir Leur vie et leur sang,
n'auroient Souvent de leurs bourses Ce, dont (peut es ire), ils pourroyent
Les voir moins rebourses. Ma passion... Or si leurs dames ainsi De leurs
dons n'avoyent souci. Il les faudroit ravir mieux Que d'une furie, Qui toute
une, presque en eux Paroist singerie. Ma passion... Vous donc qui les tours
avez De ce mien branle achevez. Jugez qu'ils se monstrent pleins D'ardeurs
furieuses Pour néant, sans estre atteints . D'ardeurs amoureuses.

ET AUTRES POESIES 127 CHANSON DIVISÉE EN TROIS
AIRS ET CHACUN AIR EN SIX STANCES AIR PREMIBU

MAiSTRBSSE que sans fin je doue (i) De tout mon cœur, que je te voue
D'un vœu qui est et stable et saint : N'atten[s] point que ma chanson suive
Quelque amant, qui sa fiamme écrive Trop disertement, plus atteint D'une
ardeur que sa chanson vive, Que de toute autre ardeur qu'il feint. Car outre
encor qu'à la feintise Ne fut oncq ma nature aprise : L'ardente et vraye
affection Etreignant sans fin mon service A ta faveur, qui m'est propice Sort
de plus sainte intention Que tout amour naissant de vice, Et s'apâtant de
fiction. Tels amans d'estranges louanges. De peines, et plaintes estranges.
Font retenir presque tous lieux : En tachant de rendre immortelles (i) doue
du verbe douer, recevoir des dons. On comprend le sens que le poète attache
ici à ce mot.

128 LES AMOURS Leurs Dames, qu'ils peignent tant belles. Que toutes Déesses des Cieux Devroyent quitter, ce semble, à elles. Ce que Nature a fait de mieux. Comme aussi, par tout où ils feignent L'horrible mal dont ils se pleignent, L'amour ils déguisent, l'armans : Et tout de mesme armans leurs Dames, De mortelles flèches, et fiâmes, Qui entamans, qui consumans, Voire et empoisonnans les âmes. Retuent sans fin ces amans. Ainsi ce grand Dieu, qui suprême Fait faire joug aux grands dieux mesme, Par son arc divin surmontez, Ne se voit pas seulement faire Boute-feu, meurtrier ordinaire, Traistre, et bourreau des cœurs doutez : Mais leur Dame se voit pourtraire, Vraye Furie en cruauté. Lors qu'ils l'admirent et l'adoren[^]. Aveuglez, ils la deshonnorent Indignement de ce nom là. Car sans que bailler il luy faille. Serpent, brandon, fouet, et tenaille. Les gesnes, les chaisnes, qu'elle a, Et tous faits cruels qu'on luy baille Sont plus encor que n'est cela.

ET AUTRES POESIES I29 AIR SECOND MAIS d'où nous
viennent tant de feintes Des rares beautez, tant de plaintes Des tourmens
que feignent ceux-ci ? Le premier vient de flaterie. Et d'indiscrete singerie :
De ce vice dernier aussi, Vient le mal, la forcenerie Que leurs chants
contrefont ainsi. Ou si tant soit peu véritables Sont leur maux : C'est qu'ils
sont coupables Dans soy mesme d'un lâche tour : En tâchant leurs Dames
séduire. Et trop plus que la mort leur nuire, Par un léger et faux amour Qui
veult leur cher honneur détruire. Pour au triomphe en rire un jour. Ceux
dont la constance naïfve Foit que sans cesse se poursuive La course qu'ils
veulent courir : Soit qu'au mariage ils prétendent, Ou à ce que les loix
deffendent Seurs et secrets jusqu'au mourir. Sans monstrier tant de rage,
attendent De jouir, mourir ou guérir. Mais pour tout autre, qui forcené En sa
courte et volage peine.

130 LES AMOURS L'amour ce céleste vainqueur (Sçachant bien son ame estre telle) Dans luy, hors des enfers, appelle Megere, ou Tune ou Tautre sœur : Qui, pour le temps perdu, bourrelle D'heure en heure ce lâche cœur. Car voyant délayer la gloire De l'inique et faulse victoire. Et toutesfois s'y obtenant Crevé de voir perdre toute heure Propre à quelque queste plus seure^ Sans fin se rongean et gesnant : Mais tousjours l'amour la meilleure. Sans telle peine va peinant. Car encores que malheureuse, Fut telle poursuite amoureuse. Qui n'a pour son but que l'honneur : L'esprit frustré de son attente. En souffrant beaucoup, se contente A la fin d'avoir ce bon heur. Que de sa poursuite s'absente Et tout crime, et tout deshonneur.

AIR TROISIEME OR quant aux louanges, Maistresse, Que pour toy mesme à tous j'adresse, D'un chant diversement chanté. Sur tes beautez qui m'on sceu prendre :

ET AUTRES POESIES 131 Et quant aux plaintes que peut rendre
Mon cœur pris de telle beauté : De moy tu ne peux rien entendre, Qui hors
du vray soit inventé. Car puis que Theureuse journée En qui j'espère,
qu'Hyménée Nous joindra d'un sacré lien. Est le seul but de ma poursuite :
Il faut que ma chanson conduite Soit du tout selon le cœur mien. Qui toute
feinte a interdite De l'ardeur qu'il a d'estre tien. Si est-ce pourtant que sans
feindre, Sans trop louer, sans trop me plaindre, Pour la louange, je diray.
Que l'air, et les traits de ta face, Ton port, ton esprit, et ta grâce Que sans
cesse j'admireray. Par amour dans mon cœur efface Tout ce que jamais
j'admiray. Qu'ay-je, pour tes beaux yeux pourtraire. Des rayons du Soleil
affaire ? Ou qu'ay-je affaire de chercher L'albâtre, le corail, la rose L'or, les
perles, pour telle chose Aux autres beautez attacher : Si ce qu'en toy je me
propose M'est plus excellent et plus cher ?

132 LES AMOURS Diray-je après la peine dure Qu'estant absent
de toy j'endure En l'attente de mon seul bien ? Lequel si par quelque
inclémence Du Ciel, n'est tout tel que je pense. Ma vie pour morte je tien.
Or ta grand' grâce en ton absence, Tourne souvent ma peine en rien. Ainsi
qu'en rien je tourne encores La plainte que j'en ferois ores Contre l'aspre
longueur du tems. Que doncques le ciel équitable, En ta beauté tant
souhaitable Rende tous mes travaux contens : Faisant honte par l'amour
stable. Aux amours faux, ou inconstans. VI CHANSON POUR
RESPONDRE A CELLE DE RONSARD, QUI COMMENCE : Je suis
Amour le grand Maistre des Dieux (i) A MouR n'est point ce grand Dieu qui
sous soy Tient l'univers gouverné par sa loy : (i) Cette chanson est de 1565.
Sous ce titre : Le Trophée d'A~ mouTy la Comédie à Fontaine-'Bîeau, elle
fait partie du recueil de ^Mascarades, Combats et Cartels, etc., publié à
Paris, par G. Buon, 1565. La voici telle qu'on la peut lire dans cet ouvrage :

ET AUTRES POESIES I 33 Et qui enfant, anime, agite, enflame.
Ainsi qu'un corps, tout le ciel qui nous luit. Que par accords discordans il
conduit : Un corps si grand n'auroit si petite ame. Ce n'est célu y qui
premier-né, rendit Ordre et lumière au chaos qu'il fendit : Et qui depuis
hommes et Dieux maistrise. Un autre Dieu ce grand œuvre a basti, Et à son
vueil a seul assujeti Toute ame au ciel et en terre comprise. Je suis Amour,
le grand maître des dieux, Je suis celuy qui fait mouvoir les cieux, Je suis
celuy qui gouverne le monde, Qui, le premier hors de la masse esdos,
Donnay lumière et fendi[s] le chaos Dont fut basti ceste machine ronde.
Rien ne sauroit à mon arc résister, Rien ne pourroit mes flèches éviter, Et
enfant nu je fais tousjours la guerre ; Tout m'obéit : les oiseaux esmaillez. Et
de la mer les poissons escaillez. Et les mortels héritiers sur la terre. La paix,
la trêve et la guerre me plaist ; Du sang humain mon appétit se paist, Et
volontiers je m'abreuve de larmes ; Les plus hautains sont pris à mon lien,
Le corselet au soldat ne sert rien. Et le harnois ne défend les gendarmes. Je
tourne et change et renverse et desfais Ce que je veux, et puis je le refais, Et
de mon feu toute ame est échaufée ; Je suis de tout le seigneur et le roi ;
Rois et seigneurs vont captifs devant moi, Et de leurs coeurs je bastis mon
trophée. 12

134 LES AMOURS Premier ce Dieu (puis qu'il fait tout parfait)
L'obscur Chaos et confus n'auroit fait. Pour en tirer et l'ordre et la lumière :
S'il pouvoit tout de ses formes orner, Il peut à tout les matières donner,
Estant des deux seule cause première. Pour tel ouvrage, il luy falloit avoir
Non l'amour seul, mais l'infini sçavoir. De Jupiter le sceptre j*ay donté.
Jusqu'aux enfers j'ay Pluton surmonté, Et de Neptune ay blessé la poitrine.
De rien ne sert aux ondes la froideur, Que les tritons ne sentent mon ardeur.
Et que mon feu n'embrase la marine. La volupté, la jeunesse me suit ;
L'oisiveté en pompe me conduit ; Je suis aveugle et ay si bonne veue ; Je
suis enfant, et suis père des dieux, Foible et puissant, superbe et gracieux,
Et sans viser je frappe à l'impourveue. L'homme est de plomb, de rocher et
de bois, Qui n'a senti les traits de mon carquois ; Seul je le fais et courtois
et adestre ; Les cœurs sans moi languissent refroidis, Je les rends chauds,
animez et hardis. Et bref je suis de toute chose maistre. Qui ne me void au
monde ne void rien ; Je suis du monde et le mal et le bien, Je suis le doux et
l'amer tout ensemble, Je n'ay patron ny exemple que moy. Je suis mon tout,
ma puissance et ma loy. Et seulement à moi seul je ressemble.

ET AUTRES POESIES 135 La pourvoyance, et puissance infinie,
De tout l'idée, et aussi prompt l'effet Que la voix mesme : Amour donc en
ce fait N'est qu'un seul nœu de si grande harmonie. Encores c'est le premier
improprement Pour l'accordance et sans commencement : J'aimerois mieux
faire éternel le monde. Que faire un Dieu d'un seul effet divin, Tant qu'un
principe et suprême et sans fin On establíst d'une cause seconde. Amour
pourroit (si c'estoit quelque Dieu Naissant en nous, prenant au cœur son
lieu, Et de nos sens tirant sa nourriture) Estre un archer, dont nous
n'éviterions Le plaisant trait, et ne résisterions Au feu, qui prend de nostre
vueil pasture. Doncques tout nu ses guerres il feroit. Car sans nos sens force
aucune il n'auroit : Encor nous seuls ses dignes sujets sommes : Tous
animaux qu'on voit voler en l'air. Marcher sur terre, et nager dans la mer. Ne
sentant point cet amour propre aux hommes. Si nos désirs, dont sortent nos
amours. Sont tousjours joints aux sens et aux discours. Ce naturel qu'on voit
aux bestes estre. Ne peut (encor qu'il les vienne enflammer) Ce mesme
amour encontre elles armer. Qui par raisons de nos raisons est maistre.

136 LES AMOURS Sa paix, sa guerre, et sa trêve se sent. Selon
qu'il est, et selon qu'on consent. Ou qu'on résiste à ses forces couvertes. Son
feu caché dedans le fond du cœur, Faisant monter au cerveau sa vapeur,
Tient de nos pleurs les fontaines ouvertes. Il semble bien sans la vie
épargner. Dans nostre sang ses deux aisles baigner : Mais c'est souvent la
Haine son contraire. Qui s'acouplant à ce mutin petit. Soûle de sang son
meurdrier appétit. Sil est donc Dieu, Déesse il la faut faire. Par le dehors on
ne pare les coups De ce guerrier, qui combat dedans nous : Que servirait ou
rondache ou cuirace ? Nostre ennemi de nos armes armans, Flatans la playe,
et mesme nous charmans, Enflons encor de la honte l'audace. Bien que ce
mal ait fait diversement Mainte ruine, et maint grand changement. Il ne faut
pas en faire un Roy suprême Les Roys n'iroient dessous son joug captifs.
Au moins gesnez, pâlies, transis, chetifs. S'ils se pourvoyent faire Roys de
soy mesme. On pourroit bien un trophée dresser, De l'arc, des traits, dont il
vient nous blesser,

ET AUTRES POESIES I[^]J Et de la trousse et de la torche sienne :
Mais il ne faut que luy seul de nos cœurs, (Qui pour luy sont de soy mesmes vainqueurs) Approprier le trophée il se vienne. Outre que c'est une fable, des Dieux Qu'on feint en mer, et en terre, et aux cieux Et jusqu'au fond de l'enfer implacable : Quand ils seroyent, leurs amours seroyent saints, Fres-hauts, trespurs, de nul effort contraints : Tout Dieu se rend tousjours à soy semblable. Laisson lupin, Pluton, Neptune aussi. Mars et Phebus : comme cet Amour-ci N'a pas le vol si hautain et si roide, Qu'il aille au ciel, il ne descend en mer, Pour les Tritons et poissons faire aimer : Telle amour est trop stupide et trop froide. Et plus stupide encor l'homme seroit, Vray bois, vray roc, qui point ne sentiroit Cet amour propre à sa haute nature. Qui seulement comme aux bestes ne naist Du sens au corps, mais qui dedans nous est De nostre esprit la propre geniture. Bien que l'esprit de sa flame alumé En soit courtois, hardi, prompt, animé Il ne faut pas si grand maistre le feindre : Car plus souvent que nostre esprit ne doit Par nostre esprit maistriser on le voit, Mesme avec luy l'honnesteté s'éteindre. 13.

138 LES AMOURS VII FAUT-IL, Chanson, que je
desemprisonne Mon mal dans moy prisonnier si long temps ? Faut-il,
chanson, qu'ores par toy je donne L'air à ce feu, bourreau de tous mes sens ?
Faut-il restreindre aujourd'huy par mes plaintes La crainte, hélas ! qui les
tenoit estreintes ? Faut-il encore, ô, Chanson, que je pense Que tu peux bien
porter si loingmon dueil. En jouissant pour moy de la présence De celle,
hélas ! dont j'ay banni mon œil ? Te vantes-tu qu'en pouvant voir sa face, Tu
pourras voir d'elle sur moy la grâce ? Ainsi qu'on voit dessous les nuits plus
sombres Les voyageurs endurer mille ennuis : Ainsi qu'on voit souffrir là
bas les ombres Des pauvres morts aux infernales nuicts. Et comme au cul
des fosses plus obscures Les prisonniers souffrent cent peines dures. Depuis
le temps que j'ay senti retraire De moy les rais d'un flambeau nompareil :
Depuis le temps que j'ay laissé ma Claire, Dont la clarté sert d'un second
Soleil, Je sen[s] tel dueil, je sen[s] telles ténèbres. Que mes beaux jours ne
sont que nuicts funèbres.

ET AUTRES POESIES iSq Encor ceux là, qui sous la nuit
fourvoyent. Vont espérant de l'aube le retour : Encor ceux là, qui aux fosses
larmoyent. Espèrent voir de jour en jour le jour : Mais, las ! mon ame
errante et prisonnière N'ose espérer liberté né lumière. Ainsi des trois qui
sont tous misérables, Estans errans, ou captifs, ou damnez, Les deux ne sont
du tout à moy semblables, N'estans du tout d'espoir abandonnez : Reste le
tiers qui me semble de mesme, Puis que l'amour est un enfer extrême. Helas
! bons Dieux, faut-il que je condamne A tout jamais mon œil d'estre privé
De son objet ! faut-il que je le damne Avant qu'avoir tout moyen éprouvé !
Si mon forfait sans fin d'elle m'exile J'arracheray mon œil comme mutilé, (i)
Car sans voir Claire, un plaisir désirable A tout jamais luy seroit déplaisir.
Et me sautant estre tant misérable Des deux enfers j'aimerois mieux choisir
L'enfer dernier où la mort nous engoufre. Que mon enfer, qui sous l'amour
je souffre. fi) mutilé, pour mutilif estropié. N'aimerait-on pas mieux inu'
file, si ce dernier mot n'offrait une syllabe de plus.

140 LES AMOURS Si donc, ô Claire, ains o Clarté divine. Le mien forfait n'est fait pour t'offenser. Et si le temps, qui tout amour termine. Ne peut le mien tant seulement blesser : Si j'aime mieux mes deux enfers ensemble. Que faire rien qui déplaisir te semble : Appaise-toy et te montrant Déesse, Ainsi qu'on voit le grand Soleil des cieux Enluminer ta tourbe pécheresse. Tout aussi bien que les moins vicieux, Fay qu'en m'armant et luisant sur ma face De tel enfer un paradis se face. C'est fait, c'est fait, ô bien-heureux augure. Je voy à gauche un pigeon blanc voler, Signe d'amour : pendant qu'encor j'endure Un peu, chanson, pousse toy dedans l'air. Ton vol me soit et ton retour prospère, Autant qu'au vol de ce pigeon j'espère. VIII POUR LA DEFFENSE DE l'AMOUR (i) L ES vers des amans (O Amour) s'armans (i) Cette pièce étant fragmentaire dans les diverses éditions du poète, nous nous sommes cru autorisé à n'en publier qu'une partie, soit vingt strophes sur vingt-cinq que contient la version originale.

ET AUTRES POESIES I4Jt Contre toy de cris. De révolte, et
d'ire, Ne nous font que rire, Comme d'eux tu ris. Un qui sous ton nom
Enroulé, tient bon. Soldat vieil et fin. Fui toutes parblles De révoltes folles.
Et en craint la fin. Tel encor captif. Malade, ou chetif. Feint sa liberté. Et
par son langage Dément son visage. Ou sa pauvreté : Qui dedans tremblant.
En ce faux semblant. Sa vie sent bien Peu franche, peu saine. Peu riche, qui
traîne Son plus fort lien. Un vaincu, traîné. Enferré, gesné. Soit dans la
prison. Soit dans la galère. Captif, ou forcere. Perd crainte et raison :

14a LES AMOURS Ne pouvant tenir Son dur souvenir S'attaque
au geôlier, L'argousin irrite. Et en vain dépite Et chaine et colier : Mais se
repentant Soudain, et sentant Moquer par ces deux Sa colère éprise. Mal à
propos prise. Contre l'excez d'eux : Sans rien proffiter. Fors que
d'augmenter L'appréhension, Accroist par batûres, Outrages, navrûres. Son
affliction. Par les sangliers vieus Destrenchons épieus La pointe se voit
Souvent dédaignée Bien qu'en la seignée Entrée elle soit. Mais de quoy leur
sert Ce gros cœur, qui perd

ET AUTRES POESIES 14\$ Force avec le sang ? Leur double
deffence. Ne peut par nuisance Garentir leur flanc. Plus vont s'allumant.
Plus vont écumant, Voire tant plus fort Ils vont par secousse Poussans, plus
je pousse Dans leur corps la moru Tes traits de ferrez. Amour sont ferrez,
Ainsi que souloyent(i) Les flèches Angloises, Qui sur les Françoises,
Compagnes gréloyent. Lors avec soudain Mépris, et dédain. Qui sert
d'arracher La flèche sur l'heure. Si le fer demeure Dans l'os, dans la chair ?
Tel souvent médit, Déteste, et maudit (i) Du vieux mot souloir, avoir
coutume.

144 LES AMOURS Un, dont il dépend. Qui mesme en l'outrage.
Dedans son courage A merci se rend. Tel veult s'affronter. Charger,
surmonter. Comme brave il feint Quelqu'un trop plus roide Mais une peur
froide Au seul nom l'atteint. Toy Amour, de nous Pren[s] les vains courrous,
Et soudains mépris,* En mépris extrême, Sur nous par nous mesme,
Regaignant ton pris. Et puis que des cueurs Des plus forts vainqueurs.
Vainqueur tu te rends. De nos forces vaines (Sans que tu te peines) Plus
grand'force prens. Souvent on te suit, D'autant plus qu'on fuit : Et souvent tu
fais. Sur ceux qui s'ennuyent De ton joug, qu'ils fuyent. Redoubler ton fais.

ET AUTRES POESIES 146 Que craindre il te faut. Pour tout
aspre assaut Naissant des désirs 1 Qu'aimé tu dois estre, Pour Pheur que
font naistre Tes divers plaisirs ! Ainsi nostre cœur A l'amour, et peur. Est
estreint par toy : Quel haut pouvoir doncques Sur nos faits peut oncques
Avoir plus de loy ?... IX J'ay sans nulle occasion De chanter affection, Je
veux me plaire et ne puis Voir autour de moy qu'ennuis : Mon cœur tachant
d'enchanter, L'ennuy me force à chanter : Mais Tennuy se rend vainqueur
De mon chant et de mon cœur. Je sen[s] de mes maux le cours Egal au
cours de mes jours, Triste et seul je souffre é moy, Pour un qui m'est plus
que moy, 13

146 LES AMOURS Qui non plus que moy jamais N'eut de repos
ni de pais, Duquel pourtant l'heur et bien Peut tout seul faire le mien.
Mesmement le temps se voit Extrêmement triste et froid : Et qui pis est, de
ce tems Les misères que je sens, Viennent par indignitez Soties,
meschancetez. Plus que tous mes maux divers. Aigrir mon fiel et mes vers.
Si n'est-ce pas la façon D'une gaillarde chanson. Propre à chanter, à sonner,
A baller, et à donner Relâche à nos durs travaux. Que s'emplir de tous ces
maux. Qui l'ennuy n'esteindroyent pas, Ains luy serviroient d'appas. gi ne
voy-je proprement De mes chants autre argument, Qui s'abhorre toutesfols
De mon cœur et de ma vois : Quelque part que mon penser Diverti s'aille
adresser. Rien ne voit qui propre soit A ce que chanter il doit.

ET AUTRES POESIES I47 S'il pense à l'œuvre, à l'honneur Des
Dieux, de Christ, du Seigneur, Il trouve que c'est tout l'art, La couverture et
le fard Dont ce temps séditieux Masque son trouble odieux : Du bien on se
divertit. Qui en mal se convertit. D'avantage il n'est celui Qui n'en
remplisse aujourd'hui, Jusques aux plus vils faquins, Leurs chants, et
lourds, et mutins : Sans fin l'aureille on m'en ront : A ceux qui degoustez
sont. Comme moy, jamais ne plaist Ce qui trop commun nous est. Si je veux
chanter des Rois, Des meurs, des vertus, des lois, Le malheur nous remet là
D'estre aujourd'hui sans cela : Voulant chanter nos débats. Nos troubles et
nos combats. Ce seroit me plaire au sang Coulant de mon propre flanc. Si je
chante les grandeurs. Puis qu'elles ne sont qu'aux cœurs Vertueux, et grands,
et francs Non pas aux biens, ny aux rangs.

148 LES AMOURS Veu ce que sont nos François : En ce temps
pervers ma vois Ne piairoit, ains au rebours. Je ne chanterois qu'aux sourds.
Puis c'est un dur souvenir. Que voir ce qu'on doit tenir Tout le plus cher
entre nous. Se laisser presque de tous : Quant à chanter les grands biens,
Les rangs, faveurs, et moyens Des grands, soit tel argument Propre aux
flateurs seulement. Tout autant m'est n'avoir rien Qu'user comme ils font du
bien. En leurs hauts rangs je les voy Estre trop plus bas que moy : Je
dédaigne tous les heurs. Tous les moyens, et faveurs Naissans du hazard, et
non Du mérite et du renom, Si des vertus, qui aux Cours Ont maintenant
plus de cours : Comme de tout ignorer, Et nonobstant s'asseurer A donner
effrontément De tout un lourd jugement : Ou bien par mine vouloir Faire un
silence valoir :

ET AUTRES POÉSIES 149 De mesme façon morguer, Et de
mesme haranguer, Par tout en tout n'ayans qu'un Geste et jargon pour
chacun. Selon que différemment S'offre à leur courtoisement Masqué,
apparoistre accords, D'habit, de cœur et de corps : Jaqueter, et bouffonner.
Sur aulrui se patronner. Singes en dits, et en faits, Jusques au gestes
mauvais De ceux qui ont vogue et bruit. Car ses deux tous seuls on suit :
Estre à tous serf, toutesfois Se morguer en petits rois : Avancer le nez,
souffler Les plumes, sa voix enfler Et puis soudain, s'il le faut, La rabaisser
de bien haut, La radoucissant d'un ris Qu'on a tout exprez appris, Qui
souvent entre eux s'émeut Sans sçavoir qui les y meut. Car ce qui plaist, à
l'envi Est à tout propos, suivi. La Cour est sans juste choisis, Juste raison,
juste pois, 13.

150 LES AMOURS Qui pis est, sans amitié. Sans droit, sans foy,
sans pitié. Chacun à son proffit tend. Faisant trafique du vent. Le vent est
souvent loyer De celui qui employer Â voulu ses ans entiers A tels indignes
mestiers. Si est-ce que vivre ainsi Ce leur semble, c'est d'ici La vertu seule,
l'honneur, L'accortesse, et le bonheur. Toute leur vie et façon N'est point
propre à ma chanson. Soit pour flater les prisant, Ou soit en leur déplaisant,
Me déplaire en mon discours. En me les peignant si lour[d]s, Tant loing de
toute valeur. En n'estimant que la leur. Quant à chanter des secrets Que les
Romains et les Grecs, Ou mes discours plus gaillards, En tant et tant de
beaux arts M'ont peu sans cesse enseigner. Ils seroyent a dédaigner Estans
envers tous sans bruit, Estans envers moy sans fruit :

ET AUTRES POESIES 151 N'estoit que mon esprit tend De s'y
rendre seul content... (i) Obel œil, ô blanc tetin, Teint albastrin, Rouge
bouchette. Ja l'Aurore au teint vermeil Dans sa rosine charrette, Sortoit
avant le Soleil, Pour chasser la nuict fréchette. O bel œil... Le verdoyant
mois de May Plus propre à toute amourette, Rendoit tout esprit plus gay De
ce que plus il appelle. O bel œil... Le temps estoit frais et beau : Car lors le
Soleil nous jette De sa maison du Toreau, Une ardeur freche et doucette. O
bel œil... (i) Cette pièce est incomplète dans les diverses éditions de notre
auteur.

152 LES AMOURS Les bois, les champs et les prez Couverts de
verte herbelette, Estoyent par tout diaprez De mainte et mainte fleurette. O
bel oeil... L'amour à l'occasion De l'heure aux amans secrette, En mon
assignation . Me chassa hors ma chambrette. O bel œil... Tout le ciel
sembloit semé De mainte rose clairette Tout l'air estoit embasmé, Toute
voye verdelette. O bel œil... Des jeu[x] et des gais amours La bande gaye et
saffrette Avait ja fini les tours De sa dance sur l'herbette. O bel œil... Tout
autour de moy, je croy, Chacun d'eux tourne et volette. Tournant et menant
dans moy Mon ame a leur loy sujette. O bel œil...

ET AUTRES POESIES 153 Mon chemin estre plus court Cent et
cent fois je souhaite. Tant en ma mémoire court Le plaisir que je projette. O
bel oeil... Près du jardin suis venu, Où ma Déesse est seuiete. Et l'huis desja
bien cogneu Sans faire bruit je crocheté. O bel œil... Elle deslors
m'attendant, Escoutoit la chansonnette Du Rossignol, accordant Ses amours
de sa gorgette. O bel œil... Dans un cabinet bien verd. Que ja par mainte
branchette Le Jasmin avoit couvert De sa petite feuillette : O bel oeil... Je
trouve cet objet beau. Qui sur sa chair grasselette, N'avoit sous un long
manteau Qu'un cresse pour chemisette, O bel oeil...

154 LES AMOURS Son aise et sa crainte font Qu'un teint plus
rosin se jette Sur ses joues, sur son front. Lustre de blancheur si nette. O bel
oeil... Mais, ô Dieu, quel doux recueil Sa voix tremblante et foiblette M'a
fait avec son doux oeil. Forçant mon ame pauvrete. O bel œil... Dérober,
las, je me sens D'une force doucelette. Ma plus grand'force et mes sens, Et
rendre ma voix muette. O bel œil... Mon œil ravi s'éblouit En richesse si
parfaite. S'éblouit et s'égout D'un œil qui si bien le traite. O bel œil... Mon
cœur mon sang est saisi. Et mon ame toute attraitte Par l'ame d'elle, quasi
N'en peult faire sa retraitte. O bel œil...

ET AUTRES POESIES 155 Voyant ne pouvoir user De mon ame,
la recepte C'est de me mettre au baiser. Qui mon ame en fin rachepte. O bel
œil... Pressant et repressant fort Geste lèvres tendrelette, Avecques mon ame
en sort Son ame mignardelette. O bel œil... Seulement ne m'a repeu Sa levre
chaude et molette Mais tout cela que j'ay sçeu Baiser sur sa chair doucelette.
O bel œil .. J'ay cent fois baisé ce teint. Geste bouche vermeil lette, Get œil
qui tout astre esteint. Et l'une et l'autre pommette. O bel œil... Que de
rayons précieux, Mais que de coups de sagette Entrent en baisant ses yeux
Dans ma poitrine tendrette. O bel œil...

156 LES AMOURS Que d'autre riche thresor J'ay sur sa gorge
grassette Amassé, mais plus encor Sus sa double montagnette. O bel œil...
Que de roses, que de lis. De ma bouche trop folette Ay-je sur son teint
cueillis. En sa blancheur rougelette. O bel œil... Quel musc, et quel ambre
gris, Ay-je entre mainte perlette Dedans ses deux lèvres pris, Entr*ouvrant
sa bouchelette. O bel œil... Du reste je me tairay : Le Rossignol, la logette,
Les jeu[x] et les amours j'ay, Pour témoins d'amour bien faite. O bel œil, ô
blanc tetin. Teint albastrin, *. Rouge bouchette.

ET AUTRES POESIES iSj ELEGIES 1(1) JE suis parmi le
trouble et le soing, et Tapprest Dont un juste devoir rend ici chacun prest A
repousser l'erreur, qui renouvelle De nous, sur nous une guerre cruelle, Mais
je pourrois plustost, au moins si au besoin Se pou voit écarter de moy si
juste soin Mettre en oubli tout tel devoir de guerre, Pris pour mon Dieu,
pour mon Prince, et sa terre, Que le devoir extrême auquel Tamour
vainqueur A tellement pour toy soumis mon libre cœur. Qu'il faut durant
tous les soucis d'ici, Que toy sans fin sois son plus grand souci. Car
combien qu'au premier mon Païs et mon Roy, Et mon Dieu mesme étreigne
et requiers ma foy : Elle n'est point à ces trois plus astreinte Que je la sen[s]
s'estre à ton joug étreinte. Car pour semblable cause et par pareilles lois Tu
as pris dessus moy tel pouvoir que ces trois. En te faisant de mon ame sans
cesse Le seul séjour, la royne et la Déesse. Doncques non seulement de toy
se resouvient Mais bien en mon absence en toy mesme se tient : Elle te sert
comme royne, et encore Comme Déesse après son Dieu t'adore. (i) Dans les
diverses éditions des Œuvres et meslanges poétiques, cette pièce est
intitulée Cbans<m, 14

158 LES AMOURS Mais, las ! dans toy logée et sujette sans toy,
Mesme envers toi dévote, il faut pourtant qu'en soy Durant la guerre une
guerre elle voye. Dont pour loyer ta beauté la guerroyé. Et ne faut point
qu'Amour luy preste pour cela L'arc, la trousse, les traits ny le flambeau
qu'il a : Car contre moy d'incessables alarmes Elle me fait combatre de mes
armes. De l'œil, le sens subtil qui le premier reçoit Dans soy telle beauté
que pour objet il eut; Est celui-là qui dedans Tame mienne Assault ses sens
avec la raison sienne. Le soudain jugement que mon œil tout épris F[a]it
prendre à mon esprit, dans tes nœus déjà pris. Qui est pour vray, que grâce
et beauté telle Passoit en tout grâce et beauté mortelle. Est un fort
champion, qui sans fin retournant En Tassault, et dedans sans cesse
redonnant, Force cela, qu'en si roide rencontre Peut la raison opposer à
l'encontre. Puis l'appréhension qui par tel jugement Imagina dans soy l'objet
si vivement, Qu'elle engrava dans mon cœur, dans mon ame. Pour son
trophée une éternelle flame. Est celle qui encor par un droit bien acquis,
Veult sans cesse r* avoir le fort qu'elle a conquis, Si tant soit peu mon ame
et mon cœur ose Appréhender quelque contraire chose : Si tant soi peu le
loisir l'engourdit, Si tant soit peu la peur le refroidit. Ou si quelque autre
égard, plaisir, affaire. Le vient de trop par révolte distraire.

ET AUTRES POESIES iSq II MADAME, si jamais ma douce
liberté Dessous ta dure main esclave n'eust été. Si t'aimant seulement d'une
faulce apparence Je n'eusse esté captif ou vray sous ta puissance. Estant en
ton endroit feint et de double cœur. Plus tost que vray amy et loyal serviteur
: Et si sans me piquer et sans jamais me prendre. J'eusse voulu tacher
amoureuse te rendre. Toujours feignant beaucoup et n'aimant que fort peu.
Brûler dedans la glace, et glacer dans le feu. Ha I je serais encor bien-
heureux en ta grâce Comme j'estois avant que si fort je t'aimasse I Ou ne
serois à toy si fort assubjeti (i). Que je ne puisse prendre ailleurs autre parti
: Ains demeurant tousjours mon cœur en sa franchise. Sans que j'eusse esté
pris, je te tiendrois éprise. Mais d'autant que j'ay mis sans far[d], sans
fiction. En toy seule mon cœur et mon affection : D'autant que je me suis
d'un cœur trop volontaire Rendu à toy captif plus que n'est le forsaire. Et
que tu as cogneu que je n'avois en moy Autre espoir, autre amour, autre
désir qu'en toy. Tu as soudain de moy destourné ton courage. Et ce qui te
devoit encore davantage Esmouvoir à l'amour et ton cœur enflammer. Cela
t'a fait du tout délaisser à m'aimer. (i) Lire assubjetti.

160 LES AMOURS En toy, qui par avant m'estois si favorable,
J'ay veu un changement si bizarre et muable. Que de ton feu premier je n'ay
point apperçeu Rien que la cendre morte en la place du feu : Et ce qui t'a
ainsi légèrement changée. Ce dont tu t'es sentie estre plus outragée, Et ce
qu'à mon amour m'a fait un plus grand tort, Mest sinon mon amour trop
ardent et trop fort. Si je t'eusse porté l'amitié froide et lente, La tienne en
eust esté beaucoup plus violente, Si bien que sans aimer j'eusse aisément
acquis Ton amour, qu'en aimant acquérir je ne puis : Et si j'eusse voulu
dissimuler et feindre D'un cœur traistre et meschant, et d'un parler non
moindre, Je n'eusse esté de toy aimé tant seulement. Mais je t'eusse trompée
aussi bien aisément. Je sçay ce que l'on dit, je scay ce qu'il faut faire Pour
pouvoir laschement les courages attirer : Je sçay la sotte ruse, le langage
commun, Et les traits decevans desquels use un chacun : Qu'il ne faut que
jamais l'amant se passionne. Et que pour estre aimé il ne s'affectionne. Je
croy bien que cela peut entrer dans le cœur D'un lasche, d'un meschant, d'un
traistre et d'un trompeur ; Mais moy, qui ne suis né avec si meschante ame
Qui te voulois aimer et non tromper, ma Dame, Je pensois conserver ton
amour pour amour, Et non pour te brasser et faire un meschant tour. Et
croyois, en suivant la loy de la nature, Que l'amour de l'amour receust sa
nourriture. Mais quoy ? je ne te fu[s] jamais si odieux Qu'en ce temps (ô
bon Dieu I) que je t'aimais le mieux.

ET AUTRES POESIES 161 Je sçay que rien en moy ne t'a peu tant déplaire. Que tout ce que l'amour me contraignoit à faire : La peur, la jalousie et les mortels soupçons, Que tu nommois en toy si mauvaises façons, Qui te déplaisoyent tant, n'estoit-ce Tamour mesmes. Qui causoit en mon cœur ses furies extrêmes ? Et si je n'eusse esté d'amour espoinçonné. J'en avois bien raison : car desja toy légère Commençois à changer ta volonté première. Et si mal satisfaire à l'amour mutuel, Que tu n'avois plaisir qu'à me donner martel. Et si lors j'eusse esté quelque trompeur ou traistre, J'eusse bien fait semblant de rien n'y recognoistre : Mais me sentant ainsi moquer et outrager J'eusse espié le temps propre pour m'en vanger : Je ne l'ay pas voulu, et pour toute vengeance Je ne t'ay rien caché ny passé sous silence : Et t'ayant découvert mon amour librement, La crainte et le soupçon d'où venoit mon tourment. Je n'ay veu que l'amour et mon libre langage Que t'ayent hors de moy diverti le courage Et si c'estoit amour qui sans dissimuler Conduisoit mes façons, et me faisoit parler, Alors que ma façon t'a esté déplaisante. Mon amour t'a despieu sans far[d] trop violente : Car ma voi[x] et mon geste estoient tant seulement D'une si grand'amour l'organe et l'instrument. Donques pour bien aimer je suis hors de ta grâce ? Et donques mon amour de ton amour me chasse ? O destin malheureux l ô dure cruauté I Malheureux fut le jour que je vey ta beauté, 14.

102 LES AMOURS Malheureux fut le lieu de nostre
cognoissance, Et moi plus malheureux d'estre sous ta puissance. Car je ne
puis, Madame, ores me délier, • Je ne te puis laisser, je ne puis t'oublier, Et
maugré tes rigueurs cruelles et estranges. Je ne te puis changer, encor que tu
me changes : Il ne peut dans mon cueur entrer autre que toy. Et tousjours
solitaire à part je ramentoy (i) Tes gracieux propos, et le privé langage Que
tu tenois avant que changer de courage. Il me souvient encor du bien et du
bon heur Que j'avois tous les jours recevant ta faveur. Quand ta main me
serrant d'une estroite caresse. Me faisoit les sermens d'une sainte promesse
: Ou alors que ton bras, en gage de ta foy. Tant amoureusement s'étendois
dessus moy : Ou quand ton ris, ton œil, et tes lèvres vermeilles Doucement
me baisant me promettoient merveilles : Ou bien en ce tems là que je
chassois d'autour De toy ceux qui venoyent pour te faire l'amour. Ha l que
ne suis-je mort en ce tems là. Madame, Que nous estions tous deux espris
de mesme flame, N'estant pas moins aimé que j'estoisf amoureux. Ha ! que
je fusse mort content et bien-heureux I Je n'aurois veu au tems de ma
grand'esperance. De ton plus grand amour et plus grand'assurance. Ou plus
je devois estre en ta foy assuré, Un autre ami à moy si soudain préféré, Ny
je ne t'auroy veu d'un cueur parjure et traistre, A moy ton serviteur telle
faute commettre : (i) Du verbe ramentevoir, se souvenir.

ET AUTRES POESIES 163 O qui seroit celuy qui de ce souvenir
De point ne larmoyer se pourrait contenir ? Je dépîte le ciel, la fortune
cruelle. Le destin, et le sort, qui pour estre fideile M'ordonnent maintenant
d'endurer plus grand mal, Que si j'avois esté parjure et desloyal. Je dépîte
l'enfer, car il n'est pas possible De me faire souffrir un tourment plus
horrible, Pour le juste loyer d'un damnable forfait, Que celuy que je sens,
pour avoir satisfait Au devoir, à l'amour, et à ceste promesse Que je dois,
que je porte, et garde à ma maistresse : Il faut sans trouver foy en elle ny
amour Que je luy sois fidèle et l'aime sans séjour : Et que sans nul espoir de
recouvrer sa grâce. En ce cruel enfer ma jeunesse se passe. Sans pouvoir
relier ma disjointe moitié, Ny sans pouvoir ailleurs chercher d'autre amitié.

164 LES AMOURS ODE SUR LA DEVISE DE NŒU ET DE
FEU (1) QUAND ce grand Macedon laissa son Emathie Pour ranger sous sa
main Tune et l'autre partie De ce grand univers. Et borner les confins de sa
terre natale. En tous lieux où Titan sa sommité détaille Aux deux pôles divers
: Animé du désir des victoires futures. Et d'en estre assuré par la voix des
augures Et oracles des Dieux : Veit-le temple d*Hammon sur les chaudes
arènes De l'Egypte brûlante, outrepassant les plaines Des plus estranges
lieux. Il veit de Gordian la royale charrette. Qui estoit de son heur la fatale
prophète, Et le, nœu merveilleux : Nœu tellement fée (2) qu'il promettoit le
sceptre De l'opulente Asie à qui seroit le maistre De son tour cauteleux. (i)
Allusion à la devise de Claude Catherine de Clermont (veuve du baron
d'Annebault), épouse en secondes nocces d'Albert de Gondi, duc de Retz,
(Voyez la note de la p. 59). (2) Fée, qui a donné sa foi. On disait encore
feeîment, ou ftaUment, avec fidélité. \

ET AUTRES POESIES 165 Mais le fils de l'Olympe, impatient
d'attendre, De pouvoir de ce nœu les cordelles estendre. Fit que le coustelas
Termina le destin jusqu'à lors inutile. Tranchant le labyrinth' et la corde
subtile Du fâcheux entrelas. Estant le nœu defait, il peut aussi deffaire La
Persienne armée et les forces de Daire (i) Et de Pore (2) Indien, Poussant
outre le Tygre, outre Euphrate, outre Gange, Et outre banaïs la fameuse
louange Du Macédonien. Ce nœu refit depuis le Feuvre (3) qui martelle
Dans l'i^thnean fourneau la brûlante estincelle Du foudre rugissant :
Lorsque le Dieu guerrier de la belle Cyprine Pressoit l'ivoire blanc, le sein
et la poitrine. Sur le lict gémissant. Cupidon l'eut après, Cupidon qui en lie
Les cœurs des amoureux en sa douce folie. En sa foie douceur : (i) Lire, en
dépit de U rime, Darius. (2) Porus, roi indien vaincu et fait prisonnier par
Alexandre le Grand, vers Tan 327 avant Jésus-Christ. Il obtint les bonnes
grâces de son vainqueur qui alla, dit-on, jusqu'à le faire roi de toutes les
provinces qu'il avait, lui-même, conquises. (3) Fifvr^, ouvrier travaillant le
fer. Ici allusion à Vulcain.

166 LES AMOURS Et ce nœu est si fort, qui captifs les peut
rendre, Que pour les délier d'un second Alexandre Cesseroit la valeur : Nœu
qui tousjours est nœu, et pour croistre sa force Il le voulut douer d'une
nouvelle amorce. Et luy donner le Feu : Feu qui brûle sans cesse et ne se
peut esteindre. Ne pouvant toutefois avec la flamme atteindre Au Dédale du
Nœu. Serait-ce point ce Nœu qui te sert de devise ? Serait-ce point ce Feu
que ta cordelle attise ? Ouy^ mais autrement. Car la seule vertu est le Nœu
Gordien, Qui a ton ame sert d'un immortel lien Plein de contentement. Si le
Feu est d'amour, c'est d'un amour honeste. Amour qui est liée et du nœu et
du ceste D'une chaste Venus : Aussi ton nœu, ton Feu tousjours auront
durée, Tandis que Ton verra en la voûte etherée La clarté de Phebus.

POESIES DIVERSES CONTR'AMOURS — CONTRE
L'ARRIERE VENUS CONTRE LES MINISTRES DE LA NOUVELLE
OPINION PIECES DIVERSES

CONTR'AMOURS (i) I ous, o Dieux, qui à vous presque égalé
m'avez, Et qu'on feint comme moy serfs de la Cyprienne Et vous Avetes
amans, qui d'ardeur Delienne Vivans par mille morts vos ardeurs écrivez :
Vous esprits que la mort n'a point d'amour privez, Et qui encor au frais de
l'ombre Elysienne Rechantans par vos vers vostre flamme ancienne. De vos
pâlies moitez les ombres resuivez : (i) Jodelle avait écrit, sous ce titre, trois
cents sonnets. C'est ici tout ce qu'il en reste. Pasquier, dans ses T^herches
de la France (éd. citée), a rappelé en quelques lignes curieuses l'origine de
ces vers : « Il (Jodelle) estoit, dit-il, d'un esprit sourcilleux, et voyant que
tous les autres Poètes s'adonnoient à la célébration de leurs Dames, luy par
un privilège spécial, voulut faire un livre qu'il intitula Contr' amours^e en
haine d'une Dame qu'il avoit autresfois affectionnée... » 15

lyO LES AMOURS Si quelquesfois ces vers jusques au ciel
arrivent, Si pour jamais ces vers en nostre monde vivent, Et que jusqu'aux
enfers descende ma fureur. Appréhendez combien ma haine est équitable,
Faites que de ma faulte ennemie exécration Sans fin le Ciel, la Terre, et
TE enfer ait horreur. II O Toy qui as et pour mère et pour père. De Jupiter le
saint chef, et qui fais Quand il te plaist, et la guerre et la paix. Si je suis
tien, si seul je te révère, Et si pour toy je dépité la mère Du faux Amour, qui
de feux, et de traits De paix, de guerre, et rigueurs, et attraites Tachoit
plonger ton Poëte en misère, Vien[s], vien[s] ici, si venger tu me veux. De
ta Gorgone éprein[s] (i^ moy les cheveux. De tes Dragons Torde panse
pressure : Enyvres moy du fleuve neuf fois tors, Fay-moy vomir contre une,
telle ordure, Qui plus en cache et en Tame et au corps. (i) du verbe
epreindre, serrer, presser.

ET AUTRES POESIES I7I III DÈS que ce Dieu sous qui la
lourde masse, De ce grand Tout brouillé s'écartela. Les cieux plus hauts
clairement étoila. Et d'animaulx remplit la terre basse : Et dès que l'homme
au portrait de sa face Heureusement sur la terre il moula, Duquel Tesprit
presqu'au sien égala, Heurant ainsi sa plus prochaine race : Helas I ce Dieu,
hélas ! ce Dieu vit bien Qu'il deviendrait cet homme terrien. Qui plus en
plus son intellect surhausse. Donc tout soudain la Femme va bastir. Pour
asservir l'homme et l'anéantir Au faux cuider (i) d'une volupté faulse. IV JE
m'étoy retiré du peuple, et solitaire Je tachoy tous les jours de jouir
sainctement Des célestes vertus, que jadis justement Jupiter retira des yeux
du populaire. Ja les unes venoyent devers moy se retraire. Les autres
j'appelloy de moment en moment Quand l'amour traisire hélas I (las trop
fatalement) Ce fut, ô ma Pandore, en mall'heure me plaie : {i) Au faux
penser.,.

172 LES AMOURS Je vy, je vins, je prins, mais m'assurant ton vaisseau, Tu vins lâcher sur moy un esquadron nouveau De vices monstrueux, qui mes vertus m'emblèrent. (i) Ha! si les Dieux ont fait pour mesme cruauté Deux Pandores, au moins que n'as-tu la beauté. Puis que de tout leur beau la première ils comblèrent ! MYRRHE bruloit jadis d'une flamme enragée. Osant souiller au lict la place maternelle : . Scylle jadis tondant la teste paternelle, Avoit bien l'amour vraye en trahison changée. Arachne ayant des Arts la Déesse outragée, Enfloit bien son gros fiel d'une fierté rebelle : Gorgon s'horribla bien quand sa teste tant belle Se vit de noirs serpens en lieu de poil chargée : Medée employa trop ses charmes, et ses herbes, Quand brûlant Creon, Creuse, et leurs palais superbes. Vengea sur eux la foy par Jason mal gardée Mais tu es cent fois plus, sur ton point de vieillesse. Pute, traîtresse, fiere, horrible, et charmeresse. Que Myrrhe, Scylle, Arachne, et Méduse, et Medée. (i) du verbe eniblery emhlayer, et même emblaver, être occupé de soins divers. On comprend l'image du poète.

ET AUTRES POESIES lyS VI Otraistres vers, trop traistres
contre moy. Qui souffle en vous une immortelle vie, Vous m'apastez et
croissez mon envie. Me déguisant tout ce que j'apperçoy. Je ne voy rien
dedans elle pourquoy A Taimer tant ma rage me convie : Mais nonobstant
ma pauvre ame asservie Ne me la feint telle que je la voy. C'est donc par
vous, c'est par vous traistres carmes (i). Qui me liez moy mesme dans mes
charmes. Vous son seul fard, vous son seul ornement, Ja si long temps
faisant d'un Diable un Ange, Vous m'ouvrez l'œil en l'injuste louange. Et
m'aveuglez en l'injuste tourment. VII COMBIEN de fois mes vers ont-ils
doré Ces cheveux noirs dignes d'une Méduse ? Combien de fois ce teint
noir qui m'amuse, Ay-je de lis et roses coloré ? Combien ce front de rides
labouré Ay-je aplani ? et quel a fait ma Muse Ce gros sourcil, où folle elle
s'abuse, Ayant sur luy l'arc d'amour figuré ? (i) tourments. iS

174 LES AMOURS Quel ay-je fait son œil se renfonçant ? Quel
ay-je fait son grand nez rougissant ? Quelle sa bouche, et ses noires dents
quelles ? Quel ay-je fait le reste de ce corps ? Qui, me sentant endurer mille
morts, Vivoit heureux de mes peines mortelles.

ET AUTRES POESIES IJS CONTRE L'A[R]RIERE VENUS (i)
PUISQUE tu veux qu'ici ta sainte ardeur, ô Muse, A détester une orde et
sale ardeur s'amuse, Dont i'inf[c]te vapeur peut presque empuantir L'odeur
du feu qu'en moy tu fais du Ciel sortir. Il faut que dans ces vers ta âame
éclaire en sorte. Qu'elle rende en la fin l'énorme flamme morte, Qui d'un
prodigieux et stygien flambeau Tache amoindrir l'amour, l'autre feu clair et
beau. Et qui honte du ciel, des Dieux, et d'Amour mesme, Devoit
d'abhorrement et contre-cœur extrême Nous faire oster le feu qui de l'Amour
nous vient. Par qui. Nature ici nostre genre entretient : Ains d'erreur, de
hideur, et d'horreur devoit faire Perdre aux lambeaux du ciel leur lumière
ordinaire. Faire aux Dieux retirer la flamme d'entre nous. Qu'apporta
Promethée aux usages de tous : Faire plus qu'un repas de Thyeste en arrière
Aux chevaux du Soleil rebrousser leur carrière, (i) Cette pièce fragmentaire
« que l'auteur pour sa maladie ne peut parfaire » équivaut aux plus
violentes satires de la Cour des Valois. Elle a fait l'objet d'un injurieux
commentaire de l'Etoile que nous croyons inutile de rapporter ici, ce dernier
n'ayant veu, en Jodelle, qu'un poète a le plus vilain et lascif de tous » sans
cesse employé par Charles IX a faire l'éloge de la Sodomie du feu roi.

176 LES AMOURS Et nous priver en fin de la flame du jour.
Nous frustrant des effets du flamboyant Amour, Qui premier éciaircit la
masse ténébreuse. Plein donc d'un ardent fiel contre l'ardeur hideuse,
Mesme ayant commence par tant de feu[x] divers. Je veux que de feu
mesme apparaissent mes vers. Afin que si la France à tel monstre pardonne.
Avant qu'en tant de chefs serpentins il foisonne. S'il ne doit que par feu
comme l'Hydre périr. Sauvé du feu public vienne en mon feu mourir. Jamais
ne fut assez en son vray los tenue Ny pratiquée au vray, ny mesme au vray
cogneuë D'amour la claire torchi, et ce noir brandon ci Ne peut estre aborré,
ne peut estre obscurci D'une exécution, qui assez pour luy vaille. Puisque
contre les loix de nature il bataille. Si tout bien de Nature est sur tous bien
sacré, Tout mal contre elle soit sur tous maux exécré : Quoy que je couvre
ou monstre Amour, jamais n'appaise Au foyer de mon cœur l'aspre et
l'occulte braise. Dont l'effort plus contraint se rend d'autant plus chaud : Et
comme ces Démons qui sont du rang plus haut. Et qu'on croit dans le feu
dernier élément vivre. Mon esprit, qui leur haut naturel semble suivre,
Deust-il sentir son corps, consumer peu à peu, Brûlant d'amour ne peut
vivre ailleurs qu'en son feu. * La flame aux cieux volant, vient des cieux, et
nostre ame Est plus céleste alors qu'elle enclost plus de flame : Mais comme
je me laisse à toute heure attiser Tel foyer qui prochain vient mon ame
embraser,

ET AUTRES POESIES 177 Aimant mesme un amour, qui agréant
moleste : Cet autre amour contraire à l'amour je déteste. Je hay, je fui,
j'aborre une Riere-Venus, Dont les feus puis naguère en France sont connus.
Car le brandon qu'un cœur sous nostre Amour endure S'allume dans le ciel
de flame haute et pure, Celle, comme je croy, que peut avoir aux cieux Pour
les Dieux et pour nous le seul œil de tous yeux : Le ciel, le feu. Pair, Teau,
la terre, et ce qui mesme Ou dans nostre bas Globe ou dans tout rond
suprême. Discourt et sent et croist, fait hommage au brandon D'amour, et ce
grand Tout n'est rien sans Cupidon, Qui seul fait et repare et maintient ce
qu'enserre En soy le ciel, le feu, l'air, et Tonde, et la terre. Au rebours du
brandon horriblement infet. Qui ne fait aucun œuvre issu de son effet. De
Nature la haine et l'outrage exécration : D'autant qu'à celuy-là, de Megere
semblable. Il s'allume là-bas aux brandons inhumains, Fumeu[x], puans,
sanglans, dont s'horriblent les mains Des sœurs, qui pour cheveux sur leur
chef amoncelent Leurs hideux couleureau[x], et qui tantost bourrelent Les
coupables esprits de ces serpens rongeurs. Arrachez d'un tel poil, ou de ces
feu[x] vengeurs, Qui un poison de rage et puanteur font prendre Au brandon
qu'Amour faux dessus eux fait épandre : C'est pourquoy son effet des faux
cœurs enchanteur, Leur fait d'une orde rage aimer la puanteur. Lâche et
vilain se voit le désir qui endure Son contentement propre, avoit pour but
l'ordure, Et que cela qui mesme au contentement sort,

178 LES AMOURS Doive avecques Tordure aller au lieu plus ord. Qui telle Venus monstre estre d'embas issue^ Puis qu'au fond de la terre elle est encor receue. Que donc TAmour hautain mette en cendre mon cœur. Non pas une infernalle et furialle ardeur. Comme maint oisillon approchant d'avantage L'ardent Soleil, son chant en son chaud encourage : Comme un Grillon nocturne est au chant enflammé. Tant plus il sent au soir son foyer allumé : Et comme la Cygale au fort de l'Esté chante Tant plus la chaleur est, et brûlante et séchante : Sur mes heurs malheureux, sur mes gayer douleurs. Je say maint chant divers au milieu des chaleurs, Et sans fin pour l'amour, qui ses cruels alarmes Refreschit dans mon cœur, je pren[s] mesme les armes Deffendant mon tyran : mais ne pouvant aimer L'autre amour, contre luy je veux mes chants armer De plus fort en plus fort. Car tout bon cœur ne souffre Ce feu, non plus qu'un feu se dégorgeant du souffre Que la bouche du mont Sicilien rendroit Alors que plus de souffre en son ventre fondroit : Non plus que des serpens chaque espèce prochaine Du Basilic, ne peut endurer son haleine. De l'haleine et non pas du regard, comme on feint. Ce royal serpenteau la vie en eux esteint. Non plus que l'air sortant des mares croupissantes Ou l'air plus corrompu des cloaques puantes : Non plus que la fumée emmi les champs sortant D'un feu fait de toute herbe et tout bois mal sentant. Ou ces fortes vapeurs par médecine extraites Des drogues que l'on trouve entre autres plus infetes :

ET AUTRES POESIES 179 Non plus que des serpens plus chauds
et plus vilains, Les repaires qui sont d'estrange odeur tous pleins. Ou des
porcs engressez le tet plus ordinaire, Ou d'autres animaux plus puants le
repaire : Et non plus qu'un amas charongneux de ces corps. Soit d'animaux
puants, ou soit de serpents morts. Horreur mesme aux oiseaux et bestes
carnacieres ; Ne peut estre enduré par les plus charongnieres. Mesme à fin
qu'en laissant toutes autres senteurs. J'approprie à tel fait ses propres
puanteurs, Non plus que cela mesme en qui souvent se souille Ce crime, qui
l'ordure aime, recherche et fouille De fort près, et long temps ne peut estre
souffert D'un, qui par punaisie, au moins tel sens ne perd. « L'ame, aimant
les vertus, abomine le crime « Plus qu'un bon nez l'odeur ne rejette ou
estime. » Si donc tel monstrueu[x] et sale échauffement Hors mon ame
amoureuse encor plus ardemment Par un beau contre-feu de mon amour se
chasse. Qu'ardemment mon amour par elle ne s'embrasse : Il faut bien que
mon chant, puis qu'en ces vers tousjours J'oppose l'amour nostre aux
monstrueux amours. Face prendre à tous ceuxqui hayent telle peste. Un si
grief contre-cœur du mal que je déteste, Qu'il puisse encor passer la pitié, la
faveur, La juste bien vueillance et l'ardente ferveur. Qu'en écrivant d'amour
je veux graver en celle. Qui fait, qui sçait mon feu, qu'en découvrant je celé.
En ceci je l'implore, elle qui juste doit Par pitié bienheurer ma ferveur,
qu'elle voit

180 LES AMOURS Si bien à la chaleur de ma vie estre estainte,
Que Tune en moy ne peut se voir sans l'autre esteinte : Si bien qu'un tel
tortu se croisant, se laçant De cent nœus, et dans Tair en ma mort se
haussant, Fera voir tout d'un coup mon amour et ma vie En deux pointes de
feu jusques au ciel ravie. Je voudrais qu'en voyant bouillir mon fiel si fort.
Contre un forfait, qui fait aux Dames tant de tort. Et qui peut mesme faire
aux François de nostre âge Trop plus qu'à la Nature et aux Dames d'outrage,
Elle vint tout ensemble ici favoriser Ce qui peut et mon fiel et mon cœur
attiser, Mon fiel tout plein de haine encontre ceci forte. Mon cœur tout plein
d'amour qu'immortel je luy porte, Et qu'avec moy jurant en mon mesme
dessein. Elle fist plus que moy, qui suis de courroux plein : Si bien qu'en se
joignant aux Déesses plus belles, Se voilans de ces noms Dames ou
Damoyelles, Elle fist que chacune usast du haut pouvoir Qu'on leur voit
contre nous en nostre amour avoir : Au moins si leur bel œil et leur pudique
oreille Pouvoient ouir et voir ceste horreur nompareille. Par l'éclat de leurs
yeux qui peut mesme eclai[i]rcir Tous les cieux, et d'éclairs toute flame
obscurcir. Ravir soudain du ciel des Dieux l'ame immortelle, Et des
humains porter au ciel l'ame mortelle. Forcer mesme aux enfers Pluton de
les aimer : Pour amortir ce feu qui nous vient diffamer, Elles viendroyent
estam justement irritées. Et dans ces vers encor par mon ire excitées,
Esteindre telle rage : en faisant par beautez

ET AUTRES POESIES 181 Tel obscur brillement céder à leurs
clartez, Voire armant pour chassez telles forceneries, Au ciel, terre et enfers,
Dieux, et Rois, et Furies. Mesme aux premiers arrests par leur grandeur
donnez Contre ceux qu'on verroit du crime soupçonnez. Elles les
priveroyent pour jamais d'avoir place En leurs yeux, en leur cœur, en leur
mémoire et grâce. Tant qu'elles, que l'on croit de Nature l'honneur. De son
beau le plus beau, l'heur plus grand de son heur. De Nature les fleurs, et
plus dignes richesses. De Nature par moy se feissent vengeresses : Mais
elles ne voudroyent, honteuses en ceci. Entendre le seul nom de ceste
hideur ci. Tout François vraiment noble, à qui la force grande Des Dames et
d'Amour par son vray sens commande. Du nom et plus du fait prendra, ce
croy-je, horreur, Sans me lire et sans prendre en mes fureurs fureur : Moy
mesme je ne puis dans un tel chant me plaire, Qu'a bon droit et pour bien je
suis contraint parfaire Sans peine et sans plaisir. Souvent l'aspre courroux
Maint discours prompt et haut peut pousser hors de nous. La prestesse à
Phebus quand ce Dieu la possède, Par force à la fureur de ses oracles cède :
Elle sent en sa langue un forcé moquement, Changement en son corps,
nouveau transportement En son esprit prophète, en sa poitrine enfleure. En
sa face, en ses yeux mesme, en sa cheveleure, Palleur, terreur, mesJange, et
sans aucun plaisir Met hors ce qui luy vient esprit et corps saisir. C'est
malheureux sujet que de voir ou d'entendre, z6

182 LES AMOURS D'écrire ou de parler, ce qui l'horreur engendre. Tout ord et vilain vice en soy tousjours a eu Deplaisance estant dit, et croissance estant teu. Quand l'instinct de l'Amour ranimant dans moy mesme L'autre ardeur de chanter l'embrasement extrême, M'offre ainsi double feu : l'un dont l'amour nous ard. L'autre dont Apollon nous échauffe en son art. Faisant au feu premier si vive clarté rendre Qu'il puisse après la mort éclairer nostre cendre, Je m'égaye en ces feu[x], bien qu'ils m'aillent brûlant. Comme sur le mont d'Oete un grand Hercule allant Par brulement au ciel, lors qu'une flame telle Purgeant sa chair divine eust brûlé sa mortelle : Ou comme cet oiseau, qui pour renouveler Sa vie vient soymesme après mil ans brûler. Car telle ardeur d'amour qui aux grands cœurs vient naistrCj Rencontrant l'autre ardeur chasse le mortel estre, Nous porte dans le ciel, gagnant par un tourment L'éternité qui sort d'un hardi brulement, Tant que de nostre cendre à la mort asservie. De siècle en siècle on voit renouveler la vie. Qui se rend par pareil et perpétuel cours De mémoire aux deux noms, aux vers, et aux amours : Ce qu'attendre je puis, non ceux dont on decœuvre Avant la mort mourir les vers, l'amour et l'œuvre. Bien qu'ils se vantent tous, singes de hauts esprits. D'éterniser leur nom, leur Dame et leurs escrits : Ce cher loyer des Dieux, de Nature, et des Astres N'est pas pour les labeurs des mal-nez poëtaستres. Moy donc estant épris de ces deux divins feu[x]. Je donne à l'heure un stile aux vers tel que je veu[x],

ET AUTRES POESIES 183

Pouvant tourner ma Muse ep mainte
et mainte forme. Comme quand un Prothée en cent façons se forme,
Comme Achelois sentant l'effort Herculean, Comme Thetis fuyant l'autre
effort Pelean. L'ample sujet d'amour presque enclost toute chose, Que tout
autre sujet à nos discours propose : Luy des Dieux premier né, nous fait
parler des Dieux, Rechercher leur substance et compasser les cieux
S'accordans par luy seul, tellement que sans peine Là haut de cercle en
cercle un haut sens il pourmeine. Pour commencer l'essence et les cours et
les rangs Des astres arrestez, et des astres errans : Luy qui est tout flambant
et nostre flame eguise. Nous porte dans la fiame après les cieux assise Au
plus haut de son monde, et luy seul inspîr'ant L'air, que nous respirons, en
l'air nous va tirant Puis sur toutes les mers nous dresse un navigage. Où
souvent nostre espoir par luy souffre un naufrage. Il rompt son vol et vient
sur terre se ficher. Pour dedans et dehors la flame rechercher : Soit tel qu'on
feint ou non, proffitable est la feinte Par qui presque de tout la science est
atlainte. Luy donc qu'on fait aussi de toute vie autheur, Comme on le feint
aussi l'autheur et le moteur, Fait que l'aigu discours sous sa guide decœuvre
De Nature tout art, toute cause, et tout œuvre. Toute matière et forme, et
donne tant d'objets. Fait prendre un divers stile en si divers sujets.

184 LES AMOURS CONTRE LES MINISTRES DE LA
NOUVELLE OPINION (I) I NE m'est-ce assez, hélas ! puis qu'il faut
commencer Par regret sur un temps plein de regrets, ma plainte. De voir par
faction nouvelle injuste et feinte, L'usage antique et droite et vraie
s'effacer ? Voir tel erreur sans choix et sans poi[x] s'embrasser Par pique, ou
dol, ou foy légèrement étreinte. Et voir la foy, la loy, l'amour, la juste
crainte, Presqu'avec tout Testât des François renverser ? Voir les champs, les
citez, de leur Roy plus voisines. Pleines de sang, de feu[x], de vols, et de
ruines, Qu'on couvre à faux du nom tant de Dieu que du Roy ? Sans voir,
las ! que desja par deux fois sur sa teste, La France ayant bien peu prévoir
telle tempeste. Sans remède et sans yeux l'attende ainsi sur soy. (i) Dans les
éditions complètes du poète, ces sonnets sont au nombre de trente-six. Aussi
avons-nous fait un choix. C'est probablement à propos de ces vers,
d'expression satyrique, que les auteurs protestants accusèrent Jodelle d'avoir
été corrompu par argent pour déchirer la mémoire de leurs coreligionnaires
persécutés. (Voyez les Mesmoires de V Estât de France sous Charles /X,
etc.)

ET AUTRES POESIES 185 II CE qui devoit le plus découvrir
telles rages. Ce qui devoit devant, après et à jamais Contre les faux desseins
de ces gens, et leurs faits, Animer nos conseils, nos escrits, nos courages,
Sont les Prétextes feints, les faux et sots langages Des Ministres leurs chefs,
impudents, contrefaits, Seurs du martel des leurs, et qui hayans la pais
Cachent du faux désir d'icelle leurs orages. Qu'ores on voye au moins
comme ils sçavent piper. Qui crevans d'avoir veu de leurs mains échapper
Leur Roy par les chemins lui tachant faire outrage. Le faisans assiéger
dans Paris, cottiser (i) Ses sujets, ses moulins brûler, ses ponts briser. Crient
que cest en humble et vraye obéissance. III QuoY que ces éhontez, qui n'ont
eu leurs pareils En ce monde, ayent dit que pour sauver leurs testes. De
leurs chefs s'assembloient les forces toujours prestes. Et qu'ils n'ignoroient
point de Marcel les conseils : Ils en sont démentis par les longs appareils.
Par mémoires trouvez, par mille autres enquestes, Que l'on peut faire au
vray, par toutes sourdes questes, Achapts, amas, traffics, et complots
nompareils. (i) Cottiser, meurtrir. i6.

186 LES AMOURS Je Tay tousjours senti, car telle humeur
couverte Ne pouvant pas faillir d'être à mes sens ouverte : Mais m'amusant
sans fin contre ces Antechrists, Aux points de leur doctrine et fausse et
obstinée, Je laissois là leurs faits ! aussi la secte née D'écrits, ne peut mourir
jamais que par écrits. IV OUE t*ont (ô Dieu 1) meffait, ou ma France, ou
mon Prince Que t'a meffait encor la mesme pitié, Questant util' en tout,
inutil' j'aye esté Au secours de lafoy, du Roy, de la province ? Car encor que
souvent maint labeur j'entreprinse Bien conçu, bien conduit, et ja
presqu'enfanté. Il falloit par rencontre estrange, ou nouveauté De sujet,
qu'entre-rompre à tous coups je le vinse. Mais que t'a mon corps mesme à
point nommé forfait, Qu'estant contraint changer les parolles au fait. Les
livres aux harnois, les plumes aux pistolles. Prisonnier dans un lict je sois
arreste lors ? Au moins si tel devoir tu veux oster au corps, Fay vaincre
l'ame et pren[s] victoire en ses parolles.

ET AUTRES POESIES 187 JE ne crains pas que Dieu, le sçavoir, la vertu. Laissent vaincre Satan, l'ignorance, et le vice, Ny qu'en tout soit Testât, le repos, la police. Par faux sujets, par trouble, et desordre abbatu : Que ce qui stable estoit, grand, et bon, combatu Soit par légèreté, petitesse, et malice : Que de Thabit du bien, de simplesse et justice. Le mal, le dol, le tort, soit long temps revestu. Mais je crains qu'un desastre et honte et playe cède (O Dieu 1) trop tard à l'heur, à l'honneur, au remède. Quand le rebelle (ô Dieu !) l'heretic, l'estranger. Auront mangé mon Roy, mon Eglise et ma France. Haste-nous donc le jour, le sens, l'obéissance, Pour de leur nuit, furie, et mépris nous venger. VI JE hay qu'estans tous presque arrachez de dedans L'escole pedantesque, ou le cloistre, qu'en haine Extrême ils ont, leur face et leur façon soit pleine Du pis qu'ayent en eux les moynes, les pedans. Je hay que telle iumeur les rende en tout ardans. Bien qu'ils soyent déguisez d'une attrempance(i) vaine. Plus qu'un crapaud crevans d'une enflure vilaine. Plus qu'un chien plein de rage, ecumans et mordans. (i) Mot désuet qui signifiait encore au xvi* siècle, une certaine modération du feu de la passion.

188 LES AMOURS Je hay qu'ils rendent tels au soustien de leurs songes Les leurs, voire au soustien de tous nouveau [x] mensonges : Mais je hay plus ceci que quand on les reprend, Outrageant, menaçant leurs doctes adversaires, Ains se faisans Dieu mesmes, estans à Dieu contraires. Ne vont criant sinon qu'à Dieu, mesme on se prend. VII UN fort et seur esprit se renforce et soulage Tant plus son sort jaloux luy présente d'assaux. Comme on feint qu'un Hercule en ses divers travaux Contre Taspre rencueur de Junon s'encourage. Les maux que contre moy de ces maistres l'outrage Pourroit brasser de soy, de leurs meurtriers loyaux Les aguets, ny l'effroy de nos publiques maux, Ny mes malheurs n'ont peu mordre sur mon courage : Qu'estant sains et dispos, jusques au bandement Entrer de tous mes nerfs, jusqu'à l'épanchement. Dernier de tout mon sang, jusqu'au soupir extrême. Je n'y vueille ce corps et ceste ame opposer. Et sur tous, qui plus est, toute l'ame épuiser. Pour sauver contre eux tous le sauveur de nous mesmes.

ET AUTRES POESIES 189 Vîll TOUT mon regret n'est pas que
ta durable Eglise, (O Christ 1) soit dissipée en nostre France ainsi, Je ne
 plains pas encor tant seulement qu*ici Ton règne pacifique et ton nom Ton
 méprise, Mais je plains que la France abolit ou déguise Outre la pitié, toute
 autre forme aussi Requise en tout estât : je plains que ce temps ci Toute
 autre gent Chrestienne, ainsi que nous, divise : Tant que ce mal par qui nous
 sommes desunis. Nous rend de tant de maux comme à bon droit punis, Par
 nos vices l'amour qu'envers toy tu commandes, Mesmement tout amour
 d'entre nous estoit mort : Tu fais donc à propos que haine et que discord
 Soyent de l'amour estaint les sanglantes amendes. IX DES nations que
 Christ à son saint nom soubmet. Je tairay chasque ver naturel qui les pique.
 Bien que ma Muse soit quelquefois satyrique, Un fiel pourtant trop aspre en
 ses vers ne permet : Elle aux yeux d'un lourd peuple yvrongne ne remet,
 Qu'il noyé toutes loix dans Torde loy Bacchique : Elle se taist du peuple et
 feint et impudique. Du peuple enflé le nom et du mutin s'omet :

igO LES AMOURS Mais je diray (j'en veux au peuple que plus j'aime) Que Tenvie aux François par nature est extrême, De là sort ce discord, nostre fatal poison : Par là le docte est fol, le vertueux inique. Le doux prince est tyran, mais las ! maint jeu tragique Commençant par envie achevé en trahison. X IL faut qu'un cours du ciel estrangement contraire Au climat de la Gaule, et qui oncques, je croy. Autre part ne s'est veu tel qu'au vray je le voy, Vienne en nos faits ainsi qu'en un jouet se plaire. Tout cek que chasque estât veut et doit et croit faire. Se fait mesme au rebours : quand on pense du Roy Retrencher la despence, on voit venir dequoy Rengager, rembrouiller, déplorer son affaire : Plus la noblesse veut mesnager, plus se croist Par pompe son fardeau : mainte grandeur décroist Voire et se fait vilaine, en pensant faire gloire D'avarice et d'acquest : plus se croist la foison D'officiers et d'edicts, moins se fait de raison : Plus de Dieu l'on dispute, et moins l'on en fait croire.

ET AUTRES POESIES IQI UE de ce siècle horrible on me
peigne un tableau, Par ordre y ordonnant Testrange mommerie OÙ tout vice,
tout crime, erreur, peste, furie. De son contraire ait pris le masque et le
manteau. Q Aux peuples et aux Rois dessous maint faux flambeau Qui les
yeux éblouit et les cœurs enfurie. Soit de ces masques faux Tenorme
tromperie Conduite, et pour moumon (i) porte à tous un bandeau :
L'injustice prendra le beau masque d*Astrée, En science sera Tignorance
accoustrée. Sous le masque de Christ, d'Humblesse et Charité, Satan,
ambition, sédition félonne Marcheront, et n'estoit la chance que Dieu donne
Leurs faux dez piperoyent tout heur et vérité. .;;^, XII JE sçay que mille
escrits, l'apparence du vray. Les passages dejointes, Tardeur de contredire,
L'amour des nouveautez avec excuse attire Maint et maint à ces gens
desquels j'ai fait l'essay. (i) Momon. Jeu de masque. On disait aussi
mommeur pour désigner un bouffon, et monmoneur pour masque.

192 LES AMOURS Je sçay qu'en nos Prélats gist force abus, je
sçay Que maint qui seulement à son salut aspire, Pense d'homme de bien
trouver ce qu'il désire Aux aultres qu'il n'a pas si bien sondé que j'ay. Je
sçay que c'est grand bien de bannir de l'Eglise Tout abus, jurement, larcin,
et paillardise. Mais les voyant doubler tant de séditions. Je sçay sous ombre
sainte en leurs âmes s'enclorre De tout temps un orgueil qui couve et tait
eclorre Tant de monstres, naissans pour nos perditions. XIII EN songeant
aux moyens qui par eux ont esté Projettez, pour attirer à ce but d'Evangile,
Tout ce qui entre nous se voyoit plus débile. Le tentans d'apparence ou bien
de nouveauté : Je trouve un mauvais art d'avoir sollicité Le Moyne las du
cloistre, et la Nonnain fragile. Aux pratiques trouvant l'occasion utile. Qui
est la servitude et la lubricité : Comme aussi le pédant débauché, le folastre
Disciple l'artizan tant plus opiniastre Qu'il est sot : mais ce dol est extrême,
qu'ils ont Par nos femmes gagné nostre noblesse : ô ruse Antique de Satan.
Toujours Adam s'abuse Par Eve, en tels appas tous tels poisons se font.

ET AUTRES POESIES IQS XIV JE m'emerveillois fort, sans
penser n'au Papisme, N'au Calvinisme (i) aussi, de quel humeur épris En ce
faux siècle estoyent nos bi[z']arres esprits, Contre l'humeur François et le
doux Christianisme, • D'oser contre les grands par un vray fanatisme Tant
d'injures vomir, par dits et par escrits, Les diffamant : Satan est père de
mespris, De mensonge, d'orgueil, et d'outrage et de schisme : Ces mots de
sot, meschant, ladre, traistre, poltron, Sodomite, atheiste, et meurtrier et
larron Et pour femmes tous mots d'ordure et de fallace. Sonnent à nostre
oreille : or tout essay public M'a fait voir tel instinct estre hugenotic. Et voir
qu'ainsi ces gens sont de Satan la race. XV EST-CE Christ, ou Satan,
ambition ou zèle, Droit ou tort, faux ou vray, discord juste ou jaloux. Rage
ou sage conseil, haine ou amour de nous, Soustien du Prince ou bien
sédition rebelle, (i) Pour : ni au Papisme, ni au Calvinisme. 17

194 LES AMOURS Qui vous pique et vous pousse en une
esmeute telle. Et qui vous faites Christ le conducteur de vous ? Ce beau
nom d'Evangile, et tous les mots plus doux. Dont la faulse apparence est
faite et sainte et belle, Pouvoient faire cuider que poussez en ce fait Vous
estiez du meilleur de ceci, mais l'effet, Comme imposer, piper, mal-dire,
mal escrire. Trafiquer, mutiner, chasser, meurtrir, brûler. Du Prince les
deniers, et les villes voler, Doivent faire cuider (i) qu'estes poussez du pire.
XVI Omoy pourtant heureux de l'heur qu'auroit ma France Si ces gens qui
se sont contre elle mutinez, Si les nostres aussi qu'en fin ces obstinez
Forceront de venir jusqu'à l'extrême outrance, Avoyent ceux-là par crainte et
ceux cy par clémence. D'un saint et juste accord leurs cœurs desacharnez,
Fuyans le cruel choc où les a destinez La contrainte dernière, et l'ardeur de
vengeance : Je sentirois fort grand un tel heur pour ne voir Ce beau règne
noyé dans son sang, et sçavoir Que ces pipeurs diroyent s'ils avoyent la
victoire, (i) Penser.

ET AUTRES POESIES IQS Dieu venge ainsi les siens en tout
temps en tout lieu Et vaincus ils diroyent, sont des verges de Dieu, De
nostre Eglise vraye et la marque et la gloire. XVII CHRIST, pacifique Roy,
qui entre les tiens estre Ne sçauois, sans y voir ta compagne la Paix, Qui
fais naistre entre nous ces troubles et meffaits Pour nous faire tes biens par
nos maux recognoistre. Et les apprehendans t'en recognoistre maistre.
Monstre que tous de Dieu les enfans tu nous fais, Toy estant nostre frère, et
que soyons refaits Ton beau corps, que Satan pas discord fait décroistre : Ou
bien si ces errans tousjours obstinez sont Contre toy Roy céleste, et Tautre
Roy qu'ils ont, Nostre cœur, nostre droit, et nos forces prospère : Car je
crains veu Testât où on est, qu'en nos jours La paix ne naisse point sans
qu'elle ait ton secours Pour père, et la victoire ample et juste pour mère.
XVIII Tous les saints mandemens, que nostre foi Chrestienne Commande
de garder, sont de la vieille loy Fors un, que Jesus-Christ à l'exemple de soy,
Veut que comme à nous seuls particuliers on tienne.

igÔ LES AMOURS Cest que nos ennemis nous aimions. Or qu'on
vienne Surnommer maintenant ces assiegeurs de Roy, Ces troubleurs de
repos, ces ébranleurs de foy, Les vrais restaurateurs de TEglise ancienne
Reserver la vengeance à Dieu, pour eux prier Qui affligent, sans fin dessous
les Rois plier. Fussent-ils tyrans, est-ce ou s'armer ou écrire Cent libelles
vilains ? se filler son cordeau, Se faire des mutins le chef et le bourreau.
Est-ce suivre de Christ et pour Christ le martyre ? XIX DEPUIS que j'ay
leur cause entièrement sondée, La conférant à l'autre et tout point épluché.
Que pour elle et contre elle aux escrits j'ai cherché. Je la hay la trouvant et
nuisible et fardée. Puis voyant leur façon austère, outrecuidée, Hayneuse en
dits et faits bien que tout soit caché Sans vouloir d'éviter des autres le péché
Je la hay comme estant de faux singes guidée. Je hay que la pluspart
d'entr'eux sans rien sçavoir, Voire sans leurs raisons souvent n'ouir ni voir.
S'obstinent a crédit : leurs fiâmes je déteste, Mais plus leurs fiers desseins,
et plus encore cent fois. Ces petits libelleurs, de qui les sots abbois, Tant le
reste est aveugle, embrasent tout le reste.

ET AUTRES POESIES I97 XX s] quand je voy ces placarts, ces
requestes, messieurs se font de France les estais : Et n'ibnstrent de desja c'est
s'avancer d'un pas Contre nos loix, nos Rois, nos repos et nos testes. QUE je
ri[s OÙ ces De France les estats, pour mouvoir ces tempestes, A Vuormes, à
Genève, ou ailleurs ne vont pas. Avec pitié je ri [s], les voyant mettre à bas
Leurs dess[e]ins par leur faute, et s'y conduire en bestes, Je ri [s] d'ouir qu'il
faut pour les justes venger, Ceux qui n'en peuvent mais voler et saccager. Et
qu'ainsi des plus grands la tutelle on pratique : Mais las ! je pleurerois
quand ils pleurent des feux, Pour une opinion, spectacle trop hideux. S'ils
n'escrivoyent qu'il faut ardre tout hérétique. '7

igS LES AMOURS SONNETS I AU ROY CHARLES IX Après
la réduction du havre de grâce (i) PENDANT qu'en mes discours je ri[s] de
Tinjustice Qui à tort s'efforçant m*abysmer de malheurs, Réveille un cœur
en moy, qui domteur des douleurs Ne permet qu'à mes maux ma constance
fléchisse : Je songe, et contrepoise (2) à mon mal la malice Du temps, qui
mesme à tort s'attachant aux grandeurs De nos princes et Rois, monstre que
les grands heurs Sont enviez du peuple, et poursuivis du vice. Mais le ris de
mon mal n'est pas de là sorti. Pour voir un mal commun jusqu'aux grands
départi : Car riant de mes maux je pleure des publiques. Puissé-je de ces
deux, en fin, telle fin voir. Que l'un engendre en moy l'heur, l'égard, le
sçavoir. L'autre aux grands le conseil, et l'horreur aux iniques. (i) Ce sonnet,
le premier d'une série de six pièces, a été écrit, vraisemblablement, en 1563.
On sait que le Havre, occupé par le Comte de Warwick, fut pris le 28 juillet
de cette année par le connétable Anne de Montmorency. Charles IX, dit-on,
assistait au siège. (2) Il faut lire : contrepese, du verbe contrepeser, peser
autant que telle autre chose.

ET AUTRES POESIES IQQ II POUR LE JOUR QUE LA PAIX
FUST FAICTE (1568) (l) SI ta paix est honneste, et juste, et sainte et
bonne. Qu'elle ait heureuse entrée, accroissance et seurté : Si ton discord
n'est pas, comme il faut, garroté. Que ta couronne on voye orner d'autre
couronne. Qui son rond d'or d'un rond de laurier environne, Non d'olive, qui
donne et loisir et fierté. Et confort au discord, que plus grand' loyauté Dieu
pour jamais envers ton beau sceptre nous donne : Qu'il donne à ton Conseil
l'adresse et le bon cœur, A tes beaux ans la joye, et l'heur, et la longueur. Sur
tous à tes faicts gloire, à ta gloire mémoire. A moy, qui suis tout tien, grand
pouvoir, grand effort. Tant pour aider, qu'orner ta Paix, ou ton discord. Ton
sceptre, ton conseil, tes ans, tes faits, ta gloire. (i) Il s'agit de la deuxième
paix dite paix fourrée conclue par les protestants, à Lonjumeau, le 27 mars.
On la dénomma encore petite paix parce qu'elle ne dura que six mois. C'est
après cette courte trêve que Alexandre-Edouard, duc d'Anjou, nommé à
dixsept ans lieutenant-général, fit campagne contre les huguenots et gagna
sur eux en 1569, les batailles de Jamac et de Moncontour.

200 LES AMOURS III POUR LE JOUÏ DE PASQUES

ENSUIVANT CE jour que tu viens, Sire, au saint banquet Chrestien,
Prendre et manger de Christ le corps que tu adores. Par qui sans fin la vie en
ton corps tu restaures : Car ce corps revivant, fait revivre le tien : Croy que
c'est d'une paix l'infailible entretien Avec Dieu, par son fils, qu'en toy tu
incorpores : Et sur si sainte paix songe à la paix encores Que tu as faicte, et
l'une avec l'autre maintien : Mais crain[s] tousjours que ceux, qui par fardé
mensonge Ont fait une figure, une foy vaine, un songe De l'union que Christ
fait ce jour avec toy, Ne feignent l'union qu'avec eux tu as faicte,
Trompeuse et d'un faux masque en leur dam contrefaite, Rompans en telle
paix, comme en l'autre leur foy. IV POUR LE JOUR DE LA
PENTECOSTE ENSUIVANT DIEU vueille qu'en ce jour, qui du nom de
cinquante Prend son nom, l'esprit saint auparavant promis Du Fils, et puis
du Père aux Apostres transmis. Face en toy quelque occulte, et puissante
descente.

ET AUTRES POESIES 201 Pour ton ame eschauffier, s'elle est encore lente, A retenir, et mesme enflammer tes amis, A réunir, ou bien domter tes ennemis, Car de ce Dieu, la force est douce et violente. Il voit le plus beau règne ou Christ ait dominé. Aveuglé, corrompu, mutiné, butiné. Sans qu'un espoir d'accord juste et vray s'y decœuvre. Luy donc Dieu (car des Rois l'effort n'est assez fort) Par toy nous monstre à l'œil, pour vaincre un tel discord Qu'en ta paroUe il parle, et qu'il œuvre en ton œuvre. A LA ROYNE, MERE DU ROY (1) DES deux grands Rois d'Europe, estre fille première A l'un, et femme à l'autre, outre encor estre sœur D'un Roy non seulement des pères successeur En règne et en vertu, mais en façon guerrière : Estre aussi sœur de quatre, à qui la terre entière D'autres grandeurs reserve, avoir soy mesme l'heur D'estre plusieurs fois Roine, en majesté, douceur, Et autres vertus, estre en terre une lumière : Avoir vescu et mesme estre morte en l'amour Extrême d'un mary, pouvoir revivre un jour En terre par mérite, et vivre au ciel par grâce, (i) Catherine de Médicis.

202 LES AMOURS Hors des tragiques fins, qu'ont les plus
grands, t'avoir Laissée en te laissant seurié de la revoir. N'est-ce assez pour
calmer et ton ame et ta face? VI A LÀ MESME TU n'as pas seulement de
nostre Paix souci. Soit pour avoir bien sceu rechercher, et bien faire. Soit
pour la préserver du trouble, son contraire. Mais nostre guerre en main tu as
pris tout ainsi : J'enten[s] guerre licite et non celle qu'ici Un mal d'esprit a
peu sinistrement attirer. Pour du lien commun d'un seul Dieu nous
distraire, D'un seul Christ, d'un seul Roy, d'un seul païs aussi. Le Havre où
ton advis tout seul poussa l'armée De ton cœur, de ton heur, de ton droit
animée. Les soldats enflammez et guerdonnez par toy : Les blessez
recueillis, le lieu que tu ordonnes. Où la vie honorable après l'honneur leur
donnes, Monstrent que nous avons eu une Royne un Roy. VII A M. LE
COMTE DE FAUQUEMBERGE ET DE COURTENAY MAUDiRAY-jE
(cher Comte) ou les Dieux envers moy Nonchalans, ou jaloux, ou du sort la
constance, Qui ne fut oncq constant fors qu'en l'aspre nuisance, Que sans
relâche il fait tant à moy comme à toy ?

ET AUTRES POESIES 203 Des célestes flambeaux maudiray-je
la loy ? (Si quelque loy sur nous peut avoir l'influence Des corps non
animez :) maudiray-je qu'en France Ils m'ont fait naistre et voir tout cela
que j'y voy ? Maudiray-je la Court, ou les grands qui ne pensent A moy, tant
que trop plus que moy mesme ils s'offensent. Ha non I je maudiray
seulement la Vertu. Seul j'exècre aujourd'huy ce qu'en moy plus j'admire.
Car pourquoy ? si j'estois sans cela, penses-tu Qu'en France en un tel temps
j'eusse rien que maudire. VIII A M. SYMON (1) L'amitié qui me lie à toy
dès ma jeunesse, De ma Muse (ô Symon) print son fatal lien : Quand
premier des François, toy m'ouvrant le moyen, J'empruntay le Cothurne, et
le Soc, à la Grèce : Pour aux Rois, pour au peuple, avecques la hauteuse,
Avecques la basseur, du vers /Echylien, Et du vers de Menandre, apporter
l'ancien Miroir Tragic, Comic, qui Rois et peuple dresse. Or ma Muse, qui
peut nostre amitié nouer, Se sentant immortelle, ores luy veult vouer.
Qu'ainsi qu'elle luy fit prendre d'elle naissance, (i) Peut-être Simon Brunel.
Voyez la note i de la p. 104.

304 LES AMOURS Elle luy donnera ce qu'elle sent en soy, Qui est Taternité, tant que du temps la loy N'ait sur ton nom non plus que sur le mien puissance. IX l'amour CELESTE DE VERTU Sur un jeu A M.
SYMON (1) PAR moy l'Amour céleste on voit mener ici Trois Cupidons, captifs dessous ma main divine : L'un est l'amour de Mars, qui sanglant (2) vous mutine : L'autre vous va bruslant d'un avare souci. C'est l'amour de Plutus : le tiers qui brusle aussi Est l'amour trop lascif de Venus la marine. Geste Musique accorde à ma pompe enfantine, Qui pour vous et pour nous va chantant ces vers ci. Il faut que pour le fils de la Venus céleste. Hautain et par Amour, ces trois ci l'on desteste. Qui, en ce pervers siècle, ont eu le plus de cours. Il les a pris captifs en ceste sainte feste Des Innocens : Que donc un trophée on appreste A l'Amour innocent, sur ces trois faux Amours. (i) Voy. la note i de la page précédente. (2) Le texte de la deuxième édition porte : sanglatts, ce qui donne au vers un sens quelque peu différent.

ET AUTRES POESIES 205 X A MADAMOYSELLE DE
SURGIERES (i) NONOBTANT tout mépris, la Vertu fait paroistre A tout
cœur vertueux son besoin de bien loin. De moy qui ay bien peu de moy
mesme me cognoistre. Le soin entra dans toy sans mesme me cognoistre.
Cela sans fin m'oblige, et toujours me faict croistre Geste ardeur, de me
rendre un immortel tescmoin, Que puis que les vertus du secours au besoin.
Tout siècle doit en toy ta vertu recognoistre. Je n'ay point aux vertus tant de
part ny tant d'heur. Que toy, qui la vertu couples à la grandeur, Deusses
peiner pour un qui oncq pour soi ne peine. Que doncq ce cœur gentil, qu'en
cela tu as pris. Me rende à recognoistre à jamais, tant épris, Qu'à toy, plus
grand qu'à moy, soit le fruict de ta peine. (i) Hélène de Surgères, maîtresse
de Ronsard. Elle était fille de René de Fonsèque, baron de Surgères, et
d'Anne de Cossé-Brissac. On sait que Ronsard lui adressa deux livres de
sonnets. i8

206 LES AMOURS AUX CENDRES DE CLAUDE COLET (i)

SI ma voix, qui me doit bien tost pousser au nombre Des Immortels,
pouvoit aller jusqu'à ton ombre, Colet, à qui la mort Se montra trop jalouse
et dépite d'attendre Que tu eusses parfait ce qui te peut deffendre De son
avare port : Si tu pcmvois encor sous la cadence sainte D'un Lut, qui
gemirot et ta mort, et ma plainte. Tout ainsi te ravir. Que tu ravissois
dessous tant de merveilles. Lors que durant tes jours je faisois tes oreilles
Sous mes lois s'asservir : (i) Claude Colet (ou Collet), poète et orateur
français, né à Rumilly, en Champagne, dans le courant du xvi^e siècle.
François Habert lui adressant une de ses épigrammes le qualifie « Maistre
d'Hostel de Madame la Duchesse de Nesie ». On lui doit divers ouvrages en
prose et en vers, entre autres : L'Oraison de Mars aux Dames de la Courte
ensemble la 1^e (eponse des Dames à !^e Cirs ; VEpitre de l'amoureux de Vertu
aux *DameSj etc., en rimes françoises, imprimés avec « aucunes Œuvres
poétiques » du même auteur, à Paris, chez Chrestien Wechel, 1544, in-S** ;
Histoire palladienne, traitant des gestes et faits d'armes et d'amours de
'PalladioUf etc., trad. d'italien et imprimé à Paris, par Estienne Groulleau,
1555, in-fol. ; Le neuvième Livre d*Amadis de Gaule^ d'espagnol en
françois. (Voy. les Bibliothèques françaises de La Croix du Maine (I, p.
134) et de Du Verdier (I, p. 329) ; Abbé Goujet : 'Bibliothèque française^
XI, p. 178.)

ET AUTRES POESIES 207 Tu ferois escouter à la troupe sacrée
Des mânes bien heureux, qui seule se recrée Entre les lauriers verts. Les
mots que maintenant, dévot en mon office. Je rediroy neuf fois, pour
l'heureux sacrifice Que te doivent mes vers. Mais pour ce que ma voix,
adversaire aux ténèbres. Ne pourroit pas passer par les fleuves funèbres,
Qui de bras tortillez Vous serrent à Tentour, et dont, peut estre. Tonde
Pourroit souiller mes vers, qui dedans nostre monde Ne seront point
souillez : Il me faut contenter, pour mon devoir te rendre. De tesmoigner
tout bas à ta muette cendre Bien que ce soit en vain Que ceste horrible Sœur
qui a tranché ta vie. Ne tranche point alors Tamitié qui me lie. Où rien ne
peut sa main. Que les fardez amis, dont Tamitié chancelle. Sous le vouloir
du sort, évitent un Jodelle, Obstiné pour vanger Toute amitié rompue,
amointrie et volage. Autant qu'il est ami des bons amis que l'âge Ne peut
jamais changer. Sois moy donc un tesmoin, ô toy Tumbe poudreuse. Sois
moy donc un tesmoin, ô toy fosse cendreuse. Qui t'anoblis des os :

208 LES AMOURS Desja pourris en toy, sois tesmoin que
j'arrache Maugré l'injuste mort ce beau nom qui se cache Dedans sa poudre
enclos. Vous qui m'accompagnez, ô trois trois fois pucelles. Qu'on donne à
ce beau nom des ailes immortelles, Pour voler de ce lieu. Jusqu'à l'autel que
tient vostre mère Mémoire, Qui regaignant sans fin sur la mort la victoire,
D'un homme fait un Dieu. Pour accomplir mon vœu, je vois trois fois
espandre Trois gouttes de ce laict dessus la seiche cendre. Et tout autant de
vin. Tien [s], recoy le cyprès, l'amaranthe, et la rose, O Cendre bien
heureuse, et mollement repose Icy jusqu'à la fin.

ET AUTRES POESIES 209 CHŒUR DES TROYENS (i) LES

Dieux des humains se soucient. Et leurs yeux sur nous arrêtez Font que nos fortunes varient. Sans varier leurs volontez. Le tour du Ciel qui nous rameine Après un repos une peine, Un repos après un tourment. Va tousjours d'une mesme sorte : Mais tout cela qu'il nous rapporte Ne vient jamais qu'Inconstamment. Les Dieux toujours à soy ressemblent : Quant à soy les Dieux sont parfaits : Mais leurs effects sont imparfaits Et jamais en tout ne se semblent. Les deux peuples divers, qu'ensemble L'immuable fatalité Pour ce seul jour encore assemble Dans les murs de ceste cité : Les Troyens sous le fils d'Anchise, Tes Tyriens dessous Elyse, Monstrent assez à tous vivans Qu'il n'y a que l'audace humaine (i) Didon se sacrifiant, tragédie. Acte 1. 18.

210 LES AMOCJBS Qui face, que le Ciel attraine (i) L'heur et le malheur se suivans. Nostre heur auroit une constance, Si voulans tousjours hault monter, Nous ne taschions mesme d'oster Aux grands Dieux nostre obéissance. Mais eux qui toutes choses voyent Exempts d'ignorer jamais rien Ont veu comme il faut, qu'ils envoient. Aux mortels le mal et le bien. Et d'un tel ordre ils entrelacent L'heur au malheur, et se compassent Si bien en leur juste équité. Que rhpmme au lieu d'une assurance Ne peult avoir que l'espérance De plus grande félicité. Pendant que chetif il espère, (Chacun en sa condition) La Mort oste l'occasion D'espérer rien de plus prospère. Ainsi les hauts Dieux se réservent Ce poinct, d'estre tous seuls contens : Pendant que les bas mortels servent Aux inconstances de leur temps. Des evenemens l'inconstance Engendre en eux une ignorance : Tant qu'aveuglez par le désir Auquel trop ils s'assujettissent, (i) KAttraine^ atraisne, entraîne, attire.

ET AUTRES POESIES 211 Pour l'heur le malheur ils choisissent.
L'ombre du plaisir pour plaisir. Mais quoy ? veu telle incertitude, L'homme
sage sans s'esmouvoir Reçoit ce qu'il faut recevoir, Mocqueur de la
vicissitude. Car si toutes choses qui viennent, Avoyent paravant à venir, Si
les douleurs qui en proviennent. Par un malheureux souvenir. Ou bien la
crainte qui devance L'événement de telle chance, Ne nous peuvent apporter
mieux : Grands Dieux, qu'est-ce qui nous fait faire Plus malheureux en
nostre affaire. Que mesme ne nous font les Cieux ? Heureux les esprits qui
ne sentent Les inutiles passions, Filles des appréhensions. Qui seules quasi
nous tourmentent. Tout n'est qu'un songe, une risée. Un fantosme, une fable,
un rien. Qui tient nostre vie amusée En ce qu'on ne peut dire sien. Mais
ceste marâtre Nature, Qui se monstre beaucoup plus dure A nous qu'aux
autres animaux. Nous donne un discours dommageable. Qui rend un
homme misérable. Et avant et après ses maux.

213 LES AMOURS Et plus les bourrelles Furies Voyent que nous sommes en heur, Et plus après nostre malheur, Monstre sur nous leurs seigneuries. Geste inévitable Fortune, Qui renverse nostre cité, N'eust point esté tant importune Contre nostre félicité. Si avant que les tristes fiâmes Eussent ravi les chères âmes De nos superbes Citoyens, Ceste v[e]ngeresse muable, N'eust point esté tant favorable Aux murs, et au nom des Troyens. Mais qui eust pu brider sa rage. Voyant que le Ciel gouverneur Souff*roit qu'on saccageast Thonneur Des villes, et des Dieux Touvrage ? Ainsi n'eust pas esté saisie Par les trois infernales sœurs, L'ame de ce grand Roy d'Asie, Voyant les Grecs estre vainqueurs : Si ce grand Priam nostre prince N'eust apparu dans sa province. Gomme Roy de tous autres Rois L'Ire n'est point en la puissance Des princes : et l'Impatience Contraint leur cœur dessous ses loix. Quel horreur, quand la gloire haute

ET AUTRES POESIES 213
Tresbuche, et que les royautez Se
tournent en captivitez, Soit par hasart, soit par leur faute ? Toy mesme
Hecube infortunée Qui cruellement des Grégeois Pour esclave fus
entraînée. Comment maintenant tu dirois Quels brandons et quelles tenailles
S'acharnent dessus les entrailles De ceux qui, devant triomphans, Voyent
soudain choir les orages. Et ensanglanter leurs visages Du sang mesme de
leurs enfans ? Nous mesme qui dessous Enée Cherchons nostre bien par nos
maux, Disons qu'avecq les cœurs plus hauts La plus grande misère est née.
Mais qui veut voir un autre exemple. Soit du destin, ou soit du mal. Que
Phomme en souffre, qu'il contemple En ce, département fatal. Comment la
fortune se joue D'une grand' Roine sur sa roue. J'ay grand'peur qu'aucune
raison Voyant le sort tant variable, (O pauvre Didon pitoyable I) Ne
demeure dans ta maison. Une impatience est plus grande Que tout mal que
l'on puisse avoir : Mais la mort a souvent fait voir, Q'impatience au mal
commande.

214 ^^ AMOURS CHŒUR (i) L'amour qui tient l'ame saisie
N'est qu'une seule frenaisie. Non une deïté : Qui, comme celui qui travaille
D'un chaud mal, poinçonne et tenaille Un esprit tourmenté. Celui dont telle
fièvre ardente La mémoire et le sens tourmente. Souffre sans sçavoir quoy.
Et sans qu'aucun tort on luy face 11 combat, il crie, il menace, Seulement
contre soy. ' Son œil de tout objet se fasche. Sa langue n'a point de relasche,
Son désir de raison : Ore il cognoist sa faute, et ore Sa peine le raveugle
encore Fuyant sa guarison. Tel est l'amour, tel est la peste, Qu'il faut que
toute ame déteste : Car lors qu'il est plus dous Il n'apporte que servitude Et
apporte, quand il est rude, Tousjours la mort sur nous. (i) DidoH se
sacriûant. Acte V.

ET AUTRES POESIES 21 5 A SA MUSE (i) Tu sçais, o vaine
Muse, o Muse solitaire Maintenant avec moy, que ton chant qui n'a rien Du
vulgaire, ne plaist non plus qu'un chant vulgaire. Tu sçais que plus je suis
prodigue de ton bien. Pour enrichir des grands l'ingrate renommée Et plus je
pers le te[m]s, ton espoir et le mien. Tu sçais que seuUement tout chose est
aimée, Qui fait d'un homme un singe, et que la vérité Sous les pies de
l'Erreur gist ores assommée. Tu sçais que Ton ne sçait où gist la Volupté,
Bien qu'on la cherche en tout : car la Raison sujete Au Désir, trouve l'heur
en Tinfelicité. Tu sçais que la Vertu, qui seulle nous racheté De la nuit, se
retient elle mesme en sa nuit, Pour ne vivre qu'en soy, sourde, aveugle et
muette. Tu sçais que tous les jours celui-là plus la fuit Qui monstre mieu[x]
la suivre, et que nostre visage Se masque de ce bien à qui nostre cœur nuit.
(i) Le Recueil des Inscriptions, figures, devises et masquarades, etc.

216 LES AMOURS Tu sçais que le plus fol prend bien le nom de sage Aveuglé des flatteurs, mais il semble au poisson. Qui engloutit Pamorse et la mort au rivage. Tu sçais que quelques uns se repaissent d'un son. Qui les flatte par tout, mais hélas I ils démentent La courte opinion, la gloire, et la chanson. Tu sçais que moy vivant les vivans ne te sentent, Car l'Equité se rend esclave de faveur : Et plus sont creus ceu[x]là qui plus effrontés mentent. Tu sçais que le sçavoir n'a plus son vieil honneur. Et qu'on ne pense plus que l'heureuse nature Puisse rendre un jeune homme à tout œuvre meilleure. Tu sçais que d'autant plus, me faisant mesme injure. Je m'aide des Vertus, affin de leur aider. Et plus je suis tiré dans leur prison obscure. Tu sçais que je ne puis si tost me commander. Tu connois ce bon cueur, quand pour la recompense Il me faut à tous coups le pardon demander. Tu sçais comment il fault gesner ma contenance. Quand un peuple me juge, et qu'en dépit de moy J'abaisse mes sourcis sous ceu[x] de l'Ignorance. Tu sçais que quand un Prince auroit bien dit de toy. Un plaisant s'en riroit, ou qu'un piqueur Stoïque Te voudroit par sotie attacher de sa loy.

ET AUTRES POESIES 217 Tu sçais que tous les jours un labeur
poétique Apporte à son auteur ces beau[x] noms seulement. De farceur, de
rimeur, de fol, de fantastique. Tu sçais que si veus embrasser mesmement
Les affaires, l'honneur, les guerres, les voyages. Mon mérite tout seul me
sert d'empeschement. Bref, tu sçais quelles sont les envieuses rages Qui
mesme au cueur des grands peuvent avoir vertu. Et qu'avecq' le mépris se
naissent les outrages. Mais tu sçais bien aussi, pour néant aurois-tu Debatu
si long te[m]s, et dedans ma pensée De toute Ambition le pouvoir combatu.
Tu sçais que la Vertu n'est point recomp[e]nsée. Sinon que de soymesme, et
que le vray loyer De l'homme vertueu[x], c'est sa Vertu passée. Pour elle
seuUe donq je me veux employer. Me deussé-je noyer moy mesme dans
mon fleuve, Et de mon propre feu le chef me foudroyer. Si donq' un
changement au reste je n'epreuve. Il faut que le seul vray me soit mon but
dernier, Et que mon bien total dedans moy seul se treuve : Jamais l'Opinion
ne sera mon colier. 19

218 LES AMOURS PIECES SATYRIQUES l'ombre au passant

(i) ARRESTE toy passant, il faut que de ce temple Tu rapportes chez toy et l'un et l'autre exemple Que je donne en doublant ma vie par ma mort : L'un est de révéler ce que l'on hait à tort. L'autre de mespriser ce que tant on embrasse. Les grands biens, les honneurs, les beautés et la grâce Que je reçeu du Ciel, sembloient ja bien heurer Le songe de ma vie et vouloient m'asseurer (i) Ces vers, publiés déjà par Edouard Tricote! (Bulletin du Bibliophile j sept.-oct. 1870-1871), sont tirés de la pièce intitulée : Sur le tombeau de Jean Brinon[^] opuscule, sans date (1544], in-folio offrant 3 colonnes de texte, en i f. non chiiBfré. Ce Jean Brinon conseiller au Parlement de Paris, mourut jeune en 1554. On lui doit quelques poésies. (Cf. La Croix du Maine : BibU fr., I, p. 165 ; Fr. Blanchard : Les 'Présidents à Mortier du Tari, de Paris, 1647, in-8'*). Tabourot dans ses Bigarrures (Livre ix, ch. ix, a laissé quelques lignes curieuses sur ce personnage. « Le mal-fortuné Jean Brinon, dit-il, qui pour sa libéralité envers les personnes doctes, devint enfin si necesiteux qu'il mourut tout juste, mais avec une mémoire célèbre, éternisée par d'Aurat, Ronsard et les premiers de nostre siècle trouva luy mesme sur son nom : Jean Brinon Rien bon n*y a. Janus Brino 7(jtina bonis.

ET AUTRES POESIES 219 Bien souvent qu'une courte et vaine
renommée Tiendroit sans fin ma mort sous ses pies assommée. Mais je sçeu
que le bien qu'aveuglement on prise Fait oublier le bien qui nostre tombeau
prise ; Je sçeu pareillement que la félicité N'est point qu'après la mort, et
que la pauvreté Est toujours avecq ceus à qui l'ardente rage Ne permet de
leurs biens un honorable usage : Tant que ne voulant pas faire estou[ff]er
mon nom Dans un bien périssable, et qu'un riche Brynon, Fait pauvre par la
mort, n'eust aulcune richesse Qui peust contre la mort revanger sa jeunesse,
Je me mis à aymer le bien qui ne meurt pas, Et qui, m'apauvrissant,
m'enrichit au trespas. De ce bien l'on ne fait en ce siècle aulcun co[mp]te,
Mais ce seul bien la mort et les siècles surmonte. Ce bien m'apauvrissoit et
faisoit que l'Envie Grin[ç]oit souvent les dents contre l'heur de ma vie :
Mais l'Envie me laisse or que mon corps n'est rien. L'autre bien m'a laissé,
si je doibs nommer bien. Ce seul bien m'a suivi que j'avois voulu suivre,
Revivant par cela que plus j'avois fait vivre. Or adieu, fay toy sage, et
remaschant en toy Qu'on meurt heureusement quand on meurt comme moy,
Respan[s] plus tost des fleurs que des pleurs sur ma cendre. Puis que
l'ombre ne peut dedans l'oubli descendre.

220 LES AMOURS SONNETS AFFICHEZ EN PLUSIEURS
 ENDROITS DE PARIS LE JEUDI 28^e AOÛT 1672, IV* JOURNÉE
 d'après le MASSACRE (I) I VOULOIR piper un Roy par ruse et par
 cautelle Braver sa majesté, luy ravir doucement Le sceptre de sa main,
 partager finement L'héritage sacré de sa couronne belle ; Tousjours
 entretenir les princes en querelle. Parler des maux passez, et de Dieu
 sobrement. Chasser Thomme de bien, recevoir chèrement L'imposture et
 l'erreur d'une troupe rebelle ; Oisif, ne faire rien, et sembler faire tout.
 Entreprendre sans fin, ne mettre rien à bout. Et sous un œil bénin s'animer
 de vengeance ; (i) Ces trois sonnets qu'on peut lire dans le Ms. français
 10504 (pp. 3 16-5 18) de la Bibliothèque Nationale, ont été imprimés sous
 ce titre : Advertissement du peuple de Paris aux paysans. Sans date (1572),
 in-fol. de 1 ff. non chiffré. M. Edouard Tricotel les a recueillis et annotés
 dans le Bulletin du Bibliophile, sept.-oct. 1870-1871. Ils font allusion au
 massacre de la Saint Barthélémy lequel eut lieu, ainsi qu'on le sait, le 24
 août 1572. C'est à ces poèmes incisifs que L'Estoile fait allusion lorsqu'il
 reproche à Jodelle d'avoir déchiré la mémoire des martyrs de la nouvelle
 religion. Voy. les notes de la Vie d'Est, Jodelle, de GuilUume Colletet, p.
 45-46.

ET AUTRES POESIES 221 D'un visage fardé courtiser l'ennemi.
Abuser et trahir accortement l'ami : Cestoit d'un admirai (i) la fiere
outrecuidance II TENTER par tous moyens de surprendre son Roy, Pour le
rendre captif, et de flammes civiles Saccager et brusler les chasteaux et les
villes. Suborner l'estranger et Pattirer à soy ; Détester le papat, la justice et
la loy. Dessous un masque fin (2) tromper les plus habiles. Faire un monde
nouveau et de ruses gentilles Caresser le parjure, et plus, manque de foy ;
Ouvrir à l'ennemi les ports et les passaiges, Tourner tout à risée, et de mains
sacrilèges Souiller d'impiété les sepulchres des morts ; Contrefaire le froid
et brusler dedans l'ame Du feu d'ambition, c'estoit la fine trame
Qu'ourdissoient à la Cour les frères plus accorts (3). (i) Lisez : Coïgny, (2)
Peut-être vaudrait-il mieux lire : feint (Note de Tricotel). (3) Le manuscrit
porte : accords. Ici l'auteur fait allusion à Tamirai et à ses frères, Odet de
Coligny et d'Andelot. 19

222 LES AMOURS III MAIS Dieu qui tient en main la force et la grandeur De Charles (i) ce grand Roy, et qui fait qu'il prospei Sous les sages avis de la Roine, sa mère, Roine qui fait renaistre en France le bon heur. Enfin leur a monstre ce que peut la fureur De son bras rougissant de foudre et de colère, Saccageant, meurtrissant d'une entreprise fiere Ce monstre qui tenoit tout le monde en erreur. Ennemis de repos, de Dieu et de nos princes. Ennemis conjurés du peuple et des provinces. Immortels ennemis de l'honneur des tombeaux. Et sans tombeaux aussi, vos charongnes puantes Roulent dessus les eaux, et ne servent errantes Que d'amorse aux poissons et de borge (2) aux corbeaux Est. Jodelle, tenu pour aucteur. (i) Charles IX. (2) L'imprimé porte : gorge, horge ou hngey en vieux langage, veut dire toile.

KT AUTRES POESIES 223 AUX PASSANTS (I) CHRIST,
l'aigneau, le lion, par humblesse et victoire Victime au lieu d'Isaac et de
Juda la gloire, Doux et fort, du mespris de ses loix et du tort Fait à ses lieux
sacrez, nous doit punir plus fort (i) Ces vers publiés pour la première fois et
commentés par Edouard Tricote! dans le 'Bulletin du 'Bibliophile (sept.-oct.
18701871, pp. 424 à 432) sont extraits du Ms. Fr. 10304 (fol. 211),
conservé à la Bibliothèque Nationale. Ils ont été écrits par Jodelle, afin
d'être placés sur la croix dite de Gastines. Pour bien en comprendre le sens
il faut lire les lignes suivantes que nous extrayons d'un livre maintes fois
cité au cours de nos notes : Mémoires de VEstat de France sous Charles
neufviesme^ etc. (A. Midelbourg, par Henri Wolf, 1578, fol. 63, r. et v.) «
L'an mil cinq sens soixante neuf, pendant la grande fureur des troisieme
troubles, le Parlement de Paris fit pendre et estrangler Nicolas Croquet,
Philippes et Richard de Gastines, marchans honorables : pour autant qu'ils
estoyent de la Religion. Entre autres choses contenues en leur arrest, qui fut
prononcé et exécuté le dernier de Juin, audit an 1569, ce qui s'ensuit doit
estre noté pour le discours suyvant. Ladite Cour (de Parlement) a ordonné et
ordonne, que la maison des cinq croix blanches appartenant ausdits de
Gastines, assize en rue Saint-Denis, en laquelle les presches assemblées et
Cènes ont esté faites, sera rompue, démolie et rasée par les charpentiers,
massons, et gens k ce connoissans dont la Cour conviendra. Et cependant à
ladite Cour ordonné et ordonne que le bois et ferrures de fer qui
proviendront de la démolition de ladite maison, seront vendus, et les deniers
qui en proviendront seront convertiz et employez à faire faire une croix de
pierre de taille : au dessous de laquelle sera mis un tableau de cuyvre,
auquel sera escrit en lettres gravées, les causes pour lesquelles ladite maison
a esté ainsi démolie et rasée... A l'endroit d'icelle les Parisiens avoyent fait
eslever une haute pyramide de pierre, ayant un crucifix au sommet, dorée et
diaprée, avec un récit en lettres

224 LES AMOURS Que ceux qu'ici navrez de serpens on
contemple. Que ceux qui profanoyent les saints vaisseaux du temple. Que
ceux, que pour blasphème, un peuple lapidoit. Que ceux sur qui le Ciel ses
feux vengeurs dardoit Car rire et Peffect suit la douleur et l'exemple. d'or
sur le milieu, de ce que dessus, et des vers Latins, le tout si confusément et
obliquement déduit que plusieurs estimoyent que le composeur de ces vers
et inscriptions (on dit que c'estoit Estienne Jodelle, Poëte françois, homme
sans religion, et qui n'eut onc autre Dieu que le ventre) s'estoit mocqué des
Catholiques et des Huguenots. » Selon L'Estoile et divers historiens de
Paris, cette pyramide fut abattue en décembre 1571» conformément à l'édit
de pacification d'août 1570, et transportée au Cimetière des Innocents, ce
qui, ajoute l'un d'eux, ne laissa pas de provoquer des troubles.

PIECES RARES OU INÉDITES ATTRIBUÉES A ESTIENNE
JODELLE

MESLANGES CHANT DE PAN CE QUI FUT CHANTÉ AU
LOUVRE POUR LA BANDE DE FLORE ET DE PHŒBUS (1) LORE la
déesse des fleurs La terre esmaillant de couleurs. D'odeurs e[m]baume et
ciel et terre ; Nature emprunte tout le teinct Dont vos beautez mesme elle
peinct. Sur les fleurs que sa corne enserre La belle aurore et de Phœbus la
sœur En va triant ses roses, sa blancheur, Et Phœbus Tor des grands traicts
qu'il deserre. (i) Ces vers recueillis déjà par Marty La veaux dans son
édition des Œuvres et ^eslanges poétiques d'Estienne Jodelle (II, p. 341)
sont extraits du manuscrit 1663 du fonds françois de la Bibliothèque
Nationale ('lifcueil de poésies françaises et latines, xvi" s., Ane. 7652 33 A^
Colbert 2205, fol. 32). En regard, on lit le nom de Ronsard qui a été effacé
et remplacé, de la même main, par celui de Jodelle.

228 LES AMOURS Tout ce qu'ont les Roys et les Dieux

Délicieux ou précieux Y prend odeur ou couleur belle L'ambrosie, je croy,
s'en faict ; Tout ornement se contrefaict Dessus les beaux ornemens d'elle.
En tout printemps le ciel en recherist La terre belle et le printemps qui rit.
Comme un serpent le monde en renouvelle. Flore ne faict pas seuUement
Rajeunir par son ornement Le monde, mais quand la misère Faict presque
un grand règne périr. Des qu'il commence à reflorir. Flore luy semble estre
prospère Qui en Testât desja reflorissant Reverser ainsi qu'au champ
reverdissant Les heurs, les fleurs dont elle se faict mère. Elle vouloit les
champs françois ' Et les champs de nos voisins roys Hayr, et se rendre
sauvage, Moy Pan, et ces satires cy. Ces hommes sauvages aussy La
trouvastes en tel courage. Elle vouloit exécrant voz malheurs Priver toute
herbe et tout arbre de fleurs Faisant finir par force vostre rage. Mais hors de
ces boys incogneuz A nous, à ces hommes tout nuds

ET AUTRES POESIES 229 Estrange et fort loingtain repaire.
 Apres la paix se faict mener En ce lieu, preste à retourner, Si la paix s'en
 vouUoit retraire. Je Taccompaigne en chants et sons divers, Pour elle encor
 j'ay dressé d'autres vers Pour de son vueil (i) un oracle vous faire. Vous
 sçauerez par eux qu'elle veult Faire florir tant qu'elle peult Non seuUement
 voz jardinages, Voz prez [et] voz champs et voz bois. Mais bien le beau filz
 de voz Roys Qui fletrissoit soubz vos orages. Or si ces vers plaisent à vos
 beaultez On ne verra désormais surmontez Par Apollon mes sept tu[y]aux
 sauvages. SATYRE CONTRE LE CHANCELIER DE L'HOSPITAL (2) IL
 vit encore ce vieillard. Ce meschant asne montagnard. Et veoit avec
 impunité De son pays l'embrasement Dont malheureux il a esté La cause et
 le commencement. (i) Vœu. {2) Dans l'édition Marty Laveaux (II, pp. 348
 et 379), ces vers sont accompagnés de la note suivante : « Cette pièce n'est
 pas inédite ; M. Tricotel Ta fait paraître Tannée dernière [1869] dans
 VAma20

230 LES AMOURS Il est fier de s'estre vangé. Ce fils d'un bonnet orangé Des Chrestiens et des bons François, D'avoir soubz masque de prudence Trahy la bonté de deux Rois Mes me au tems de leur enfance. Mais Dieu nous sçaura bien vanger Un jour de ce monstre estranger. Et puisqu'il tarde sa justice, C'est qu'il luy prépare un supplice Eternel, et qui ne fera pas Finir sa peine à son trespas. leur d'autographes (n° 177 et 178, i° et 16 mai, p. 131 et suivantes). On la trouve dans deux manuscrits du fonds français de la Bibliothèque [nationale] (n° 3282, f. 118, verso et 22565, f. 24, recto). M. Tricotel établit ainsi que cette pièce a Jodelle pour auteur : I[^] titre de la satire est ainsi conçu dans le premier manuscrit : Traduction du latin de E. J. Vivit adhuc, patriêque rogos impune videbit Quorum causa fuit, vanus inersque senex. Et dans le second : Du latin par luy mesme. Or les initiales E. J. sont bien celles de Jodelle et ne peuvent s'appliquer à aucun autre poëte ; ce qui démontrerait encore plus cette attribution, si cela était nécessaire, serait le fait suivant que le recto du même feuillet du manuscrit (Ms. 3282) contient la transcription d'un sonnet également signé E. J. qui commence par ce vers : Ne les a t'on donc peu decouvrir au moins cens Et ce sonnet fait partie des Œuvres de Jodelle ». (Voyez : Contre les Ministres de la nouvelle opinion, etc.). A l'exemple des deux précédents publicateurs, nous avons suivi le texte du manuscrit 3282.

ET AUTRES POESIES 23 1 Il a escrît que ceste peste
Huguenotte il fuit et déteste, Qu'il ostra ce chancre pourry Si un jour les
seaux il exerce ; Mais qui Ta mieux creu et nourry Que ce médecin
d'Aigueperce ? C'est ce preud'homme, ce Renaît Qui a régné en Leopart,
Dont meschamment et en malheure Il ne peut faillir qu'il ne meure Comme
un chien, car il ne peut croire De l'ame l'immortelle gloire. Jamais on ne
veid tel pipeur Si feint, si menteur, si trompeur. Et jamais n'a eu Jesuchrist
De si rebelle créature, C'est, c'est le dernier Antéchrist Duquel parle tant
l'Ecriture. L'on pensoit à veoir son visage Que ce fust un grand
personnage, Le teint pftsle et l'œil enfoncé, Le nez grand, le sourcil froncé,
La barbe blanche, et longue eschine. Mais tout ce n'est que poil et mine. Car
son edict des deu[x] Eglises, Les daces (i), puis les paillardises ^ (z) Oace,
imposition ou taxe prélevée sur le peuple.

232 LES AMOURS Des siens, du seau les pilleries, Ses biens, ses rudes poésies (i), Tesmoignent qu'onques il n'a eu De Dieu, de sçavoir de vertu. Sa vertu est d'estre un Prothée, Sa neutralité d'estre Athée, Sa paix deu[x] lignes maintenir : Changer les lois, c'est sa pratique, Sa court les pedantz soustenir Et son sçavoir d'estre hérétique. (i) Michel de l'Hospital ne fut pas seulement un magistrat et un orateur célèbre ; il montra un grand talent pour les Belles-Lettres et en particulier pour la poésie grecque et latine. Colomiès { *Kfcueil de particularités, ff. 123) rapporte qu'il faisait si bien les vers latins que le savant Boxhornius commenta Tune de ses pièces comme étant l'ouvrage d'un ancien poète inconnu. « On reconnoit par une lettre de Jacques Gillot à Joseph Scaliger du 9 janvier 1600 (selon La Monnoye, Bibl. franc, de la Croix du Maine, II, p. 126) qu'il y a d'autres Epitres du même chancelier, écrites de sa propre main, lesquelles ayant été, je ne sais comment, égarées, furent vendues à un passementier avec plusieurs autres papiers que l'on croyoit inutiles ; et que Pierre Pithou , accoutumé à visiter les boutiques des Artisans, où il deterroit souvent de bons Manuscrits, démêla heureusement celui-ci et le sauva. Ce Manuscrit passa aux mains de François Pithou, frère de Pierre, et depuis, en celles de Pierre Pithou, conseiller au Parlement de Paris, neveu de ces Messieurs. On croyoit que ce dernier en procureroit l'impression, comme le marque l'endroit d'une lettre que lui escrivoit Claude Sarrau, le 25 octobre 1643 (Voy. Colomiès, p. 418 de ses Œuvres, Ed. de Hambourg, 1709, in-4°). On a deux éditions des poésies de Michel de l'Hospital. Savoir : *Epistolarum seu sermonum*, lih. VI. Paris, Mamert Pâtisson, 1585, in-fol. — *Carmina*, Editio a prioribus diversis et auctior... Amstelodami, 1732, in-8". Enfin on a publié une édition complète de ces ouvrages, accomp. de notes historiques par A. Dufey. Paris, 1825-1826. 5 vol. in-8".

ET AUTRES POESIES 233 Si le vice et Tinsuffisance Il portoit
 donc soubz l'apparence, A-t-on en France tant esté A desveloper ses
 denrées Et Ta-t-on souffert tant d'années Humer Tair qu'il a infecté ? Non,
 non : qu'il meure où il pourra ; Toujours son nom Ton damnera Et son
 ombre à jamais sera Le phantosme et l'espouvantai Du chestien qui se
 croisera (i) Tousjours à ce mot : l'Hospital (2). A. I. DU BELLAY (3) JE
 scay bien, du Bellay, que Rome est le bordeau, Où l'on voit paillarder sans
 fin le corps et l'âme : Le corps y est espris d'une bougresse flamme, L'esprit
 paillarde avec l'Antéchrist, son bourreau. (i) Qui se signera. (2) Nous avons
 adopté, pour ce dernier vers, la version du Ms. fr. 22565. Le texte du Ms.
 3282 donne ces mots : Tousjours a ces mots d'Hospital. (3) Ce sonnet,
 publié déjà par Marty-Laveaux (éd. citée, II, 539)) est extrait de La Chasse
 de la besie romaine, etc., par Georges Thomson (Genève, Ph. Albert, 1611,
 in-8*, p. 11). Il rappelle assez bien, par sa véhémence, l'ouvrage de Joachim
 du Bellay : Les Antiquités de l'jnney etc. , dont le premier livre (le seul qui
 ait paru) est de 1558. 20.

234 LES AMOURS Elle est de tout erreur contre Christ le Chateau, L'enfer de tous les bons, des faux prescheurs la dame Et de nos Rois charmez la concubine infâme : Des Muses, des lettrez, des vertus le tombeau. Elle est des Empereurs la fine larronnesse : De la grâce de Dieu fausse revenderesse : La source de tout mal, le gouffre de tout bien. Bref que diray-je plus ? c'est cette pute immonde. Que Ton nomme à bon droit le chef de tout le monde Puisque le monde entier aujourd'hui ne vaut rien DE LA FIDÉLITÉ DES HUGUENOTS (1) APRES que ces pipeurs ont démasqué leur foy, Affronté leur seigneur en bataille rangée. Qu'ils ont dedans Paris sa personne assiégée Failly à la surprendre et luy donner la loy ; (i) Ce sonnet, inséré dans l'édition de Marty-Laveaux (II, p. 340), est tiré du manuscrit français 1662 de la Bibliothèque Nationale (Voy. Recueil de poésies satiriques sur Henri III et son époque. Papier. xvi** siècle, etc., fol. 31). Il paraît faire suite aux pièces dirigées Contre les ministres de la nouvelle opinion. Le manuscrit qui le contient renferme plusieurs autres poèmes attribués à Jodelle, soit dix sonnets dont trois, au moins, ne sont pas de notre poète (ils se retrouvent sous la signature de Ronsard dans le Livret de Folasiries de 1553 et le Cabinet Satyrique de 1618) et un quatrain : De Th. de 'Èiie faisant l'amour. Sauf un sonnet, qu'on trouvera à la page suivante et le quatrain que nous venons de citer, nous n'avons reproduit aucune de ces pièces, leur ton des plus licencieux étant susceptible de révolter les lecteurs les moins pudibonds.

ET AUTRES POESIES 235 Apres avoir encor mis la France en
 effroy, Envahi la frontière et l'avoir engagée A TAnglois desloyal, après
 l'avoir chargée De subside et d'impost au mespris de leur Roy ; Voyans à la
 parfin le fer victorieux, Le fer et Tonde aussi, par le vouloir des Cieux,
 Forcer, venger, purger leurs fautes criminelles. Ces martyrs obstinez en leur
 rébellion Se couvrans du manteau de Persécution : Dieu, disent-ils, ainsi
 esprouve se;s fidelles SUR LES BEAUTEZ d'UNE GARSE (i)
 COMMENT pourroy je aimer un sourcil hérissé Un poil roux, un œil rouge
 au teint de couperoze Un grand nez, plus grand bouche incessamment
 declose Pour gesner mon esprit de ces lèvres succé. (i) Ce sonnet publié
 déjà par Marty-Laveaux (II, p. 340), se trouve au verso du folio 31 du
 manuscrit français 1662 (Bibliothèque Nationale) signalé dans la note
 précédente. C'est, outre le quatrain de la page suivante : 'De Ib. de 'Be^e
 faisant Tamour, la seule pièce de cette provenance que nous réimprimerons.
 Voici, pour les curieux, l'indication des autres pièces du ms. 1662 qui,
 jusqu'à preuve du contraire, peuvent appartenir à Estienne Jodelle : Fol. 20.
 « Cinq sonnets tirés de la Priapée de Jodelle ». (Nous avons veu, p. 234
 note i, que sur ces cinq sonnets, deux seulement peuvent être attribués à
 notre auteur ; ce sont les sonnets I et V.) Fol. 22. Trois « sonnets vilains du
 S' Jodelle, contre une garse qui l'a voit poïvray >. Fol. 33. « Sonnet sur les
 beautez d'une garse » (Il ne faut pas confondre cette pièce avec celle que
 nous publions ci-dessus ; l'auteur écrivit deux sonnets sur le même sujet).

236 LÈS AMOURS Une gorge tannée, un col si mal dressé Un
estomac éthique, un tetin dont je n'ose Enlaidir mon sonnet, et qui est pire
chose Une bouquine aisselle, un corps mal compassé. Un dos qui
réssembloit d'une mort le derrière, Le ventre besacier, la cuisse heronniere,
Et mesme quant au reste.. Ah fi 1 sonnet tais toi I C'est trop pour
demonstrer à tous quelle déesse, Tant le Ciel se moqua de Tamour et de
moy, Devoroit les beaux ans de ma verte jeunesse. DE TH. DE BEZE
FAISANT l' AMOUR (1) BEZE voulant plaisanter un petit Disoit un jour à
une non sotarde De vous baiser j'auroy grand appétit Mais vostre nez qui est
si long m'en garde. La dame alors vivement le regarde, En luy disant : Pour
si peu ne tenez, Car si cela seulement vous engarde, J'ay bien vous un
visage sans nez. (i) Bibl. Nation. Ms. 1662, fol. 27. Cette épigramme
znarotique a été recueillie par Marty-Laveaux (éd. citée, II, p. 337) ; mais
son attribution est douteuse. C'est vraisemblablement une imitation de
Thomas Morus faite par Marc Antoine de Muret. On la trouve dans les
recueils suivants : Traduction de Latin en François, et inventions nouvelles
tant de Clément Marot que des plus excellens pwtes de ce tems. Paris,
Estienne Groulleau, 1554, in-i6 ; Le 7 bresor des joyeuses inventions du
Paragon de Poésie, etc. Paris, Veufve Jean Bonfons^ s. d., in-i2 ; La
Récréation et pasetemps des tristes, Rouen, Ab. Le Cousturier, 1595, in-12.
Dans ces derniers ouvrages elle commence ainsi : Quelqu*un voulant
plaisanter un petit.

ET AUTRES POESIES 237 DE THEODORE DE BEZE (1)
 EPIGRAMME PAR ESTIENNE JODELLE, SIEUR DU MODILIN (2)
 BEZE fut lors de la peste accueilli Qu'il retouchoit cette harpe immortelle ;
 Mais pourquoy fut Beze d'elle assailly ? Beze assailloit la peste à tous
 mortelle. SONNET AUX POETES DE CE TEMPS EN FAVEUR DES
 TRADUCTIONS DES PSEAULMES (sic) PAR LEDIT DU MODILIN (3)
 BIEN que fuyans pas la céleste trace. Croyez au vol du cheval de voz cieulx
 Pour estonner Taureille de voz dieux Des vieux fredons de la lirique grâce ;
 (i) Ce quatrain publié déjà par Edouard Tricotel {Bulletin du ^Bibliophile,
 sept.-oct. 1870-1871) sur le texte du Ms. fr. 1739 (f. 118) de la liibliothèque
 Nationale se trouve inséré dans le Dictionnaire de Bayle (Ed. de 1742, III).
 Voici le commentaire dont ce dernier éditeur le fait suivre : « Il est possible
 que ce quatrain ait été composé par Jodelle, dans sa première adolescence.
 Il professoit alors la Religion Reformée dans Genève, ou même, à propos
 de cette admirable fécondité qui jusque dans les Impromptus^ lui est
 attribuée sous la lettre xA^ par le sieur Du Verdier-Vauprivas, une nuit entre
 autres, on le vit avoir composé de cette manière cent vers latins, esquels il
 dechiffroit la messe avec des brocards convenables, dit un auteur Huguenot
 de ce temps là. Selon toutes les apparences les poésies lui étoient mal païées
 à Genève^ puisque tout à coup on le vit reprendre, et la route de Paris et le
 chemin de cette me.sse qu'il avoit tant décriée par des vers latins. » (2)
 S^odilin est l'anagramme de Limodin. On sait que Jodelle se faisait appeler
 sieur du « Lymodin ». Voir note i de la p. 12. (3) Bibliothèque Nationale,
 Ms. fr. 1739, f. 118. Bulletin du

238 LES AMOURS Bien que feigniez (armez de docte audace)
Ne craindre point le passage oublieux, Bien qu'effaciez de traictz délicieux
Le noir oubly qui voz amys efface ; Cil qui sonnant soubz ce prince ancien.
Quittant le son tebain et tracien. De Jesus-Christ la troupe va duisant, Plus
que vous tous de loz a mérité Espérant bien plus seure éternité. Ayant pour
but le seul éternisant. Bihliopbikf sept.-oct. 1870-1871 : Vers inédits de
fodelle. Ce sonnet, assez obscur, qui dans le manuscrit fr. 1739 vient
immédiatement après le quatrain ci-dessus, semble, selon Tricotel, faire
allusion à Théodore de Bèze et à la traduction des Psaumes dont s'occupait
alors le célèbre calviniste.

ET AUTRES POESIES 289 VERS D'AMOUR ET AUTRES

POESIES Les stances, chanson et sonnets que nous publions ici sont, sauf indication contraire, inédits. Nous les avons extraits d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale dont voici la désignation : « — Fr. 25455. Sianus, sonnets, complaints et vilanelles dédiés par JoDELLE au Maréchal et à la Maréchale de Reti, Claude Catherine de Clermont Tonnerre, à Af^m de lorigny, à la Reine de Navarre et au duc de Mercœur. En français et en italien. XVI^e siècle-. Papier. 149 ff., 21\$ sur 15\$ mm. T^hélié veau, estampé au chiffre C. A. V. C. entrelacé. » Au bas du recto du second feuillet, on peut lire : « Ces vers sont composés par Jodelle et sont imprimés. » Provenant de la Bibliothèque des Célestins de Paris (n° 40), ce manuscrit, attribué anciennement par l'abbé Daire à notre poète (Voy. : Catal. des Ms. déposés dans les Bihl. de la Congrégation des Célestins de Fraïce, Bibliothèque Nat., Ms. fr. 15290, p. 273), appartient jadis à Catherine de Qermont, épouse d'Albert de Gondi, maréchal de Retz. Son chiffre semé dans la reliure est là pour en justifier. Il offre, outre quelques pièces de circonstance adressées tantôt au Roi, tantôt au Maréchal et à diverses dames de la Cour, une foule de stances, sonnets, chansons, etc , où le ton de banale galanterie dissimule mal l'aveu d'un amour sincère. Quelle part Jodelle prit-il à la rédaction de ces poèmes ? Nous ne saurions le dire, bien que six sonnets, parmi les plus édifiants, se retrouvent dans les œuvres de notre auteur. Ce qu'il y a de certain — et c'est d'ailleurs l'opinion de Marty Laveaux — c'est que Jodelle ne composa pas en entier ce recueil écrit par un copiste et complété postérieurement par diverses mains; ainsi, on trouve, au verso du f^o 56, un sixain adressé à Henry de Valois à son retour de Pologne qui, écrit en 1574, ne peut être attribué au poète mort en 1573, et au verso du f^o 87, la jolie chanson d'Amadis Jamin : Or que le plaisant avril, etc... dui songerait à s'étonner de l'audace amoureuse de ces vers ?

240 LES AMOURS Jodelle n'a-t-il point consacré déjà une partie de ses premiers sonnets à célébrer les beautés de la Maréchale ? C'était d'ailleurs, si l'on en croit Pierre de l'Estoile, une dame des plus galantes que Catherine de Clermont. Femme d'une grande distinction, sinon d'une grande beauté (voyez son portrait gravé dans l'ouvrage de Corbinelli : La Maison de Gondi, etc.) ; femme d'esprit entendant le latin jusqu'à interpréter les discours prononcés lors de la réception des ambassadeurs polonais, elle eut de piquantes aventures. Cousine germaine de Brantôme, elle figurerait (comme fille de Jeanne de Vivonne) dans la curieuse galerie des Dames galantes, si le Cardinal de Retz, son descendant, pris de scrupule, n'eut détruit les pages qui la concernaient. Aveux brûlants ou bien simples jeux de rime^ les strophes que nous avons recueillies nous dispensent d'un plus long commentaire ; ils sont l'expression d'une époque, quelque chose comme un témoignage de mœurs. Image de la plus tendre imagination, le volume qui les contient fait songer à ce fervent livre d'amour formé le siècle suivant, pour une autre descendante de la maison de Vivonne, la Guirlande de Julie, de Julie d'Angennes. STANCES I SUR LE DEPART DE MADAME LA MARESCHALE DE RETZ (1) LE Ciel pleure ung départ, le Ciel faicl distiller Une pluye soudaine ez campagnes de Taer, Voyant ja s'aprester à ce loingtain voyage Une Dictynne (2) telle en toutes ses grandeurs Qu'au bruict de son départ le Ciel jecte des pleurs. Craignant d'estre esloigné de son divin visage. (i) Cette pièce a été insérée par Marty Laveaux dans son édition (II, p. 34S). (2) Nymphé de Diane. Ce nom, sous la plume de Jodelle, désigne familièrement la Maréchale de Retz.

ET AUTRES POESIES 24 1 Ce n'est pas tout le Ciel qui pleure
son départ, C'est Tendoict seulement où son heureux regard Faict luyre ses
soleilz dessus les hors de Seyne Qui se monstre jaloux, parce que ses beaulx
yeulx Vont bientost faire honneur à ce quartier des Cieux Où borne sa
longueur le país de Lorrayne. Heureuses pleurs, heureux tout ce Ciel
larmoyant, Heureuse nue où sort ce cristal ondoyant, Jecté pour le départ
d'une si belle Dame 1 Mais plus heureux encor les champs et les país Où
tant de Citoyens seront fort esbahis Voyant luyre [à leurs yeux] (i) une
Divine flame. Les fleurs qui commençoient à changer de couleur
S'enrichiront encor d'une gaye verdure. Et le North froydureux quicterà la
campagne ; Ung gracieux Zephire, ung email du printemps. Une moisson de
fleurs enrichira les champs Où sa grandeur [i]ra costoyer l'Alemagne.
Courtisans, ne craignez les rigueurs d'un hyver, Quelle part qu'on verra la
Dictynne arriver On ne verra qu'oeilletz et qu'un trésor de ro/es : Elle peut
d'un regard tout le monde enflammer Et l'ardeur de ses feux faict soudain
consumer Les glaces d'un hyver dedans la terre encloses. Elle a pouvoir au
Ciel, elle esclaire ez Enfers, Elle préside ez bois, et aux plus grands desers.
Faisant craindre partout sa divine puissance : (i) Les trois mots entre
crochets manquent dans le manuscrit; nous les avons suppléés par
conjecture, pour compléter le vers. Note de Marty-Laveaux, 21

242 LES AMOURS L'hyver, fils de Nature, et du Ciel azuré,
Contre son beau Soleil ne seroit assuré Veu mesme que le Ciel luy porte
obéissance. Helas 1 ce beau soleil enrichi de sçavoir. De grâce, de vertuz et
d'infini pouvoir Nous cachera bientost les raiz de sa lumière : Nous la
perdrons de veue avec mesme langueur Que la fleur du Soucy pert la claire
lueur Du Soleil abaissant sa tresse printaniere. Non point que le Soleil de
ses perfections N'aye bien le pouvoir d'épendre ses rayons Des le païs
lorrain jusqu'en Tisle de France : Son Soleil luyt par tout, sa grandeur en
tous lieux Descouvre excellemment un lustre précieux, Mais rheur est bien
plus grand près de luy qu'en Tabsence. Il n'y a rien que d'estre auprès de son
flambeau : Les peuples froidureux qui combattent sur l'eau, Voyent bien les
rayons de ce grand oeil du Monde : Mais telz rais aff'oiblis ont bien peu de
pouvoir Trop loin de l'Equateur qui nous faict recevoir Tous feux épanduz
sur la machine ronde. Il n'y aura plaisir qui puisse contenter Noz Esprits
éperduz si l'on voit absenter Ceste belle Diane à noz yeuz éclipsee :
L'esclipse et le deffault d'une telle beauté Ne rendront à noz yeulx rien
qu'une obscurité, Qu'ennuy et que tristesse à nos cueurs enlacée.

ET AUTRES POESIES 2^3 Un Jardin enrichi des fleurons du
printemps N'apporte tant de dueii aux yeux des regardans Quand rh3rvrer
faict jaunir leur couleur bazanée, Que nous aurons d'ennuyz en ce triste
départ Voyants à grand regret s'en aller autre part Geste Nymphé si tost de
nos yeulx esloignée. Au moins Ciel larmoyant mets fin à tes ennuyz,
Reprends ton beau visage et maintenant reluys Aux lieux où doit passer
l'heur de son excellence : Ton dueil est infini de mesme que le mien, Si nous
faut il resouldre, et luy moBstrer combien Nous voulons obeyr aux vœux de
sa puissance. Toi qui as sympathie à son Esprit divin. Fais de son beau regard
dessécher le chemin Et d'un temps embelly esjouys son courage. Moy qui
ne puis si hault estendre mon pouvoir Par l'accent de mes vers je feray mon
devoir De souhaicter tout heur pour son loingtain voyage. J'enchanteray
l'ennuy d'un hyver froidureux, Le travail du voyage, et les vents amoureux
De ses rares beautez, et de sa bonne grâce : Son nom tant renommé ce sera
le nom saint Au seul pouvoir duquel leur bruict sera contrainct De ronfler
autre part qu'aux entours de sa face. Et l'espoir que j'auray de la veoir au
retour. Charmera les regrets, lesquelz comme ung vautour Loing d'elle
rongeront le creux de ma poitrine :

244 LES AMOURS Je seray Promethée, et l'aigle ma douleur,
Mais cet espoir que j'ay en ma seuUe grandeur Ce sera mon Hercule et ma
faveur divine. II LAS de quelle seconde âame Me sens-je émouvoir dedans
Tame Quel feu, quelle cruelle ardeur . Ha sur les plaisirs de ma vie Peu si
tost concevoir envie Pour encor asservir mon cueur. N'estoit assez que mon
courage Eust consert (sic) Tamoureuse rage Trois ans espris d'une beauté
Sans qu'une autre beauté divine Me vint graver dans la poitrine Les grâces
de sa Deité. Dieux, qu'est-ce de nostre espérance Je cuydoy bien par une
absence Monstrer des serres de l'amour Mais délaissant une maistresse
J'entre aux prisons d'une déesse L'unique soleil de la court. Comme
lorsqu'un malade espère Sortir de sa longue misère Il se sent retourner
soudain

ET AUTRES POESIES 246 En quelque fiebvre plus ardente Qui
de chaleur violente Le pousse au trespas inhumain. J'ay pareille fiebvre en
mes peynes Qui seiche le sang de mes veynes Et me brulle par le dedans.
Comme le feu qui se pourmeine. Dessus les déserts de Cyrene, Eschauffe
les sablons ardens. Autant que ma Déesse est belle Autant est vive
Testincelle Qui me cause ces passions. Mon feu, mon mal et mes pensées
Sont pour elle aussi avancées Que ses rares perfections. Ce n'est qu'yvoire
de sa face, Qu'une deité de sa grâce. De ses beaux yeulx que deux soleilz ;
Aussi n'est-ce rien qu'un martire Plus grand que je n'oze dire De mes feuz
qui n'ont leurs pareilz. Je congnoy [com]bien je m'esgare, Je sçay la pe[i]ne
d'un Icare Se voulant élever trop hault; Mais quoy ? pour un subject si digne
On n'a qu'honneur en sa ruyne Puis qu'elle vient d'un feu si hault. 21.

246 LES AMOURS Toutes ses grâces sont comprises Dessoubz
les siennes tant exquisés Qu'elles ont pillé dans les deux Ce qu'il y avoit
d'excellence Pour reluyre aux cueurs de la France Ainsy qu'tin flambeau
précieux. Heureux qui voit fondre ses ailles Près de ses beautez
immortelles. Et qui les adore en son cueur. Mais plus heureux qui dans son
onde, Tromperoit l'aise vagabonde De son amoureuse fureur. Ce sont les
Dieux qui peuvent faire Ces souhaitz propres à distraire Du ciel, les haultes
maj estez : Encore les Dieux ne sont dignes De telles beautez plus divines
Que toutes leurs divinitez. Il est bien vray que ma constance Asseure mon
peu de puissance Sur l'effort d'un si saint amour ; C'est luy qui aux
grandeurs s'esgalle Si bien que sa grandeur Royal le Luy en doibt encor de
retour. Toute grandeur est inconstante. Comme les flots que la tourmente
Renverse aux bors de la grand'mer;

ET AUTRES POESIES 247 Aussi nostre inconstance humaine
Faict que telle puissance vayne Se voit tout soudain consumer. Mais cet
amour qui est enclose Dans une si divine chose Que i'ame et l'esprit d'un
amant. Est d'une éternelle durée, Et se monstre aussi assurée Qu'est aseuré
son fondement. C'est pourquoy je ne désespère, C'est pourquoy toute ma
misère M'est un contentement si doux. Que je suis trop heureux encore De
souffrir pour si belle aurore Le feu qu'elle répent sur nous. Pour elle seuUe
est mon service A elle je fais sacrifice D'un cueur enflammé de l'amour.
Priant que sa divine face Ne soit jamais loing de la place Ou je pourray faire
séjour. III UEL amour tant soit grand au mien se paragonne(i)? Quel amour
loin du mien ne marche le dernier? N'estK:e donc à bon droict qu'il porte
une couronne (Vainqueur et triomphant) de Mirte et de laurier ? Q (i) de
paragontter, comparer.

248 LES AMOURS Je triumphe du temps et de sa faulx
tranchante. Le temps ne peult couper son lien éternel, D'une cause
éternelle en soy tousjours vivante Qui vouldroit espérer qu'un effect
immortel ? Il fouille soubz ses pieds la fuscine à deux poinctes. Du puissant
Roy d'enfer, mesprisant son effort : Il a de ses vaincuz ses dépouilles
conjointes. N'est-ce pas vaincre tout que le temps et la Mort ? Le soucy
jaunissant, la fleur de Cicorée (i) Preuvent qu'après la Mort, l'Amour a ses
effais S'il est en une plante éternel de durée Faudroit-il en l'Esprit qui ne
défault jamais ? Dessoubz la terre Alphée en son onde éternelle Garde
éternellement encores ses amours : Car bien que nostre essence en autre
renouvelle L'Amour, comme céleste, immuable est tousjours. Si jamais
quelque Amour a ga[i]gné tant de grâce Pour sa vertu de vivre en
l'immortalité : Il fault que maintenant il me quicte la place. Car le finy n'est
rien ou est l'infinité. Donc Anteros en vain dedans ton onde noire Plonge le
sainct flambeau qui m'allume le cueur. Et me présente en vain de
l'oubliance à boire : Tu ne sçauois noyer, n'estaindre mon ardeur. (i)
Chicorée.

ET AUTRES POESIES 349 Mon Amour ne redouble un si foible
adversaire, Sans peur il passera les Torrents stigieux; Il sçait que nulle fin
ne le pourra defFaire, Car sans commencement il est venu des Cieulx. IV
L'amour qu'on voit de Myrthe et de laurier Porter couronne ainsi qu'un
grand guerrier Va triomphant de sa belle victoire ; Il foule aux pieds un
trident à deux fers Vainqueur du temps, et du Dieu des Enfers, Qui ont cédé
à sa divine gloire. Par ce Pluton qu'il monstre avoir dompté, Et par le temps
dont il est redoubté. Comme vainqueur de sa faulx passagère On peult bien
voir que l'oubly ny la mort N'ont le moyen de soustenir l'effort Des feux
cachez en sa fleiche legiere. Le cont[r]amour qui sur un autre autel Veult
admortir son flambeau immortel, Présente l'eau du fleuve d'oubliance.
Croyant en vain qu'une telle liqueur Encontre nous aye mesme vigueur Que
les Esprits en donnent assurance. Telle eau n'a point sur terre de pouvoir.
Elle peult bien aux Enfers décevoir Quelques ennuyes des ombres
pallissantes.

a50 LES AMOURS Mais non l'ardeur et les traicts de l'amour Qui
garde encor après le dernier jour Un souvenir de ses fiâmes ardentes. Quoy
? si les morts ont encore la-bas Un souvenir des amoureux ébats. Cardans
tousjours leur amitié fidelle. Qu'elle doibt estre icy nostre amitié Quand on
retient de sa chère moictié Tousjours au cœur une vive étincelle. Quand
quelque part que se tournent nos yeulx Nous pensons veoir son lustre
précieux Sans que le temps ny la longue demeure Puisse jamais graver
dedans noz sens Un traict d'oubly pour ces esloignemens Quy font
accroistre une flame à toute heure. • Mesme qu'ainsi que l'amour est divin
Son feu aussi couvé soubz le Destin, Et ses traictz d'or ont la force divine :
L'oubly, la mort, et son dard redouté Ne peuvent nuyre à la Divinité Dont
nostre amour tire son origine. Le cont[r]amour s'efforce donc en vain A
présenter son oubly d'une main, Et admortir ceste amoureuse flame Qui est
divine et d'un si grand effort Qu'elle ne crainct ny l'oubly, ny la mort,
Tousjours luyssante en l'immortel de l'ame.

ET AUTRES POESIES 25 1 CE n'est que cruauté, ce ne sont que glaçons Qui perdent vainement les heureuses moissons Qu'un guerrier deust cu[e]illir en sa belle Déesse ; Non ce n'est pas glaçon, mais c'est qu'il veut celer Ce flambeau trop ardent qui le feroit brûler S'il ne dissimuloit l'amour de sa maistresse. Il se peult garantir pour ung temps seulement Mais avant peu de jours son feu trop véhément Sortira de son cueur en plus grande abondance : Comme un brazier qu'on veult soubz la cendre amortir Prend lentement vigueur, puis il vient à sortir Ardent et enflammé de sa vive puissance. J'estime cet Amy de couvrir son ardeur, Aymant mieulx se brusler qu'alléger sa douleur D'un seul soupir, remède a sa langueur extrême C'est ainsi comme il fault les Déesses aymer, Endurer en aymant et plustost consumer Son Ame qu'off^eenser la beauté que l'on ayme. Quand une telle Amour s'empare de nos sens. Les cueurs ont la faveur de cent contentemens Et le sucre plus doux de la vie amoureuse : L'ardeur en est secrette et secrets les moyens D'où nous pouvons gouter les plus souverains biens Dont le Ciel puisse rendre une ame bienheureuse.

252 LES AMOURS VI Â MADAME LA MARESCHALE DE
RETZ JE Tavois souhaitté à vostre parlement De VOUS voir retourner en
tel contentement Que nostre dueil feust grand hors de vostre présence : La
douleur fut extrême, extrême est le plaisir Qui donne heureuse fin à ce plus
grand désir Oû Ton ne remarquoit que bien peu d'assurance. Vous avez
surmonté les malheurs ennemys. Vous avez eu pour vous la fleur de voz
amys. Un bon Démon vous ayde, et le Ciel favorable : Non, ce n'est pas
cela, vostre seule douceur. Un seul trait de voz yeux a eu plus de vigueur
Qu'un Démon, les Amys, ou le Ciel agréable. C'est bien vostre heur.
Madame, et l'heur de voz doux yeux D'avoir plus de pouvoir que le destin
des Cieux, Et de fléchir à vous toute chose contraire : C'est l'heur de voz
beautez, et d'un esprit divin Qui porte quant et soy son Ciel et son destin.
Vous faisant triomfer d'une chose adverse. C'est l'escu d'un Roger, que
vostre esprit si grand. Il esblouit les yeux et soudain il estend Dessus terre
esperdus, en signe de victoire ; Ceux qui s'osent bander encontre voz
desseins. Bander encontre vous qui tenez en vos mains Les succès de
Fortune unis à vostre gloire.

ET AUTRES POESIES 253 CHANSON QUE n'ay-je la langue
aussi prompte Lors qu'en tremblant je vous raconte Le mal qui me faict
consumer Que je fuz prompt à vous aymer. Quand vostre œil de moy se
retire Je compte si bien mon martire Et TefFort de vostre rigueur Qu'il n'y a
rocher si sauvage, Bois si dur, ne si sourd rivage. Qui n'ayt pitié de ma
langueur. Mes Yeux deux Rivières coulantes, Mes paroles toutes brûlantes.
Mes souspirs menuz et pressez Ma douleur tesmoignent assez. Mais lors
que de vous je m'approche Mon cueur se gelle et devient roche ; Devant voz
attraicts gracieux Je pers Esprit, voix et halayne, Et voulant vous conter ma
peyne Je ne sçay parler que des yeux. 23

254 LES AMOURS SONNETS AU ROY I QUAND soubz Jason
la fleur de la Grecque noblesse Tous filz de Dieux ou Roys, eut ramé sur les
eaux De Neptune estonné, le premier des vaisseaux Pour du Phase apporter
la thoison d'or en Grèce : Elle eut effroy de veoir la tant belle jeunesse De
Jason aux perilz des souffle-feux Taureaux, Des gens armez, naissans sur
ses sillons nouveaux. Du Dragon veilloit dessus son or sans cesse. Tes
hayneux contre toy vont leur feu vomissant, Tousjours tes ennemis tost et
dru vont naissant Sur tes villes veillans dont ilz te font la guerre. Mais Dieu
mieulx que Medée aux dangiers t'aydera. Et pour la toyson d'or rapporter te
fera La foison d'or peut estre et l'âge d'or en terre. II LES serpents du
berceau, le Lion neméan La biche aux piedz d'airain, le porc Ermanthée Les
Stymphalides, l'hidre et l'aigle à Promethée Le gardien dragon, le Chien
Taurtarean.

ET AUTRES POESIES 255 Les Colonnes, le Ciel, le fumier
Augean Gerion, Diomedé, Achelois, Cacque, Anthée Les Centaures, el
Nesse en fin le mont Actée Sont labeurs du courage et bras Herculean. A
Junon n'eust esté par Jupiter soufferte Telle rigueur, sinon pour monstrier la
couverte Divinité d'Hercule, or ton destin est tel. Le dol, le tort. Terreur, la
révolte, Tenvye Des voisins, son trava[u]x proposez à ta vie Qui dontés sont
tesmoins de ton estre immortel. m (•) UAND je vois l'exercice honneste de
la chasse Sans fin (sire) enflammer tout généreux désir. En éstrenes je veulx
pour toy ce vœu choisir Qu'autre chasse par toy cest au nouveau se face. Q
Tant d'ennemis ouverts et couverts qui [d]'audace V[e]ndent tes beaux
champs, osans bien se saisir De tes forts, puissent tous sur terre en fin gésir
En rendant les abois en mainte et mainte place Rusés chercher de jour, leur
reposée ilz vont Pour nuysance la nuict tousjours sur piedz ils sont Fay bien
juger le temps, fay leur nuict bien defaire. (i) Ce sonnet a été publié déjà
par Marty-Laveaux dans les notes de son édition (Voy. t. II, p. 379).

256 LES AMOURS Brisant souvent, fay les rembuscher,
détourner. Lancer, suyvre, esmeuter, bien courre et maumener Pour maint
Trophée en fin de leurs Massacres faire. IV SONT vains espouvantans que
TAleman se meuve L'Ostrelin et TAnglois de leur corps tant de foyes Le
reistre et lansquenet, couvrent noz champs François Que leur tort, par leur
mort, et leur honte s'apreuve. Puis il fault qu'argent, ligue et conduite s'y
treuve Tous ces trois n'y sont plus, TAd mirai qui ses loix. Vivant, donnoit à
tout mourant, rompit ces trois ; L'Anglois de sa folie au havre f[a]it
espreuve. Leur Royne est tant en trouble, autres dangiers craindra L'esté
t'est favorable, et tout secours viendra Foible de gens, encor qu'en grande
flotte il vienne. L'ost du Prince d'Orange a mal faict en tout lieu Telle secte
est par tout tousjours battue : et Dieu Armé contre elle, vint ta victoire et la
sienne. A MADAME LA MARECHALE DE RETZ I LE Ciel rioit de joye
et la terre parée D'une belle verdure adoroit voz beautez, Quand le coche
entraynoit tant de Divinitez Qui ont vostre Maison, de leurs yeux honorée.

ET AUTRES POESIES 257 Je pensoy veoir Venus dans la plaine
dorée Des Astres reluysans, quand ses Cignes hastez Tournent leur vol
legier en des lieux escartez, Où se va resjouyr la belle Cithérée. Je say que
ses oyseaulx ne sont pas coustumiers • D'arrester en chemin, comme dans
les boubiers. Vos chevaulx demeuroient sans trouver quelque issue : Mais
ce qu'ilz demeuroient n'estoit que pour monstrier Qu'à peyne se pourroit-on
jamais se depestrer Des prisons ou nous met l'effort de vostre veue. Il J'ay
faict de mes erreurs aujourd'hui pénitence. Sur le devant du coche ebranslé
plus souvent Que Ton ne voit les flots agitez par le vent, Quand on n'a sur la
Mer tant soit peu d'assurance. Le coche balançoit d'une telle inconstance
Qu'il nous renversoît presque avec son mouvement. Et l'eau qui rejaill[ai]loit
d'un tel élancement Servoit pour me purger de quelque vieille offense. A
tous coups je pensois estre ja renversé, J'avois tous jours la peur et le front
élancé Par quelque vent sorti de sa caverne noyre. Et avec tout ce froit
j'avois encor le feu Dont cent mil[le] beautez me brusloient en ce lieu ;
N'estoit-ce pas souffrir ung entier purgatoire ? 22.

258 LES AMOURS AUTRES SONNETS SUR UN PORTRAIT

D'UNE RESURRECTION AMOUR est le grand Dieu qui nos cœurs
resuscite Apres que dedans nous il nous a faict mourir Pour un autre séjour
une vie acquérir Qui belle et glorieuse en bon-heur se limite. Ainsi voit-on
des grains la sepmance petite Mourir dessoubz la terre, et puis après sortir
Comme resuscitée à fin de consentir Que Tamoureuse mort ung renaistre
mérite. La sueur va devant Tacquest de la vertu : Jésus ressuscita quand il
eut abatu Du manoir infernal la maudite puissance : Ainsi domptant Tenfer
de toutes passions Je veux ressusciter en voz perfections Et mourant en mon
cœur prendre en vostre naissance. II LE mal dont je me plains depuis un si
longtemps. L'effort d'une rubarbe, et Textreme foiblesse Ou ma grieve
douleur ha reduict ma jeunesse Qui me semble seicher en l'avril de ses ans ;

ET AUTRES POESIES sSq La furie et l'horreur de mill'
élancemens. Ne représente rien qu'une mortelle angoisse^ A mes sens
accablez du mal qui les opresse Comme s'il deust finir le cours de mon
printemps. S'i seroit-ce bien peu sans une triste absence. Qui me frustre les
yeux du plus beau de la France, Que je n'ay l'heur de veoir estant loing de la
cour. Infortuné séjour, cruelle maladie : Le jour m'est une nuict, c'est ma
mort que la vie, Puis que je ne voy plus les feux de mon amour. III
MADAME, VOUS devriez, pour le bien de la France, N'aller jamais sans
masque et couvrir ce beau tein Qui de son seul regard fait un trop grand
butin De tant de cœurs réduits sous vostre obéissance. Tous ceux que je
connois vous portent révérence Ainsi qu'à leur Déesse, ores que dans le sein
Ils aiment mieux couvrir un brasier inhumain Que monstrier en ce feu leur
vaine outrecuidance. Mais nonobstant le masque on voit encor vos yeux On
voit la taille droite, et ces rets précieux Qui pourroient enflammer la neige
Pyrenée. # Ne vous masquez donc point de peur qu'en ce perdant On ne
voye si peu d'un visage attirant Puis que c'est le bon-heur de nostre destinée.

300 LES AMOURS IV BEAUX yeux, fiebvre, destin cause de ma tristesse Dont les regards, la flame et le malheur forcé Ont navré, affoibly, et du tout renversé Mon cœur, mon cor[p]s malade, et Theur de ma jeunesse; N'estoit-ce pas assez qu'une belle Déesse Sous une face humaine eust si fort offensé Ce peu de liberté qu'Amour m'avoit laissé Sans qu'une fiebvre encor prit vers moy son adresse. ■ Mais je me plains de peu, ayant perdu mon ame Esclave dessous vous, ce n'est rien que la flame. D'une fiebvre soudaine et le Ciel irrité : Ainsi un Roy captif de son brave adversaire. Que le destin cruel met au rang de forsaire, Regrette son Royaume et non la liberté. SANS languir si long temps en ceste fiebvre ardente^ Que ne meur-je soudain libre d'affection, Exempt de ces malheurs ou nostre nation Se plonge d'elle mesme en sa guerre sanglante. Aussi la seule ardeur en la mort me contente. Puis que je brulle au feu de mon affection Ne vaut-il mieux mourir de telle passion Qu'en mourant vivre ainsi du mal qui me tourmente

ET AUTRES POESIES 201 Ha ! vie langoureuse : ha ! trespas
souhaité, Mes mortels ennemis tous deux je vous souhaite. Et je vous hay
tous deux en toute extrémité. Je souhaité la mort pour finir mes douleurs
Mais las tout aussi tost ma vie je regrette Pour Theur que j*ay de voir les
beautez ou je meurs. VI UE ces monts de Fourviere et de la Citadelle Me
représentent bien un lieu trop eminent Ou sans yeux, sans esprit, sans aucun
jugement Je suis enflammé d'une ardeur immortelle. Q Mon indiscretion
aux François naturelle, M'avanture en ce lieu où je puis seulement Espérer
un desdain, un mescontentement Trop indigne loyer d'une amitié fidelle.
Faute de jugement, faute d'expérience, M'ont fait voir de trop près un Soleil
de la France. Que veux-je moins de vetie, ou bien plus de pouvoir. Non je
ne me deu[l]x point d'avoir eu tant de vetie : Je me plains que ma foy soit si
mal reconnue Et qu'un respect arreste un si ferme vouloir.

202 LES AMOURS VII MADAME, près de vous quelque
éblouissement Saisit mes sens esmeus d'un estrange martire. Si bien que
transporté je ne puis rien escrire. Rien faire ou discourir qu'avec
estonnement. J'adonne mon esprit à penser seulement En ces perfections qui
vous sçeurent eslire Pour un des beaux subjects ou l'amoureux Empire A
réservé l'honneur de son avancement. Mais depuis qu'eslongné de vostre
belle face. Je ne puis qu'en pensée admirer vostre grâce. Sans cesser
nullement j'escris de vos beautez. Je discours de vous seule, en vous seule
je pense Tel qu'on voit l'Usurier qui craint en son absence Que ces riches
trésors ne luy soient emportez.

The text on this page is estimated to be only 18.08% accurate

TABLE BIBLIOGRAPHIQUE DES AMOURS SONNETS : . . .

Madame, c'est à vous à qui premièrement . . . Des astres, des forests et
d'Acheron Vhonneur . . . De quel Sokil, Diane, emprunlis-lu tes traits. . .
Encor que toy, Diane, à Diane tu sois . . . Si quand tu es en terre, ô Diane,
ta face . . . Quand ton nom je veux faire aux e^tels t . . . Quelque lieu,
quelque amour, quelque îoy q l'absente . . Si quelqu'un veut sçavoir qui me
lie et en) . . Ânumr vomit sur moy sa fureur et sa rag . . . Ou soit que la
clairti du soleil radieux.

264 TABLE XI. . . . Tassant dernièrement des Alpes au travers .
67 XII . . . Madame, fay regret de quoy je n'ay cet heur, 68 XIII. . . Plus tost
la mort me vienne dévorer ... 68 XIV . . . faime le verd laurier, dont Vhyver
ny la glace. 69 XV . . . Jusqu'aux autels je nHray seulement ... 70 XVI. . .
Que n'ay-je mes esprits un peu plus endormis, 70 XVII . . Maudiray-je
Madame, ou le sort envers moy. 71 XVIII . . Avec ton cher pourtraict, qui
dans mon ame esprise 72 XIX . . . Afin qu'en cet ouvrage, aux faces de
dehors . 72 XX . . , Des trois sortes d'aimer la première exprimée, 73 XXI , .
, Je vivois, mais je meurs, et mon cœur gou^ verneur 74 XXII . . Quel
humeur, mais quel crime alors qu'on se dispence 76 XXIII . . Qud heur
Anchise, à toy, quand Venus sur les bords jS XXIV . , Je te ren[s'] grâce.
Amour, et quiconques des T>ieux 76 XXV . . La Roche du Caucase, où du
vieil Promethée, 77 XXVI . . Des maux qu'un desespoir, ou qu*i\n espoir
contraire '* . . . 77 XXVII. . En ce jour que le lois, le champ, le pré verdoyé.
78 XXVIII . Et quoy ? tu fuis Amour ? dis*tu[pas : et pourquoi ? 79 XXIX
. . Celle qui est au vif de qiulque amour atteinte. 79 XXX . . Comme un qui
s'est perdu dans la forest profonde 80 XXXI . . En mon cœur, en mon chef
Q'un source de la vie . 81 XXXII. . Alleimes vers, enfans d'un dueil tant
ennuyeux 81

TABLE 205 XXXIII . // faut que pour ton may, quiconques soit
ceûuy 82 XXXIV . Recherche qui voudra cet amour qui domine . 83 XXXV.
. Tourroy-je voir Vheureuse et fatale journée . 83 XXXVI . Tout cet hiver
par Vaspre et Y aigre véhémence, 84 XXXVII. Sans pleurer (car je hay la
coustumiere Jeinte, 85 XXXVIII Quand ton nom je veux feindre^ 6
Françoise divine 85 XXXIX . Admirant ta blancheur, beauté, majesté,
gloire, 86 XL , . . De moy mesme je suis devotieux, Madame. . 87 XLI . . .
Sapphon la docte Grecque, à qui Phaon vint plaire 87 XLII , , Je me trouve
et me pers, je m*asseure et rtCefJroye 88 XLIII . , Jene suis de ceux-là que
tu m* as dit se plaindre 89 XLIV . . Aux communes douleurs qui poindre en
ce jour viennent 90 XLV. . . Par quel sort, par quel art, pourrois à ton cœur
rendre 90 XLVI . . Chaque temple en ce jour donne argument fort ample 91
XL VII. . En ous maux que peut faire un amoureux orage 92 CHAPI TRES
D'AMOUR : I Je croy lorsque nostre ame est du joug asservie, 93 II
Quand en espoir et peur par les vers que je chante 97 CHANSONS : I Pour
le seigneur de Brunel 104 II Laspre et Vestrage flame iio 23

The text on this page is estimated to be only 28.91% accurate

266 TABLE III. . . . Pour respondre a celle de Ronsard : Quand f
estais libre, etc li3 IV. . . . iKa passion, qui a peur 119 V Chanson
divisée en trois airs 127 VI. . . . Pour respondre a celle de Ronsard : Je suis
Amour, etc iSa VII . . . Faut'iJ, chanson, que je desemprisonne . • i38 VIII. .
. Pour la deffense de l'amour 140 IX. . . . J*ay sans nulle occasion 146 X , , ,
, O bel œil, ô blanc tetin i5i ELEGIES : I Je suis parmi le trouble et le soing
et Vapprest, 167 II Madame, si jamais ma douce liberté ... i58 Ode sur la
devise de nœu et de feu 164 POESIES DIVERSES CONTR' AMOURS
[SONNETS] : I Vous ôDieux, qui à vous presque égalé m* ave^i» 169 II 0
^oy qui as et pour mère et pour père, . . 170 III. . . Dis que ce Dieu sous
qui la lourde masse . 171 IV. . . , Je m* étois retiré du peuple, et solitaire, . .
171 V Myrrhe bruloit jadis d*une Jlamme enragée . 172 VI. . . . O
traistres vers, trop traistres contre moy, . 173 VII . . . Combien de Jois mes
vers ont-ils doré , , . 173 Contre l'arrière Venus 175 CONTRE LES
MINISTRES, etc. [SONNETS] : I Ne m* est-ce asse:^^, hélas ! puis qu* il
faut commencer 184 II Cg qui devoit le plus découvrir telles rages , i85

The text on this page is estimated to be only 28.94% accurate

TABLE 267 III. . . . Quoy que ces éhonte:(qui tCont eu leurs
pareils, i85 IV. . . . Que t'ont (â Dieu /) meffaity ou ma France ou mon
Prince 186 Y . . . , Je ne crains pas que Dieu, h sçavoir, la vertu 187 VI. . . ,
Je hayqu'estans tous presque arrache^ de dedans 187 VII . . . Un Jort et seur
esprit se r en Jor ce et soulage . 188 VIII . . . Tout mon regret n'est pas que
ta durable Eglise 189 IX. . . . Des nations que Christ à son saint nom
souhmet 189 X // faut qu'un cours du ciel estrangement contraire 190
XI. . . . Que de ce siècle horrible on me peigne un tableau 191 XII . . . Je
sçay que mille escrits, V apparence du vray. 191 XIII , , , En songeant aux
moyens qui par eux ont esté. 192 XIV , , . Je m*emerveillois Jort, sans
penser n*au Papisme 193 XV . . . Est-ce Christ ^ ou Satan, ambition ou :
(ele . 193 XVI . . . O moy pourtant heureux de Vheur qu'auroit ma France
194 XVII . . Christ, pacifique Roy, qui entre les tiens estre, 195 XVIII . .
Tous les saints mandemens, que nostre foy chrestienne 195 XIX. . . Depuis
que fay leur cause entièrement sondée. 196 XX . . . Que je ris quand je voy
us placarts, us requestes 197 SONNETS DIVERS : I Au Rot Charles IX,
après la réduction DU Havre 198 II Pour le jour que la paix fust faicte
(1568). 199

268 TABLE III. . . . Pour le jour de Pasques ensuivant. . • 200 IV.
 . . . Pour le jour de la Pentecoste ensuivant. 200 V A LA ROTNE, MERE
 DU ROT 201 VI. ... A LA MESME 202 VII ... A M. LE COJTTE DE
 FaUQUEMBERGE ET DE COURTENAY 202 VIII ... A M. Symon 203
 IX. . . . L*AM0UR CELESTE DE VERTU 204 X A Mademoiselle
 de Surgieres 205 Aux CENDRES DE CLAUDE CoLET 206 Chœur des
 Trotens 209 Chœur 214 A SA Muse 215 PIECES SATYRIAUES : L'ombre
 au Passant 218 SONNETâ AFFICHEZ EN PLUSIEURS ENDROITS DE
 PARIS : I Vouloir piper un Roy par ruse et par cauteliê. 220 II Tenter
 par tous moyens de surprendre son Roy, 221 III. . . . Mais Dieu qui tient en
 main la force et la grandeur 222 Aux Passants 223 PIECES RARES OU
 INÉDITES MESLANGES : Chant de Pant 227 Sattre contre le Chancelier
 de L'Hospital. . . . 229 A I. DU Bellat [Sonnet] 233 De la Fidélité des
 Huguenots [Sonnet] 234 Sur les Beutez d'une garse [Sonnet] 235

TABLE 269 De Th. de Bezb Faisant l'amour 236 De Th. de Beze
 287 Sonnet aux poètes de ce temps 287 VERS D*AMOUR ET AUTRES
 POESIES STANCES : I Sur le départ de Madame la Mareschalb DE Retz
 240 II Las de quelle seconde flame 244 III Quel amour tant soit
 grand au mien se paragonne 247 IV. . . . Uamour qu'on voit de myrthe et de
 laurier . 249 V C^ n^est que cruautés, ce ne sont que glaçons, 25 1 VI. ...
 A Madame la Mareschale de Retz ... 252 Chanson 253 SONNETS AU ROY
 : I Quand souk(Jason la fleur de la Grecque noblesse 254 II Les
 serpents du berceau, le Lion nemean . . 254 III Quand je vois V
 exercice honneste de la chasse, 255 IV. . . . Sont vains espouvantans que
 VAleman se meuve 256 A MADAME LA MARESCHALE DE RETZ
 [SONNETS] : I Le Ciel rioit de joye et la terre parée . . . 256 II J^ay
 faict de mes erreurs aujourd'huy pénitence 257 AUTRES SONNETS : 1 Sur
 ung portrait d'une résurrection . . 258 II L/ mal dont je me plains depuis
 ung si longtemps 258

The text on this page is estimated to be only 27.51% accurate

270 TABLE III. . . . Madame ^ VOUS devr kl pour U lien de la
Franu aSg IV. . • . Beaux yeux, fiehvre^ destin cause de ma tristesse 260 V .
. . . Sans languir si long temps en ceste fiebvre ardente 260 VI. . . . Que ces
monts de Fourviere et de la Citadelle, 261 VII . . . Madame, près de vous
quelque ebhuissement, 262 Table. . . • 203 ERRATA : Page 9, ligne 10, lire :
qui montre réalisées Page 60, lignes 21 et 22, lire : à la charge de dame
d'honneur de Catherine de Médicis, Page 60, ligne 3 3 , lire : qui suffiraient
à former notre opimon si les quarante-sept sonnets publiés ici ne
désignaient clairement Vobjet des amours du poète. Imp. Lemercier. —
Niort. AUG 7 1.918

[BIBLIOTHÈQUE ♦ ♦ ♦ INTERNATIONALE [TITION ♦ ♦ ♦ <>
 LIBRAIRIE 0^ <^ <y -fy ♦ ♦ ♦ E; SANSOT & 7, Rue de l'Eperon, PA]
 EXTRAIT DU CATALOGUE écriture, Philosophie, Sociologie, Voyage
 JEAN AUBRY 'T Jules TelHer 2 » AUSONE xmes (traduites par Ch. ER,
 notice de Rémy de iont) 2.50 ZALGETTE, J. BERTAUT, .E BLOND, R.
 LE BRUN 3/1 des Lettres françaises 3.50 HENRY BÉRAUD g e des
 Symbolistes 1 » W^^ L.-M. BÉROT es sociales 4 . 50 JULES BERTAUT
 ueurs et Polémistes 3 . 50 ALBERT DU BOIS iblique impériale 3 . 50 P. DE
 BOUCHAUD Ique française 2 » RICCIÔTO CANUDO e. 3.50 DUO
 CAROLI lel du Candidat. . QOMEZ CARRILLO aponaise, 3« édition
 GEORGES CASELLA r ERNEST GAUBERT velle Littérature (i81>:i3.50
 3.50 3.50 LÉO CLARBTIB VEcole des Dames M"* MARIE DAU6UET
 Clartés ALFRED DETREZ Méditations sur de lointaines musiques J.
 ERNEST-CHARLES Les Sam,edis littéraires (3', 4' et 5« séries) 3 vol.
 Chaque vol ALBERT FLEURY Les Idées théâtrales en 1906. . . ., PIERRE
 FONS Le Réveil de Pallas A. HAMON Le Socialisme et VAnarchisme...
 EMILE JENNISSSEN Le Spectre allemand PHILÉAS LEBES6UE L'Au-
 delà des Grammaires MAURICE LE BLOND Essai sur le Naturisme
 ROGER LE BRUN Corneille devant 3 siècles TRISTAN LECLÈRE Salons
 (1900-04) Les Salons en 1905

The text on this page is estimated to be only 28.20% accurate

— 2 — ALPHONSE LEFEBVRE Lettres de V Inconnue de
Mérimee 3 . 50 VICTOR MAUROY Le Sublime Orgueil 3.50 ALFRED
NAQUET L* Anarchie et le Collectivisme. .. 3.50 EDMOND PILON
Portraits français (!« et2« séries) 2 volumes. Chaque volume FIRMIN
ROZ Alfred de Vigny l^otnatis et floavelles Format iD-18 jôsus ANDRE
BILLY Benoni 3,50 MAQALI BOISNARD La Vandale 3 . 50 M""*^ DE
CHARRIÈRE Caliste {Vré ace de Gustave Kahn) 3.50 E. DE
CHAUVIQNY Les Souliers des Morts 3 . 50 ALEXANDRE CORMIER Le
Lirre des Fêts, des Fantômes et des Saga 3.50 CÉCILE CASSOT Les
Femmes de demaini^*' édit.). 3.50 EDOUARD DUCOTR En ce Monde et
dans Vautre. . . 3.50 RAOUL GAUBERT Jean-Sans-Terre, 3 50 RENÉ
GILLOUIN Ars et Vita 3.50 PIERRE GRASSET Le Journal de Pierre
iJaumia, .. 3.50 CLAUDE DHABLOVILLE Trop tard 3.50 IANN
KARMOR Plus quafiir 3.50 Presqu amont 3.50 PHILÉAS LEBESQUE
L'Aine du Destin 3.50 Le Roman de Gavelon 3.50 LEGRAND-
CHABRIER L'Amoureuse i) n prévue {:^* éd'it.). 3.50 PIERRE LOUIT Le
Personnage PIERRE LOUYS Les Mimes des Courtisanes ALEXANDRE
MACÉDONSKI Le Calvaire de Feu EMILE MOREL Névrose (illustré par
M. Orazi).. Les Gueules noires (préface de Paul Adam, illustrations de
Steinlen) (in 8° carré) SANDER PIERRON Le Tribun PIERRE DE
QUERLON ET CHARLES VERRIER Z»a Princesse à V aventure
ROBERT RANDAU Les Colons , CHARLES RÉGISMANSET La Femme
à l'Enfant L'Ascrte SUZANNE RELDA Eisa L. DE ROMEUF L'Aile brisée
EDOUARD SCHNEIDER I^es Raisons du Citnir ALPHONSE SÉCHÉ
Contes des yeux fermes HYPPOLYTE VERLY Jja Conjuraton de Bruges
La Furie espagnole ,

The text on this page is estimated to be only 28.87% accurate

— 3 — Collectiō d'Etudes étrangères Format in-18 jésns LÉON
BAZALQETTE Th, Roosevelt 1 » TH. CORNEL La Roumanie littéraire
d'aujourd'hui 1 » H.-D. DAVRAY Zm Littérature anglo-canadienne 1 50
MAURICE DUHAMEL Essai sur la Littérature bretonne ancienne 1 »
EMIL FOG Les Littératures danoise et norvégienne d'aujourd'hui 2 »
FRANÇOIS GAETA V Italie littéraire d'aujourd'hui. 2 » ERNEST
GAUBERT La Poésie tchèque contemporaine, 1 » EUGÈNE GILBERT Les
lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui 1 .50 GEORGES GRAPPE
1 1 R.-L. Stevenson : sa vie, son œuvre 1 Essai sur la Poésie anglaise au
XIX^e siècle 2 PHILÉAS LEBBSGUB Le Portugal littéraire d'aujourd'hui
La Littérature grecque d'aujourd'hui VICTOR DE MEYERE Vn Romancier
flamand : yriel Buysse NAHUM SLOUSCHZ La Langue et • la Littérature
hébraïques MANUEL UGARTE La Littérature hispano-américaine PAUL
WIEGLER L'Allemagne littéraire contemporaine Petite collection « Scripta
Brevia » Et Ouvrages divers du format petit ia-12 couroDDo ANT.
ALBALAT Frédéric Mistral PAUL ANDRE Le Problème du Sentiment
ANONYME Polichinelle (de Guignol). Préface de Gustave Kahn 1 » 1 »
LOUIS BERGEROT Ltctie 1 » 1 » ALBERT DU BOIS La Candide Tribu
des Adorateurs de Cuistres 1 Classiques ou Primitifs 1 HENRY
BORDEAUX Deux Méditations sur la Mort.. 1 Jeanne Michelin 1 PIERRE
DE BOUCHAUD Etapes italiennes 1

— 4 — MARCEL BOULBNGBR La Querelle de l'Orthographe.
 ., HENRI BRÉMOND L,e Charme d'Athènes E. QOMEZ-CARRILLO
 Quelques Petites âmes d'ici et d'ailleurs ADRIEN CHEVALIER V La
 Mésaventure de M, de Changueyras CINGRIA-WANNER Le Pays des
 Lotophages A. CORMIER Maître Belgirattc L'Odyssée ae Mylord
 Pontauzâne H. DBLORMEL Les Deux Maîtresses de l'Etudiant A.
 DRAGON Méphistophélès et le Problème du Mal dans le poème de «
 Faust» CARLOS FISCHER Alsace Champêtre PAUL FLAMAND Au
 Poteau-Fr-ontierCf Préface de Maurice Barrks ERNEST GAUBERT Sylvia
 ou le Roman du Nouveau Werther GOETHE Satyros, avec une notice de
 MoRK'E et POLTI GEORGES GRAPPE Les Pierres d'Oxford EUGÉNIE
 DE GUÉRIN Reliquix^ nc^lice par Ed. Pilon. MAURICE DE GUÉRIN Le
 Centaure, suivi de La Bacchante, notice par Ed. Pilon . LOUIS
 HAUGMARD La Vierge au Scrupule)) » » » » » JOSE HENNEBICQ
 L'Art et l'Idéal J0ER6ENSEN Paraboles f avec une notice de A.
 AOEORGES GUSTAVE KAHN De Tartufe à « Ces Messieurs ».
 PHILÉAS LEBBS6UE Aux Fenêtres de France JEAN LORRAIN Heures
 de Corse JEAN MARIEL La Cité de Joie HENRY MASSIS ic Puits de
 Pyrrhon JEAN MORÉAS Paysages et Sentiments GUY DE NARJAL
 Menthe à Veau PAOLO OSORIO Histoire d'un Mort, traduite du portugais
 par Ph. Lebesoub. . . EDMOND PILON Le dernier jour de Watteau. . , .
 CHARLES RÉQISMANSBT Contradictions La Philosophie des Parfums
 EDOUARD ROD Reflets d'Amérique STENDHAL Pensées et Impressions,
 introduction par J. Bertaut HÉLÈNE VACARESCO Nuits d'OHent,
 légendes traduites du Roumain (Folk-lore) J.-L. VAUDOYER Les
 Compagnes du Rêve ANATOLE WILLOX Conscience nouvelle
 Discordances

The text on this page is estimated to be only 18.32% accurate

Poètes Contetsipofalos Les OuTTagei ne portant anonao mention de format sont în-18 jéini ALEXANDRE ARNDUX '■lie des Mortes 3 BARON DE BIDERAN Portes du Sommeil 3. JOSEPH BOSC Printemps aux Automnes... 3. OLIVIER CALEMARD DE LA FAYETTE Cêce dts Jours 3 , ouillaume carentec Prémices 3 PIERRE CHAINE GABRIEL CHEVENET leur et Volupté 3 MAX DAIREAUX Pénitents noirs 3. JACQUES DE DAMPIERRE Couronne de lierre 3, ANDRÉ DAMELL Ombres sur le Chemin 3, FERNAND DAUPHIN : à noix basse 3 PROSPER DOR I les Sapins 3. 'Jiires 3 ALBERT ERLANDB images divins 3 ESTIENNE Symphonies poétiques 3 CLAUDINE FUNCK-BRENTANO Appels 3 ERNEST GAUBERT Roses latines 3, MAURICE OAUCHEZ Jardin d'Adolescent 3. Si GEORGES GAUDION Le Jeu docile B.S LOUIS HAUFMARD L'Ame vagabonde 3.5 ANDRÉ IBELS Le Livre du Soleil 3. S HUGUES LAPAIRE Les Siinouères d'unpaysan 3 : RENÉ L'ESPRIT Ferveurs et Incroyanoes 3 HENRI LIEBRECHT I^s Fleurs de soie 3.5' POL LOEWENGARD Les Fastes de Babylin 3.5 LOLIS MANDIN ies Ombres voluptueuses 3. S JEAN MARIEL Parfums 3 ANDRÉ MARY I^s Sentiers du Paradis 3.9 J. MOREL Au Pays de la Beauté 3,5 JEANNE PIÛRDRIEL-VAISSIÈRE Celles qui attendent 3.5 GEORGES PÉRIN La Lisière blondi- 3,5 CÉCILE PÉRIN Les Pas légers 3 HÉLÈNE PICARD L'Instant éternel 3.5i GASTON RICHARD Les Feuilles du Tremble 3 SCHNEEBERGER La Dame aux Songes 3 ProfiU 3 .

The text on this page is estimated to be only 21.02% accurate

— 6 HENRI STRENTZ Le Regard cVamhre 3 . 50 THUBERT Le Prophète 2 » ROBERT VALLERY-RADOT Les Grains de Myrrhe 3.50 J. VALMY-BAYSSE La Vie enchantée 3 Spectacles et Rêves 3 M»« RENEE VIVIEN Poèmes. Tirage restreint sur Vieux-Japon (épuisé) 20 FRANCIS YARD L'An de la Tet^e in-S** carré ... 5 Collection rétrospective Format in-18 jésus AGRIPPA D'AUBIGNE Œuvres poétiques choisies., avec une notice et des notes historiques, par Al). VAN Bever : j>oi trait 3.50 JOACHIM DU BELLAY La Défense et l'Usurpation de la Langue française (notice et notes par Léon Séché) 3 50 SIEUR DE DALIBRAY (Œuvres poétiques .s. avec une notice et des Notes historiques et critiques par Ad. van Bevkr.. 3.50 RAOUL DE HOUDENC La Voie (Ver'fer, .suivie de : Le Chemin de Pu m dis, avec une notice et des notes historiques et critiques, par Puiléas LkhKSCUK H. 50 ESTIENNE JODELLE Œuvres et Mélanges poétiques choisis, avec une notice inédite' de Guii.LAUMK CoLi.RTET, des notes par Ad. van Bevkr, et un portrait 3. CHARLES JOSEPH PRINCE DE LIGNE Mes Kcart>! ou Ma TcW en liberté, réflexions choisies, avec une notice, par Fern. Caussy 3 SENC DE MEILHAN Considérations sur l'Esprit et les Mœurs, avec une notice et un commentaire, par Feknand (J)aussey 3. ^/* •N* . -s*- . ■^>^~^ ^s ^^\\^\\^\\^\\^ Petite Bibliothèque surannée Format petit in-18 raisin GUILLAUME DES AUTELS Vers d'amour, avec une notice in'Vlite de (i. Coi.i.kth", et des notes .s. par Ad. van Bevkr. . . . JOACHIM DU BELLAY Les Regrets, avec une notice par Robert i>k Beauplan 2 » » PIERRE CORNEILLE Galanteries, avec une notice par Ed. Sansot-Orlaxu 2 M"" DESHOULIÈRES Les Amours de GrisettCy avec une notice par Ku. Sansot-OrLAND 2

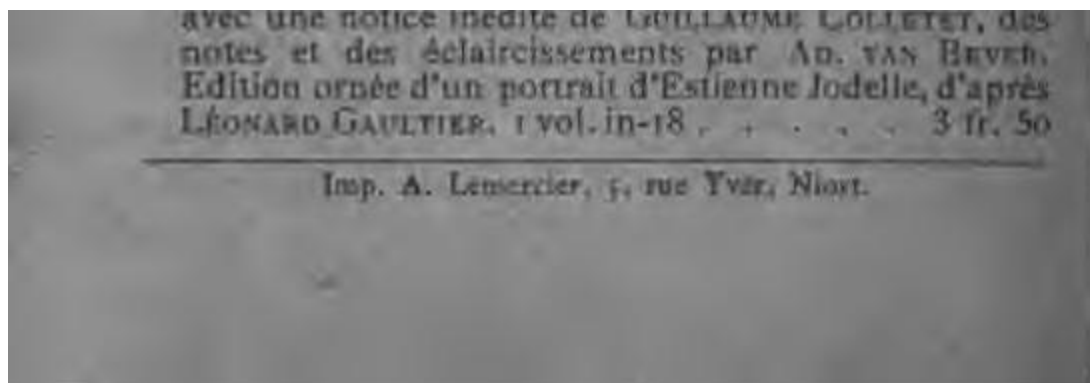
The text on this page is estimated to be only 27.87% accurate

— 7 RADIS DE MONCRIF es Chats, avec une noGeorges
Grappe 2 » QUIS DB MONTAUSIER nde de Julie, avec une î Gaignières
de Buret, otesparAn. VAN Bever 2 » iTIENNE PAVILLON oisiesy avec
une notice Sansot-Orland 2 » M"* DE SCUDERY Histoire de la Poésie
jusques à Henri Troisiètne, avec notice et des notes par G. Michaut 2 »
VINCENT VOITURE Stances, Sonnets, Rondeaux et Chansons, avec une
nbtice par Alexandre Arwoux 2 » avres choisies de Maarice Ôarrès de r
Académie Française Collection de 12 volumes petit in-12 couronne à 1 !r. rs
chpz M. Renan. •des sur la Maison . Cadences . ',i vu à Rennes. z
assassinée. aux Cantines du Nord. Une Visite sur un champ de bataille. Ce
que j'ai vu au temps de Panama Alsace-Lorraine. La Terre et les Morts (A
paraître). Un Choix de portraits (A paraître). La\ie et la Mort de Madame
Astiné Aravian (A paraître). Iles Idées et les poptnes Par PÉLADAN
Collection de 10 volumes in-12 couronne à 1 !r. (Chaque volume forme une
monographie complète) h'c 1er 071 de ijéonard de Vinci Vcadémie de
Milun, pr<"rédée tude sur le niaitro. t esthétique de la tragédie. des
Troubadours : De ParDon QuichoUe. t des Corporations : La clé telais.
Introduction à l'Esthétique. De la Sensation d\irt. La Doctrine de Dante (A
paraître). Rapport au public sur les ReavxArts (A paraître). De VAndrogyne
(A i)araître). Le Secret de la Renaissance : De V Humanisme (A paraître).

8 — lies Célébrités d'aujourd'hui Plaquettes in-18 Jésus, avec portrait et autographie, prix : Faut Adam, par Marcel Batilliat. Octave Mirbeau par Edmond Pilon. Remy de Gourmont, par Pierre de QUERLON. Frédéric Nietzsche par Henri Albert. Maurice Donnay, par Roger le Brun. Jules Lemaitre, par E. Sansot-Orland. Judith Gautier, par Remy de Gourmont. Camille Lemonnier, par L. Bazalgette. Emile Faguet, par Alphonse Séché. Anatole France, par Roger le Brun. Henri de Régnier, par Paul Léautaud. Alfred Capus, par Edouard Quet. Willy, par Henri Albert. Paul Bourget par Georges Grappe. Pelado/n, par René-Georges Aubrun Pierre Louÿs, par Ernest Gaubert. Maurice Maeterlinck, par Ad. van BeVER. Marcel Prévost, par Jules Bertaut. F. Brunetière, par L.-R. Richard. F. de Curel, par Roger le Brun. Jean Lorrain, par Ernest Gaubert. Jean Moréas, par Jean de Gourmon Paul et Victor Margueritte, par 1 MOND Pilon. Henry Houssaye, par L. Sonolbt. Camille Mauclair, par Jean Aubry. Edouard Rod, par Firmin Roz. François Coppie, par Ernest Gaubert Henry Bordeaux, par Amédée BRrsc Jules Claretie, par Georges Grappe. Georges Clemenceau, par Maurice Blond. Georges Courteline, par Roger le Bri Emile Verhaeren, par L. Bazaloett: Léo Claretie, par Pétrus Durel. Maurice Barres, par René Gillouin Rachilde, par E. Gaubert. Sully Prudhomme, par Pierrb Fon J.-H. Rosny, par Georges Casblla. ThéAtré BARON DE BIDERAN L'Occa^sion, pièce en 1 acte 4 GEORGES CASELLA ET ANDRE DE FOUQUIÈRES C'est pas chic, pièce en 1 acte. . 1 Une Nuit, drame en 4 acte 1 ALEXANDRE CORMIER » » Dom Fernand de Catalogne 1 Raymond Lulle de Palm,a, pièce en 4 actes, suivie de Sighèle, pièce en 2 actes, en vers 3.50 ERNEST GAUBERT l£ Retour de Chérubin, 1 acte en vers 1 » ALFRED JARRY Ubu sur la Butte Par la Taille Ubu intime L'Objet aimé Le Moutard' er du Pape Biloques, Superloques et Interloques de Pataphysique 1 GEORGES JUÉRY Parisina, drame en 4 actes 3 TRISTAN KLINGSOR La Duègne apprivoisée, comédie en 1 acte, en vers 1 ROGER LE BRUN LeyBonheur des Hom^m^s, pièce en 1 acte 1 Etampes et Paris. Imp. cLa Sbmbusb» 18.411

The text on this page is estimated to be only 3.84% accurate

COLLECTiOn rètwspectîvmX JOACHfM L'T' HI-LI AY L*
 DAffluse et Illuatratiau de U InitgBfl troi •-prÉ* iVS I lique par l.(ii>\
 S*n<t.. I^dltion n lioci île 1^97- I él^M'i'^l vol. iii-i8 \t-Mi K »*fB* idriif. ,
 , SEKAC t»E MEH.rtAN OonsldAratioiiB sur l'Esprit et les Mo»»»,
 chniïlfai" «T accompAfiDée^ d'une ncnîcf et d'un c(»ir mîain por FrPN^iti
 C^r■^iv. t élf) snt «il. in-i8 papier verp* teinié A<JRIin'A lyAL'BIONÉ
 Œuvres poétiques cbolsleB, pubUteï iur les Èi nitginalc^ et les manuscriu.
 et BUf("w^t^ ' pWccs T|(in rccauillie* p»r lrs frditwirs do pottc, a^ une
 nulicE: bluttraphique, des n>it<» hitiorlqucï j i:r)tiQU<* »'t des Tarianws,
 par Ab. vaw Bevs*. pd irait d'Agrippad'Aubiin'*d'Bpt*s le mWcbu du mufl
 de Bftic. I ^lÉKsni toI. in-t8 jésus sur papiet «tf teinté 3 fr.^ Slt:tiR UK
 DALIBHAY OhiTTes poâtiquet, publiées sur les éditons orqiinc^ de In
 Muspue d« 1647 et d« Œuvres poéiiques 1^ i653, fivci; une noijee itir un
 pottr de cabaici f Kïip si*cte, dn nine» tiistariques cl ciïiiques. cl i pièce*
 iutt'iËCKilviu, pttr Ai>. v^rt Bivnfl. 1 iléatu vt.l, In-i«iétu8 J(K^ cn\Ri.i;s-
 JOsrpH. phince de LIGNt: Mes BcarU nu Ma TMe en UberrA, réfli-xicins
 cl sie«, oidonr/et «t octntnpafntet d'une notice ei d'U binfiraphie pal
 Fwn*!ij> Cm^bt. i élégant vnl. i ifeus . . 1 ^M Anoun nt auto* noABli>s,
 nuMI>' orlftlnalf de 1 ''



The text on this page is estimated to be only 3.64% accurate

COLLECTION «ÉTWSPECriV.E \ J0A':HIM UI' BIL.LAY La
Ddfenn) Bt Illustratlou de U Its^ae tru aiut une oouv ci un commcnuire
hisiore^gt M 4 liqut) por LAtrN SArnit. Rditinn nouvelle tl'LfiTi» Tfl liuti
de i5i)7. i éléftani viiL in-iK ji^u* stur MpL TtTué U'iiiif . 3 fr-J SENAC
r>E MEILffAN OonsiâératloBS anr l'Esprit gt les Mcsurs. chultjl 01 »Cco
m patinons d'une iKiiice ei d'un coir en par Frii*n» Causky. i tXtfstm roi.
in-ifl . .is papier vi'j-i;« leintÉ . . fi AGRMTA D'M'BICĬNÉ QBuTrei
poétiques chollE«s, pnblitoi lur le* (>. (irlKinalus CI Icî manuscriM. et
auKiientfes . pkces non rectwillie* psr ks fdiieurs dt) poiw, s)^ une milite
biiigiaphitiue, àta notes htioriquef LTiiiqueti cl de» variantes, par A», v*n
B(vtii>. f . trait d'Agrippa d'AubiRn^ d'apr«& le tableau du miM de Btle, t
éléttani vol. in-t8 \"iini% sur papier na tdnié. . 3 fe. ^ SIKUR lit:
DAUBRAY adtTfM poMiquea, publiai iue](» édillonx Drî|{ii}£ de la
MusclU de tb^f ci des Œuvres pottiquM i 1(153, avec une notice lur un
po*tc de canm 7 svif (Wetc, des note» historiques el critiques, — "■ pièces
juMiScaiives, par An. vi» Bxvajt. t i vol. In-iP i**us 3 11 LHARl.KS-
JnSFJ'H. F'HINCE DE LIGNE Hbb Bcaru nu Ma Têtu nti Ub«té,
rMuiouseln vn, ordonnez et acci^mpaitntes d'une notice et d'il bioftnphie
nar Fcn^^sn Cai'SIv. r ilégant vol. î |*siis . . ; S f Xiaa Amoun «t >utrM
poéalM, pni^i. ". Mir i-,-,i originale de >.<|i|. leviis sur \n '>< : awc une
notice inMitc de Cn'n i nntut el do 6d«^td^iclnehl^ f Edttloti urtitsiTun
pt^nraii d'Est" i LÉOMn» OArtYriH. i *ol. in-f8 M

